



THÈSE

En vue de l'obtention du **DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE**

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

Présentée et soutenue par
Pavel ORLOV

Le 20 novembre 2018

**Étude de la méronymie en russe: des fondements
spatiaux aux aspects temporels**

Ecole doctorale : **CLESCO - Comportement, Langage, Education, Socialisation,
Cognition**

Spécialité : **Sciences du langage**

Unité de recherche :

CLLE - Unité Cognition, Langues, Langage, Ergonomie

Thèse dirigée par

Vladimir BELIAKOV et Michel AURNAGUE

Jury

Mme Tatiana Bottineau, Rapporteur
Mme Marleen Van Peteghem, Rapporteur
Mme Christine Bracquenier, Examineur
Mme Mathilde Salles, Examineur
M. Vladimir BELIAKOV, Directeur de thèse
M. Michel Aurnague, Directeur de thèse

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier mes directeurs de thèse, Michel Aurnague et Vladimir Beliaikov, pour m'avoir aidé à accomplir ce travail de recherche. Leur relectures méticuleuses, ainsi que toutes les discussions que nous avons pu avoir, m'ont permis de préciser mes propos. Merci pour me permettre d'aller loin, tout en me suivant de près.

Je remercie également tous les membres de jury – Tatiana Bottineau, Christine Bracquenier, Mathilde Salles et Marleen Van Peteghem – pour avoir bien voulu accorder de leur temps à la lecture de cette thèse. Leur avis m'est précieux.

Je ne manque pas de remercier celles et ceux qui m'ont accueilli au laboratoire CLLE-ERSS durant ces trois années, et qui m'ont fait confiance en m'accordant un contrat doctoral. Je remercie tout particulièrement Cécile Fabre, Myriam Bras, Ludovic Tanguy, Dejan Stosic, André Borillo, Juliette Thuilier, Anne Le Draoulec, Fabio Del Prete, Fabio Montermini, etc. J'ai souvent eu l'occasion de discuter avec eux des différents aspects de ma recherche ; leurs critiques bienveillantes ont énormément apporté à cet écrit.

Je suis également très reconnaissant au département des langues slaves de l'Université Jean Moulin Lyon III, qui m'a proposé un poste d'ATER pour l'année 2018-2019. Ce contrat me permettra de poursuivre mes recherches et d'aller au-delà des résultats avancés dans cette thèse.

J'ai une pensée particulière pour les doctorants et jeunes chercheurs, avec qui j'ai pu partager une partie de mon parcours : Maxime Warnier, Luce Lefevre, Natalia Bobkova, Julie Rouaud, Guisi Todaro, Laury Garnier, Rogelio Mendez, Lyanne Ahumada Ebratt, etc. Je remercie de tout mon cœur les personnes qui ont participé à la bonne humeur et au bien-être du bureau B503 : Léa Courdès-Murphy, Bénédicte Pierrejean, Lison Fabre et André Bouchet. Le doctorat n'aurait pas été le même sans vous, car nous avons partagé

Remerciements

les meilleurs instants de ces années comme les moments les plus durs. Nos séances de travail et nos pauses-café m'ont à jamais marqué.

J'aimerais remercier ici les enseignants, qui m'ont donné envie de me diriger vers la recherche : Boris Czerny, Thierry Ruchot, Pascal Bertrand, Viviana Agostini-Ouafi, Laurent Clauzade, et bien d'autres. Vos paroles m'ont encouragé à un moment de ma vie et je n'aurais probablement pas commencé cette aventure sans vous avoir rencontré.

Je pense à mes proches qui m'ont soutenu durant toute cette période. Merci notamment à Benoît Dautresoul, Isabelle Julien, Marc Courdès, Laura et Antoine March. Je remercie mes colocataires lyonnais – Amandine, Amélia, Baptiste, Emily, Emma et François – de subir depuis peu la présence d'un russe noctambule en fin de thèse. Un grand merci à Florence Marois qui, en plus de s'être intéressée à ma recherche, a fait un travail de relecture plus que remarquable.

Je tiens à remercier mes parents : ma mère pour avoir crû en moi et m'avoir supporté durant ces dernières années, et mon père pour m'avoir appris la valeur du savoir.

Enfin, je remercie tout particulièrement Léa, ma chère collègue et une véritable clé de voûte de ce travail. Pour pouvoir lui exprimer toute ma gratitude, « il faudrait que j'invente des mots qu'existent pas dans le dico ».

Moi, la canne, ça m'aide. Je visualise le caillou dans l'eau, j'ai l'impression de faire partie d'un tout. Moi, le caillou, le fil, le lac, le ciel – c'est entier, vous comprenez? C'est bien fini. C'est pour ça, moi je me dis, c'est dans ces moments-là qu'on peut bien comprendre des trucs.

— Seigneur Perceval

Sommaire

Introduction	1
1 Théories logico-sémantiques	7
2 Moyens d'expression de la méronymie	53
3 Méronymie et dimension temporelle	119
4 Dualité méronymie / hyperonymie	169
5 Discussion	203
Bilan de parcours - conclusion	219
Bibliographie	223
Liste des tableaux	235
Table des figures	238

Notations utilisées

* Énoncé inacceptable sémantiquement

?, ?? Énoncé difficilement acceptable et / ou rarement observé

ACC Accusatif

ADJ Adjectif

GEN Génitif

IND Indicatif

LOC Locatif

N Nom

NOM Nominatif

PART Partitif / second génitif

PAST Passé

SN Syntagme nominal

SV Syntagme verbal

X_m X est un méronyme

X_h X est un holonyme

Introduction

Nous pensons le monde dans lequel nous vivons en terme de parties. De ce fait, nous recourons systématiquement à cette notion pour définir ou simplement décrire les choses qui nous entourent :

- (1) a. La tête est une *partie* du corps
- b. Le manche est la *partie* avec laquelle on tient un outil
- c. L'Extrême-Orient russe est la *partie* asiatique de la Russie, située à l'est du fleuve Léna
- d. L'exorde est la première *partie* d'un discours

La notion de « relation sémantique partie-tout » qui opère dans les phrases ci-dessus peut paraître transparente : deux mots sont liés par une relation de ce type lorsque le référent de l'un **fait partie** du référent de l'autre. Ainsi, dans ces exemples, les couples lexicaux *tête / corps* ou *manche / outil* sont liés par une relation de partie à tout puisque les entités que dénotent ces substantifs entretiennent une relation partitive dans l'« espace référentiel ». Un certain nombre de travaux (comme, par exemple, Cruse (1979) ; Iris *et al.* (1988) ; Champollion et Krifka (2016)) ne définissent d'ailleurs pas cette relation sémantique et s'en tiennent aux considérations « naïves » que nous venons d'évoquer. Cruse (1986) utilise celle-ci dans sa définition de la relation de partie à tout en sémantique, qu'il appelle **méronymie** :

La relation sémantique entre l'unité lexicale dénotant la partie et celle dénotant le tout sera appelée la méronymie¹

Dans Cruse (2000), il ajoutera que la méronymie est « le reflet lexical de

1. « The semantic relation between a lexical item denoting a part and that denoting the corresponding whole will be termed meronymy [. . .] », (Cruse, 1986 : 159), nous traduisons.

la relation partie-tout² ». Cette dernière remarque a l'avantage de mettre en opposition la relation partitive qui opère entre les objets de l'espace référentiel³ et celle qui opère au niveau linguistique. Un exemple concret permet d'illustrer cette distinction. D'un côté, l'objet dénommé par *patte* fait partie de celui dénommé par *chien* ; on dira que ces objets matériels forment une hiérarchie de partie à tout au plan référentiel. Parallèlement, cela veut dire que les unités lexicales *patte* et *chien* sont liées par la relation sémantique de méronymie. Le nom *patte* est dit **méronyme** du nom *chien*, tandis que ce dernier est un **holonyme** de *patte*.

Les travaux existants qui traitent de la méronymie se centrent généralement sur les caractéristiques et propriétés qui singularisent cette relation dans le domaine spatial. De nombreux auteurs ont ainsi expliqué les contraintes dispositionnelles auxquelles doivent se soumettre deux entités pour que la relation qu'elles constituent puisse être qualifiée de relation partie-tout. D'autres études mettent en évidence les relations de dépendances qui existent entre la partie et le tout, comme par exemple la notion de fonction remplie par la première au sein de la seconde. Même si nous aborderons ces questions dans notre travail, la principale visée de celui-ci est d'explorer la relation entre la méronymie et le domaine temporel des référents. Étant donné que les entités matérielles peuvent être situées dans le temps, il nous semble en effet intéressant de déterminer s'il existe des contraintes quant aux « positions temporelles » relatives des référents impliqués dans la relation partie-tout. Autrement dit, existe-t-il un rapport entre la position des deux entités dans le temps et le fait qu'elles soient (ou non) perçues par le locuteur comme partie et tout ?

Cette question transparaît dans des différents travaux sur la relation de partie à tout en sémantique, mais aucune étude spécifique ne lui a été consacrée. La prise en considération des aspects temporels de la méronymie soulève pourtant un certain nombre de problèmes. Premièrement, doit-on obligatoirement considérer que le tout et la partie ne peuvent exister que simultanément ? Si c'est le cas pour certaines relations partie-tout prototypiques – comme *tronc / arbre* ou *mur / maison*) – certains exemples que l'on pourrait rapprocher de la méronymie ne correspondent pas à cette des-

2. « Another relation of inclusion is meronymy, which is the lexical reflex of the part-whole relation. », (Cruse, 2000 : 150), nous traduisons.

3. Aurnague (2004) appelle cette dernière **méronomie**.

cription. Ainsi, une part de tarte n'existe qu'à partir du moment où elle a été coupée et, par conséquent, séparée de son tout.

Deuxièmement, on peut se poser la question de la possibilité d'une relation partie-tout entre des entités dont la dimension temporelle est plus saillante que les dimensions spatiales. C'est le cas des événements mais aussi des entités présentant uniquement une dimension temporelle, comme les unités de mesure du temps. En effet, nous pouvons considérer que le nom *arrivée* désigne une partie de l'événement dénoté par *voyage*. Mais ce couple lexical partage-t-il des propriétés linguistiques avec les méronymies qui mettent en jeu des noms concrets, dénotant des entités matérielles ? De même, du point de vue sémantique, comment devons-nous traiter les couples verbaux *viser* / *tirer* ou *mâcher* / *manger* ?

Précisons enfin que que faire des unités lexicales dénotant des entités abstraites, dénuées de toute dimension spatiale aussi bien que temporelle ? Ainsi, peut-on considérer qu'il existe une relation de méronymie dans des couples lexicaux comme *phonologie* / *linguistique*⁴ ? En apportant des éléments de réponse à toutes ces questions, nous tenterons de proposer une vision nouvelle des relations méronymiques ainsi qu'une nouvelle approche dans la description sémantique de celles-ci.

Notre recherche portera essentiellement sur les données de la langue russe, même si d'autres langues seront évoquées. Plusieurs raisons motivent ce choix. Tout d'abord, les caractéristiques de la relation sémantique de partie à tout varient en fonction des langues et la perception des parties n'est pas la même selon les cultures. À titre d'exemple, Dryer et Haspelmath (2013) recensent 309 langues qui font une distinction bras / main / doigt au niveau lexical et possèdent trois substantifs distincts pour désigner ces entités ; c'est notamment le cas du français ou de l'anglais. A contrario, le russe relève des 208 langues étudiées qui ne font pas de distinction lexicale bras / main. De plus, la méronymie n'a été étudiée en russe que de manière occasionnelle et il nous semblait donc intéressant de porter notre attention sur une langue différente de celles qui sont généralement abordées dans les travaux sur la méronymie.

Les constructions morpho-syntaxiques russes impliquant des couples méronyme / holonyme permettent parfois une expression plus nuancée des relations partitives entre entités. Le syntagme « siège de la voiture » peut

4. Nous empruntons cet exemple à Winston *et al.* (1987 : 422).

ainsi être rendu de plusieurs manières en russe :

- (2) a. *сиденье автомобиля* : lecture individuelle, « le siège de la voiture » ;
- b. *сиденье от автомобиля* : notion d'extraction, « le siège pris séparément d'une voiture » ;
- c. *сиденье из автомобиля* : notions d'extraction et d'intériorité, « le siège extrait d'une voiture ».

Dans les exemples 2b et 2c, les nuances sont apportées par les sens lexicaux des prépositions simples *от* « issu de » et *из* « de l'intérieur de », inexistantes en français. L'analyse de ces constructions ainsi que de leurs acceptabilités peut nous aider à saisir sous différents angles les aspects sémantiques d'un même couple lexical et à apporter un regard nouveau sur les relations partitives.

Finalement, nous-même locuteur natif du russe, c'est une langue que nous maîtrisons couramment et pour laquelle nous avons un attachement très particulier. Il nous semblait ainsi essentiel de mettre nos connaissances et notre bagage linguistique au profit de la recherche scientifique. Bien évidemment, nous avons également eu recours au Corpus National de la Langue Russe (Apresjan *et al.*, 2005) aussi bien qu'à des résultats de recherche sur Internet pour valider l'acceptabilité des exemples avancés.

Cette thèse est divisée en cinq chapitres. Tout d'abord, dans le chapitre 1, nous aborderons la notion de « partie » telle qu'elle a été étudiée en logique ainsi qu'en sémantique formelle. Nous y parlerons des principales oppositions qui peuvent exister entre les différents types de parties. Cela nous permettra de proposer une typologie des relations partitives, qui sera utilisée dans la suite du travail. Le chapitre 2 sera consacré à l'expression de la méronymie dans la langue. Nous passerons en revue un certain nombre de constructions morpho-syntaxiques relevées dans des travaux antérieurs, portant sur des diverses langues, et discuterons du rapport qu'entretient la méronymie avec la possession et la localisation spatiale. Nous proposerons ensuite une typologie des constructions morpho-syntaxiques permettant de marquer la relation de partie à tout en russe. Dans le chapitre 3, nous nous intéresserons plus particulièrement à des aspects temporels de la méronymie. Après avoir présenté quelques notions de logique temporelle, nous nous en servirons pour analyser certains couples méronyme / holonyme en russe. Nous tenterons ainsi de

dégager des régularités dans les configurations temporelles des tous et des parties. Le chapitre 4 concernera le rapport entre la méronymie et l'inclusion des classe, plus connue sous le nom d'hyponymie. En nous appuyant sur les résultats obtenus précédemment, nous essayerons à ce stade de résoudre certains problèmes posés par l'éventuelle dualité émergeant de ces relations. Enfin, le chapitre 5 nous donnera l'occasion de faire un bilan de la méthode utilisée tout au long de l'étude. Nous y ferons un bref retour sur les principaux résultats de cette recherche doctorale, présenterons quelques limites de notre démarche et dégagerons diverses perspectives de développement du présent travail.

Chapitre 1

Théories logico-sémantiques

Comme nous avons commencé à l’aborder dans l’introduction, la définition naïve de la méronymie repose sur la notion de « partie ». C’est pourquoi nous allons étudier, en détail, ce qui peut être considéré comme une partie. Nous montrerons comment les parties sont décrites dans plusieurs cadres théoriques, ce qui nous permettra, dans le chapitre suivant, d’analyser la relation sémantique de méronymie.

1.1 Approches formelles

1.1.1 « Partie » en logique

Au sein de la logique formelle on trouve la méréologie, une branche qui a pour but de représenter les relations de partie à tout. Ce terme a été introduit à la fin des années 1920 par Stanisław Leśniewski dans une série d’articles, traduits en français et réédités dans Lesniewski (1989). La méréologie s’oppose à un autre courant de la logique formelle : la théorie des ensembles. Celle-ci a été introduite à la fin du XIX^e siècle par Georg Cantor et est encore utilisée dans de nombreux travaux en mathématiques, en calcul de prédicats, en sémantique formelle et bien d’autres domaines. Nous commencerons donc par présenter brièvement la théorie des ensembles et la méréologie.

1.1.1.1 Théorie des ensembles

La théorie des ensembles est basée sur deux relations primitives, l’appartenance et l’inclusion, que nous allons développer. Tout d’abord, les unités

élémentaires peuvent faire partie des ensembles. Ces unités sont désignées par des variables mathématiques (souvent x, y, z) et peuvent être des entités de tout type : des nombres, des personnes, des artefacts, etc. La relation d'appartenance peut être formellement notée $x \in A$ et se lit « x appartient à l'ensemble A », ou « x est un élément de l'ensemble A ». Il est possible de présenter tous les éléments d'un ensemble de la manière suivante : $A = \{x, y\}$; ici, A contient deux éléments x et y . Les ensembles peuvent également être à leur tour des éléments d'autres ensembles. Par exemple, nous pouvons définir B tel que $A \in B$ et $z \in B$, et par conséquent $B = \{A, z\} = \{\{x, y\}, z\}$.

Une autre relation importante entre deux ensembles est celle de l'inclusion, notée $A \subset C$ (lire « A est inclus dans C » ou « A est un sous-ensemble de C »). Un ensemble inclus dans un autre n'est toutefois pas son élément : si $A \subset C$ et $z \in C$ alors $C = \{x, y, z\}$. Notons que C n'équivaut pas B , car $\{\{x, y\}, z\} \neq \{x, y, z\}$. Autrement dit, dans $B = \{\{x, y\}, z\}$, z ne fait pas partie de B au même titre que x et y .

Les relations d'appartenance et d'inclusion sont les deux relations qui constituent le fondement de la théorie des ensembles. Nous ne présentons pas ici son axiomatique complète, qui a été très bien résumée par Partee *et al.* (1993 : 215-217).

1.1.1.2 Méréologie

Contrairement à la théorie des ensembles, la méréologie ne fait pas de distinction entre les éléments et les ensembles. Ces notions sont toutes les deux traitées au même titre, en tant que « corps » ou « individu ». Alors que, dans la théorie des ensembles, on considère qu'un élément appartient à un ensemble (par exemple $x \in A$), en méréologie un individu fait partie d'un autre individu. Ce point définitionnel a été établi dans les premiers travaux sur la méréologie pour résoudre certains paradoxes de la théorie des ensembles, le plus connu étant le paradoxe de Russel¹, avant que ceux-ci ne soient résolus. En ne distinguant plus les éléments et les ensembles, il est désormais possible d'utiliser une seule relation primitive dans les formalisations. Il émerge donc une question : quelle relation primitive doit-on adopter ? Une première réponse serait d'utiliser directement la relation de partie à tout ; c'est la posi-

1. Ce paradoxe peut être formulé de manière suivante : l'ensemble des ensembles n'appartenant pas à eux-mêmes appartient-il à lui-même ? Si l'on pose un tel ensemble $y = \{x | x \notin x\}$, alors $y \in y \iff y \notin y$, ce qui n'est pas possible. Pour plus de détails, consulter Partee *et al.* (1993 : 7).

tion adoptée, entre autres, dans la méréologie de Tarski (1972). Cette relation est traditionnellement notée $P(x, y)$ (lire « x est une partie de y » ou « x fait partie de y »). Champollion (2010) adopte dans son travail le cadre théorique de Link (1983, 1998)² et note cette relation $x \leq y$.

Le recours à la relation $P(x, y)$ en tant que primitive n'est cependant pas la seule solution possible. De nombreux auteurs postulent d'autres primitives. Dans ses premiers travaux, Leśniewski fonde la méréologie sur la relation de « partie propre » (souvent notée $PP(x, y)$), c'est-à-dire une partie qui n'est pas égale à son tout. Autrement dit, l'application de $PP(x, y)$ plutôt qu'à $P(x, y)$ exclut la possibilité contre-intuitive qu'une entité fasse partie d'elle-même.

Leonard et Goodman (1940) reformulent les postulats des travaux tardifs de Leśniewski dans leur propre cadre appelé « le calcul des individus ». Les auteurs utilisent la primitive « x est disjoint de y » ($DR(x, y)$, pour « discrete ») qui leur permet de définir la notion de partie de la manière suivante :

$$P(x, y) \equiv_{def} \forall z(DR(z, y) \implies DR(z, x))$$

Dans le calcul des individus, dire que x fait partie de y revient alors à dire que toute entité z déconnectée de y est forcément déconnectée de x . Comme le rapporte Vieu (1991 : 117), Leśniewski a montré que les systèmes construits à partir des relations $P(x, y)$, $PP(x, y)$ et $DR(x, y)$ étaient équivalents.

Whitehead (1929) propose une méréologie basée sur la relation primitive de connexion, notée $C(x, y)$ (« x est connecté à y »). Cette primitive a été reprise par Clarke (1981), puis par Vieu (1991) dans ce qu'on appelle la méréo-topologie ou la pseudo-méréologie³. Bien que cette relation, de par son statut de primitive, n'est pas à définir, Clarke (1985) la décrit de manière informelle : « deux régions spatio-temporelles sont connectées si, et seulement si, ils ont un point spatio-temporel en commun⁴ ». En méréo-topologie, la relation de partie à tout est définie en fonction de la connexion comme suit :

$$P(x, y) \equiv_{def} \forall z(C(z, x) \implies C(z, y))$$

On dit que x est une partie de y si toute entité z connectée à x l'est également à y .

2. Le travail de Link (1983) a été réédité dans (Link, 2002).

3. Cadre théorique utilisé, entre autres, par Aurnague (1998, 2002, 2004) ; Vieu et Aurnague (2007) ; Aurnague *et al.* (2007) ; Vieu (2009).

4. « two spatio-temporal regions are connected if, and only if, they have a spatio-temporal point in common », Clarke (1985 : 62), nous traduisons.

Dans le calcul des individus ainsi que la méréo-topologie, la relation $P(x, y)$ n'est donc pas considérée comme une relation primitive. Elle peut néanmoins être exprimée en fonction des primitives choisies ($DR(x, y)$ ou $C(x, y)$). $P(x, y)$ est appelée dans ces cadres une relation dérivée. Que $P(x, y)$ soit adoptée comme une relation primitive ou dérivée, elle est dite « d'ordre partiel ». Un certain nombre d'axiomes concernant cette relation existent mais ne sont pas tous inclus dans les différents systèmes méréologiques⁵. Seuls trois axiomes sont généralement acceptés :

Réflexivité : $\forall x P(x, x)$

Antisymétrie : $\forall x \forall y ((P(x, y) \wedge P(y, x)) \iff x = y)$

Transitivité : $\forall x \forall y \forall z ((P(x, y) \wedge P(y, z)) \implies P(x, z))$

Reformulons ces trois axiomes. La réflexivité veut que toute chose fasse partie d'elle-même. L'antisymétrie garantit que deux corps distincts ne puissent pas faire partie l'un de l'autre : si x fait partie de y et y fait partie de x alors ces deux entités sont forcément une seule et même chose. Enfin, la transitivité dit que les parties des parties d'une entité sont également ses propres parties. Autrement dit, si x fait partie de y et y fait partie de z , alors x fait également partie de z .

1.1.2 Limites des approches logiques

1.1.2.1 Faiblesses de la théorie des ensembles et de la méréologie

Étant donné qu'une seule relation de partie à tout existe en méréologie, on ne trouve pas d'équivalent à la structure $B = \{\{x, y\}, z\}$, présentée dans le point 1.1.1.1 page 7. En effet, ici x, y, z ne sont pas des éléments de même rang. x et y font partie de l'ensemble $A = \{x, y\}$; cet ensemble et z sont des éléments de B . En méréologie on ne peut pas dire que x fait partie de B par l'intermédiaire de A , tandis que z fait lui-même partie de B . Ce courant de la logique formelle ne permet pas de modéliser les entités ayant une structure interne complexe. Nous illustrons un exemple de ce type d'entités dans la Figure 1.1 page suivante. Si l'on considère que x, y, z représentent

5. Pour plus de détails sur l'axiomatique méréologique, consulter (Champollion, 2010 : 12-19) et (Varzi, 2016).

respectivement les entités *phalange*, *ongle* et *paume*, la théorie des ensembles nous permet, d'une part, de poser un ensemble A (*doigt*), composé de x et de y , et, d'autre part, un ensemble B (*main*), composé de A et de z . La méréologie ne permet pas de saisir cette étape transitoire. On pourrait noter $P(x,B)$ (« une phalange fait partie d'une main ») aussi bien que $P(A,B)$ (« un doigt fait partie d'une main »). Or, intuitivement, il nous semble qu'il existe une différence entre ces deux relations : un ongle fait partie d'un doigt « avant » de faire partie d'une main⁶.

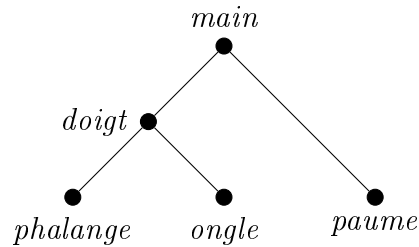


FIGURE 1.1 – Représentation d'une entité structurée en théorie des ensembles.

Cet exemple montre une force de la théorie des ensembles face à la méréologie. Toutefois, la théorie des ensembles présente des faiblesses qui sont comblées dans la méréologie. En effet, Vieu (1991 : 153) remarque que l'approche ensembliste n'est pas tout à fait adaptée à la modélisation des substances. Nous venons de l'aborder, la méréologie ne prévoit pas de modéliser les entités ayant une structure interne complexe. Dans le cas des substances, comme l'eau, il n'y a pas de structure de ce type. *L'eau dans mon verre* ne désigne pas une entité structurellement plus complexe que *l'eau au fond de mon verre*. Or, dire, en théorie des ensembles, que *l'eau au fond de mon verre* fait partie de *l'eau dans mon verre* présuppose une hiérarchie, comme dans la figure 1.1.

Il serait possible de recourir à la notion d'unités minimales dans la modélisation des substances dans la théorie des ensembles. Dans notre exemple, nous pourrions dire que l'eau est composée des molécules d'eau. Ce postulat pose néanmoins des problèmes lorsque les parties minimales ne peuvent pas être clairement identifiées, ce qui est le cas, par exemple, de la substance *saleté*. De plus, cela implique que le locuteur, dans sa conception de la substance, tient

6. Cette critique est notamment admise par Champollion (*voce*).

compte des molécules chimiques non-perceptibles ce qui est peu probable⁷. Le recours à la méréologie permet justement le traitement de « la relation partie-tout non-structurée⁸ », à savoir les noms de masse et les pluriels. Champollion (2010), dont les travaux sont actuellement représentatifs de cette approche, parvient à formaliser, par exemple, la différence sémantique entre les pluriels des énoncés suivants :

- (1) a. The enemy armies were numerous
« Les armées ennemies furent nombreuses » ;
b. All the enemy armies were numerous
« Toutes les armées ennemies furent nombreuses ».

L'exemple (1a) peut être interprété de deux manières différentes. La lecture distributive voudrait que le prédicat *être nombreux* (dont le sens s'approche de *être composé d'un grand nombre d'éléments*) s'applique à chaque élément de la pluralité désignée par *les armées*. L'exemple pourrait donc être périphrasé : *Chaque armée parmi les armées ennemies était nombreuse* ou *Chaque armée ennemie comptait beaucoup de soldats*. La seconde lecture, dite collective, applique le prédicat *être nombreux* à la pluralité elle-même désignée par *les armées*. C'est donc cet ensemble qui est composé d'un grand nombre d'éléments. On reformulera donc cet exemple (1a) : *Il y a eu un grand nombre d'armées ennemies*.

Le quantificateur *all* « toutes » de l'exemple (1b) ne permet que la lecture distributive : *nombreuses* se rapporte au nombre d'armées ennemies et non au nombre de soldats dans chacune d'entre elles.

Les deux lectures de l'exemple (1a) sont permises, car chacune des armées ainsi que l'ensemble des armées ennemies sont considérés en tant qu'individus. Le prédicat *être nombreux* peut ainsi s'appliquer aussi bien à *chaque armée* qu'à *l'ensemble des armées*. D'un autre côté, en théorie des ensembles, une armée est un ensemble composé d'individus (les soldats), tandis que *les armées ennemies* désigne un ensemble d'ensembles. Dans cette théorie il serait difficile d'expliquer les deux lectures simultanées.

Pour résumer, chacun de ces cadres présente des limites ; c'est pourquoi, la théorie des ensembles est privilégiée lors de l'étude des entités ayant une

7. Cf. la notion de « physique naïve » de Hayes (1978, 1985), voir aussi Vieu (1991).

8. « unstructured parthood », (Champollion, 2010 : 11).

structure, tandis que la méréologie est davantage utilisée dans l'étude des objets non-structurés.

1.1.2.2 Vers une unification ?

Pour combler les faiblesses de chacun de ces cadres, une unification pourrait être envisagée. Comme le remarque Champollion (2010 : 21), les approches ensemblistes et méréologiques ne sont pas incompatibles. L'application des axiomes de la méronymie à la théorie des ensembles est tout à fait possible avec quelques ajustements. Bunt (1985) propose, entre autres, ce type de cadre unifié.

En combinant ces deux modèles théoriques un problème persiste. Les formalisations ne rendent pas compte du fait qu'une entité-tout n'est pas simplement la somme de ses parties, comme le remarque Champollion (2010) :

un sandwich au jambon est plus qu'une tranche de jambon et deux tranches de pain mises ensemble, car ses propriétés ne peuvent pas être déduites de celles de ses ingrédients⁹.

Dans cet exemple, il apparaît qu'effectivement la relation qu'entretient le tout avec ses parties ne peut être réduite à une simple inclusion. Si tel était le cas, il serait impossible d'expliquer la différence entre les exemples suivants :

- (2) a. Pierre a mis du jambon dans (*sur) son sandwich ;
- b. Pierre a mis du jambon sur (*dans) sa tartine.

Dans ces deux exemples, la partie désignée par *jambon* n'entretient pas la même relation avec son tout : cette partie se trouve tantôt à l'intérieur de son tout (2a), tantôt sur sa surface (2b). Quelle que soit la conception de la relation d'inclusion, l'asymétrie entre ces deux exemples ne peut pas être formalisée.

Le recours au cadre méréo-topologique proposé par Vieu (1991) permet de distinguer les exemples (2a) et (2b). Plus largement, ce cadre ne considère pas le tout comme une addition de ses parties. L'utilisation de la seule primitive « connecté » $C(x, y)$ permet de conceptualiser les notions d'intériorité et de

9. « a ham sandwich is more than a piece of ham and two slices of bread put together, because its properties cannot be induced from those of its ingredients », (Champollion, 2010 : 11), nous traduisons.

surface, de faire la distinction entre la connexion et le recouvrement et, plus généralement, de modéliser des relations topologiques complexes. Toutefois, Vieu (1991 : 36) souligne que même les approches géométriques de ce type ne suffisent pas à « rendre compte de la complexité de la sémantique des relations spatiales », y compris des relations partie-tout. Un certain nombre de caractéristiques doit être avancé pour décrire et distinguer ces relations.

Dans ce travail de thèse, nous nous concentrerons principalement sur la description de ces caractéristiques et non sur la modélisation formelle des relations de partie à tout.

1.2 Oppositions binaires des relations partitives

Nous l'avons montré dans la section 1.1, les approches formelles ne suffisent pas à traduire toute la variété des relations partie-tout. Afin de distinguer les relations de partie à tout et de les décrire, un certain nombre d'oppositions binaires peuvent être avancées. Dans cette section nous proposons donc une présentation et une analyse des oppositions classiques dégagées dans littérature.

1.2.1 Dépendances existentielles

Même si les parties et les tous correspondants sont, dans la plupart des cas, des entités autonomes, leurs existences peuvent dépendre les unes des autres. Nous pouvons illustrer ces dépendances existentielles par le fait qu'une pétale, bien que perçue comme une entité à part entière, doit obligatoirement son existence à une fleur. Ces dépendances peuvent être de plusieurs types, que nous allons aborder dans les points suivants.

1.2.1.1 Canonicité et nécessité

Les parties sont dites canoniques, lorsque celles-ci sont habituellement présentes dans l'entité-tout qu'elles composent. Cette notion a été formulée par Cruse (1986) de manière suivante :

les traits sémantiques dont l'absence est vue comme un défaut seront

appelés traits canoniques¹⁰

Ici, il faut entendre par les « traits sémantiques » la présence de telle ou telle partie. On dira alors, suite à cette première définition, que dans *volant / voiture* la partie est canonique, car les voitures possèdent généralement des volants, et son absence est le plus souvent, un défaut. Salles (1995 : 10) parle également de « parties attendues » dans ce type de couples partie /tout. D'un autre côté, dans *sous-sol / maison* la partie n'est pas obligatoire ou facultative : il existe des maisons sans sous-sol qui ne sont pas défectueuses pour autant.

Les termes « partie canonique » et « partie nécessaire » sont parfois employés comme synonymes ; c'est le cas chez Mostrov (2010 : 20). L'auteur y recourt lorsque « la partie est présente dans la définition du tout¹¹ ». Toutefois, Cruse (2000) distingue les notions de canonicité et de nécessité de manière suivante :

Certaines parties sont nécessaires à leurs tous, tandis que d'autres sont optionnelles. [...] (Nous ne parlons pas ici de la nécessité *logique*, évidemment. Il s'agit de ce qui a été appelé la nécessité canonique dans Cruse (1986) : une main *bien formée* doit avoir des doigts¹².)

La canonicité d'une partie est donc définie par Cruse comme son appartenance habituelle à un tout. Ce qu'il appelle une « main bien formée » est donc une main prototypique, et les mains ont, dans une vaste majorité de cas, des doigts. Cette distinction de Cruse (2000) a été reprise par Schalley (2015), qui propose de la saisir par les notions de parties obligatoires (*mandatory parts*) et canoniques (*canonically necessary parts*). Les premières correspondent à la « nécessité logique¹³ » évoquée par Cruse (2000) : ce sont les parties sans lesquelles le tout ne peut pas être considéré comme tel¹⁴. Ainsi,

10. Cruse (1986 : 19), traduction de Salles (1995 : 35-36).

11. Mostrov (2013 : 207).

12. « Some parts are necessary to their wholes, whereas others are optional. [...] (We are not talking here of *logical* necessity, of course. That is what in Cruse (1986) was called canonical necessity : that is a *well-formed* hand must have fingers.) », (Cruse, 2000 : 151), nous traduisons.

13. Le terme de nécessité est à prendre ici dans le cadre de la logique classique. Le traitement des parties obligatoires est plus complexe en logique non-monotone. Nous n'allons pas aborder les raisonnements non-monotones dans ce travail.

14. Cf. également Bary (1665 : 79) cité par Salles (1995 : 28).

les pages sont des parties obligatoires d'un livre¹⁵. Salles (1995 : 29) rapporte également l'exemple *angle droit / triangle rectangle*, dans lequel la partie est logiquement nécessaire à son tout. Les parties canoniques correspondent à la définition qu'en donne Cruse et son exemple des doigts d'une main « bien formée » peut également être décrit en termes de parties canoniques dans le vocabulaire de Schalley (2015).

D'un point de vue formel, le caractère obligatoire d'une partie signifie que l'existence de l'entité-tout implique l'existence de la partie en question. Pour reprendre les exemples précédemment évoqués, du moment qu'il existe un livre, il existe des pages qui en font partie ; et l'existence d'un triangle rectangle implique nécessairement l'existence d'un angle droit, en faisant partie. La notion de canonicité ne peut pas être saisie de manière similaire en termes de logique standard. Elle est néanmoins, comme nous le verrons plus tard, un des traits fondamentaux de la relation partie-tout en sémantique. En effet, celle-ci est parfois restreinte aux parties canoniques (nous pensons, notamment, à Kleiber (1997 : 36)). Toutefois, la majorité des travaux et de cadres théoriques offrent le traitement des parties non-canoniques (par exemple Winston *et al.*, 1987 ; Salles, 1995 ; Cruse, 1986, 2000 ; Schalley, 2015).

Nous utiliserons dans ce travail l'opposition proposée par Schalley en postulant les traits [\pm OBLIGATOIRE] et [\pm CANONIQUE]. Les deux traits sont étroitement liés à la possibilité de séparer les parties de leurs tous. Nous nous intéresserons à cette question dans le point suivant (1.2.2 page 19).

1.2.1.2 Dépendance existentielle génésique

La partie est dite dépendante génésiquement de son tout lorsqu'elle ne peut émerger en dehors de celui-ci ; cette notion a été proposée par Aurnague (2004 : 111). Ce caractère est notamment présent dans le cas des entités naturelles : *bras / homme, sabot / cheval*, etc. Effectivement, un bras peut être celui d'un homme, d'un singe ou d'un extraterrestre mais il ne peut apparaître sans appartenir à un tout ; de même, un sabot peut être une partie de différents animaux mais il ne peut émerger indépendamment de l'entité-tout.

15. *Livre* est ici le nom d'objet et non pas le nom d'idéalité (Flaux et Van de Velde, 2000 ; Flaux et Stosic, 2014) ou nom d'objet fabriqué non physique (Kleiber, 2011).

Nous opposons à ces exemples les couples lexicaux comme *branche / lunettes* ou *accoudoir / fauteuil*. Dans les deux cas il s'agit d'artefacts dont les parties peuvent être créées sans que le tout existe préalablement : il n'y a donc pas de dépendance génésique dans ce cas-là.

De manière formelle, la dépendance génésique peut être définie comme réciproque du trait $[\pm\text{OBLIGATOIRE}]$. Ce dernier, comme nous l'avons évoqué, traduit le fait que l'existence de l'entité-tout implique ($[+\text{OBLIGATOIRE}]$) ou non ($[-\text{OBLIGATOIRE}]$) l'existence de la partie. La dépendance génésique, quant à elle, est caractérisée par l'implication opposée. Autrement dit, la dépendance génésique a lieu, lorsque l'existence de la partie implique nécessairement l'existence d'un tout correspondant.

Aurnague (2004 : 111) remarque que l'opposition entre les entités naturelles et les objets créés par l'homme « serait, dans bien des cas, correctement saisie par la notion de dépendance génésique ». Si, en ce qui concerne les entités naturelles, cette remarque est valable, elle nous semble moins se vérifier avec les artefacts. Dans le cas des objets dont les parties n'ont pas de frontières bien définies, comme *goulot / bouteille*, la dépendance génésique entre deux entités a lieu. Nous considérons qu'ici, la partie voit le jour au moment où le tout est créé ; concevoir un goulot indépendamment de la bouteille ou d'un autre contenant dont il fait partie semble une tâche difficilement réalisable. Il semble que l'absence de frontières bien définies de la partie au sein de son tout est fortement corrélée à ce type de dépendance.

La notion de dépendance génésique est intimement liée à la dimension temporelle des entités et à la position relative de la partie et de son tout sur l'axe du temps. Nous verrons, dans la suite de cette thèse, les contraintes temporelles imposées aux couples partie / tout par ce trait $[\pm\text{DÉP.GÉNÉSIQUE}]$.

1.2.1.3 Dépendance existentielle référentielle

Un autre type de dépendance existentielle relevé par Aurnague (2004) est la dépendance référentielle. Ce type de dépendance a lieu lorsqu'une partie n'existe pas en dehors de l'acte de référence par le locuteur. Elle ne peut donc être nommée indépendamment de son tout et ne constitue pas une entité référentiellement autonome. C'est notamment le cas des Noms de Localisation Interne (Aurnague, 1996) dans des couples comme *coin / table*, *centre / assiette*, etc. Les parties ici n'existent pas en tant que telles : il n'y

a pas de véritables entités qui portent le nom de *coin* ou *centre*. On dira alors que ces relations portent le trait sémantique [+DÉP.RÉFÉRENTIELLE]. En occurrence, les noms des parties dépendantes référentiellement de leurs tous ne peuvent pas intégrer des phrases comme :

- (3) a. *Une table est composée de coins et de milieu.
b. ??Une assiette comprend un centre.

Précisons toutefois qu'un nom de localisation interne ne désigne pas forcément une partie référentiellement dépendante d'un tout correspondant. De nombreux noms de ce type renvoient parfois à des parties ne présentant pas ce trait : le bord d'une assiette n'est pas une entité abstraite, privée de limites spatiales, car il s'agit souvent de la partie rehaussée d'une assiette. De même, *haut* et *bas* ne sont plus employés en tant que noms de localisation interne lorsqu'ils désignent les parties d'un costume : il s'agit d'entités bien distinctes (une veste et un pantalon, le plus vraisemblablement), qui existent en dehors de l'acte de référence.

Les noms de portions présentent, vis-à-vis des entités-tout correspondantes, une dépendance référentielle similaire. Ainsi, par exemple, les noms *tranche* ou *part* ne suffisent pas à dénommer des objets du monde réel. Leur emploi nécessite la référence à l'objet ou à la substance dont ils dénomment une portion soit de manière explicite (*tranche de pain*, *part de gâteau*), soit implicite ou contextuelle.

Les couples partie- / tout n'ayant pas de dépendance existentielle référentielle représentent la majorité de cas abordés dans ce travail. À titre d'exemple, nous pouvons évoquer des couples prototypiques comme *roue / voiture* ou *page / livre* : une roue et une page existent en tant qu'objets indépendants et leur existence n'est pas limitée au seul moment de référence par le locuteur.

Tout comme la dépendance génésique, la notion de dépendance référentielle semble fortement liée à l'absence de limites bien définies de la partie en question et/ou à l'impossibilité de distinguer de telles limites. Nous ne pouvons pas dire avec certitude où est située la frontière entre le coin de la table et le reste de sa surface.

1.2.2 Séparabilité et distribution

1.2.2.1 Approche de Winston, Chaffin et Herrmann (1987)

Dans le cadre théorique de Winston *et al.* (1987), la partie est dite séparable lorsqu'elle peut être physiquement déconnectée de son tout¹⁶. Les auteurs illustrent le caractère séparable par *handle / cup* « anse / tasse », tandis que le couple *steel / bike* « acier / vélo » est un exemple de partie inséparable.

Comme nous pouvons le constater avec les exemples cités, pour Winston *et al.*, la partie peut être séparable même si le tout correspondant est endommagé lors de la séparation. Toutefois, cette procédure ne doit pas « altérer l'identité¹⁷ » du tout, ce qui est une condition intimement liée à la nécessité logique de Cruse (1986) ou au caractère obligatoire de la partie chez Schalley (2015). Une anse peut être ôtée à la tasse, mais cela nécessite de la casser. Bien que le tout soit alors défectueux, cela reste une tasse : la partie est considérée comme séparable. Ces deux conditions – la possibilité théorique de séparation et la non-altération du tout lors de cette procédure – sont nécessaires au trait de séparabilité de Winston *et al.*.

Un cas particulier traité par (Winston *et al.*, 1987 : 425) est celui des mélanges, comme dans *tomate / salade*. Pour eux, aussi homogène soit le mélange désigné par *salade*, il est toujours possible d'en enlever la tomate. De plus, celle-ci n'est pas une partie obligatoire de ce mélange et il ne cesse d'être une salade après la séparation ; la partie présente donc le trait de séparabilité de Winston *et al.*. Le cas des mélanges constitue la limite de cette caractéristique. Premièrement, si, dans l'exemple cité, le fait d'enlever la tomate n'altère pas la nature du mélange, ceci n'est pas systématiquement le cas. Le couple *riz / risotto* en fournit une illustration : le riz peut être physiquement enlevé de ce plat mais il s'agit d'une partie obligatoire et, par conséquent, non-séparable¹⁸. On remarque ici que la double condition à la notion de séparabilité ne permet pas de saisir uniquement la possibilité de

16. « [Separable] parts can [...] be physically disconnected, in principle, from the whole to which they are connected. », (Winston *et al.*, 1987 : 421).

17. « the stuff of which a thing is made cannot be physically separated from an object without altering its identity », (Winston *et al.*, 1987 : 425), nous traduisons.

18. La notion de dépendance fonctionnelle peut, toutefois, remettre en question le caractère obligatoire de la partie dans le couple *riz / risotto*. Nous y reviendrons à la page page 30.

dissocier physiquement la partie de son tout. Deuxièmement, quand bien même il existerait une méthode pour une telle dissociation, le locuteur naïf ne se représenterait pas toujours la partie comme étant séparable. En effet, si la méthode de distillation permet d'extraire des liquides faisant partie d'un mélange homogène (comme dans *kérosène* / *pétrole* ou *alcool* / *rhum*), il nous semble que ces parties ne sont pas vraiment perçues comme séparables. À cause de ces faiblesses de la notion de séparabilité, d'autres critères ont été proposés plus tard.

1.2.2.2 Approche de Aurnague (2004)

Aurnague (2004) introduit la notion de distribution, afin de pallier les contraintes de la séparabilité des ingrédients dans des mélanges. L'auteur définit ce trait d'un point de vue topologique :

En termes géométriques, cette contrainte implique que la partie et le tout (ou plutôt leurs référents spatiaux) définissent des fermetures convexes identiques alors que sur un plan plus conceptuel on peut considérer qu'il y a coïncidence ou imbrication entre les entités concernées¹⁹.

Un exemple basique de notion de fermeture (ou enveloppe) convexe est donné dans la Figure 1.2a page suivante. Nous n'allons pas entrer dans les détails de cette notion au cours de notre recherche. Constatons juste que dans le cas de la répartition non-uniforme de la partie dans le tout (cf. Figure 1.2b page ci-contre), l'enveloppe convexe du tout (l'ensemble des points) est différente de celle de la partie (les points blancs). Comme on peut le voir dans la figure 1.2c page suivante, les enveloppes convexes des deux ensembles tendent à se rapprocher lorsque la partie est distribuée dans le tout de façon homogène. L'identité des enveloppes convexes est atteinte dans le cas, par exemple, des mélanges liquides comme un café au lait. Il est donc possible de parler d'un continuum de distribution. Par commodité, nous emploierons le terme « partie distribuée » pour les cas de distribution plus ou moins uniforme de la partie dans le tout correspondant.

Le cas des mélanges, comme une salade, peut être plus facilement saisi à l'aide du critère de distribution de la partie dans le tout. En effet, *tomate* désigne une partie uniformément distribuée, car son enveloppe convexe se

19. Aurnague (2004 : 60).

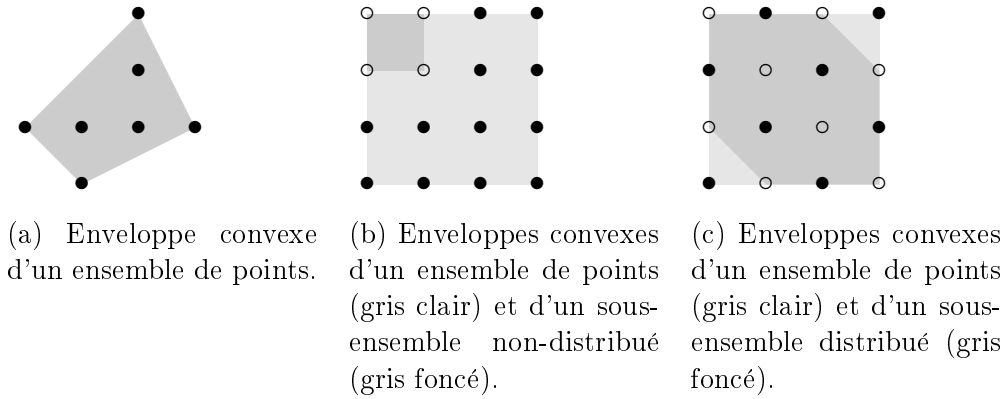


FIGURE 1.2 – Enveloppe convexe et le critère de distribution.

rapproche de celle de *salade*. D'un autre côté, le couple *lame / couteau* ne présente pas ce trait de distribution, car les fermetures convexes de la lame et du couteau ne coïncident pas : il existe des parties d'un couteau où la lame n'est pas présente.

Aurnague (2004 : 83) note que, par rapport au critère de séparabilité de Winston *et al.* (1987), celui de la distribution de la partie dans son tout semble « plus opératoire ». Effectivement, comme nous l'avons évoqué précédemment, pour être séparable la partie doit remplir deux critères : la possibilité de dissociation de son tout et le caractère obligatoire. Or, la dissociation n'est possible que dans le cas où la partie n'est pas uniformément distribuée dans le tout. Nous pouvons donc proposer la définition formelle de séparabilité, comme dans la figure 1.3.

$$[+\text{SÉPARABLE}] \equiv_{def} [-\text{DISTRIBUÉ}] \wedge [-\text{OBLIGATOIRE}]$$

$$[-\text{SÉPARABLE}] \equiv_{def} [+ \text{DISTRIBUÉ}] \vee [+ \text{OBLIGATOIRE}]$$

FIGURE 1.3 – La séparabilité (Winston *et al.*, 1987) définie en fonction de distribution (Aurnague, 2004) et du caractère obligatoire de la partie (Schalley, 2015).

Autrement dit, la partie est séparable lorsqu'elle n'est pas distribuée et n'est pas obligatoire. D'un autre côté, la partie n'est pas séparable si elle est distribuée et/ou obligatoire. La séparabilité de Winston *et al.* (1987) ne peut

donc pas être considérée comme une description primitive. Couplée au trait $[\pm\text{OBLIGATOIRE}]$, la distribution de la partie dans le tout permet de saisir les mêmes oppositions que la séparabilité, mais ne présente pas les faiblesses de cette dernière.

1.2.2.3 Approche de Schalley (2015)

Schalley (2015) propose plusieurs oppositions binaires remplaçant la séparabilité de Winston *et al.* (1987) et la distribution de Aurnague (2004). Elle distingue, avant tout, des parties amovibles (*removable parts*) et des parties détachables (*separable parts*). L'amovibilité, dans la définition de l'auteure, est une simple possibilité d'ôter une partie à un tout. Ainsi, pour reprendre ses exemples, un moteur est une partie amovible d'un véhicule, puisqu'il existe un procédé permettant de séparer ces deux entités. D'un autre côté, le sucre n'est pas une partie amovible de la limonade. De manière plus formelle elle peut être considérée comme le trait inverse de la distribution maximale de la partie dans son tout.

Le caractère détachable d'une partie n'est possible que dans le cas des parties séparables : il indique si, après la séparation de deux entités, la partie peut « exister indépendamment » de son tout. Schalley dit qu'une feuille de papier est détachable par rapport à un bloc-notes, tandis qu'un doigt n'est pas détachable par rapport à une main, même si ces deux parties sont séparables de leurs tous.

Les notions de parties obligatoires et canoniques de Schalley, que nous avons abordées dans le point 1.2.1.1 page 14, reposent également sur la possibilité de priver un tout de sa partie. L'auteure définit les parties obligatoires comme ne pouvant pas être ôtées au tout sans détruire ce dernier (Schalley, 2015 : 6). Elle illustre cette catégorie des parties par le couple *châssis / voiture* : sans un châssis une voiture n'en est plus une, elle devient une épave. Nous y retrouvons le critère de non-altération de la nature de l'entité-tout, formulé par Winston *et al.*. Les parties canoniques, quant à elles, peuvent être dissociées de leurs tous : ces derniers ne sont alors pas dénaturés mais seulement endommagés. Par exemple, un rétroviseur est une partie canonique mais non obligatoire d'une voiture : c'est une partie qui est habituellement présente dans le tout ; sans un rétroviseur une voiture est « abîmée » mais elle ne cesse d'être une voiture.

Pour résumer, le trait $[\pm\text{DISTRIBUÉ}]$ est le seul, parmi ceux que nous

avons présentés, qui ne repose que sur une seule condition. C'est la raison pour laquelle il sera utilisé dans la suite de notre recherche.

1.2.3 Similarité des parties

La similarité des parties est un trait utilisé, entre autres, dans les travaux Herrmann *et al.* (1986 : 414) et Aurnague (2004). Ce trait, comme son nom l'indique, décrit si toutes les parties d'un tout donné sont de nature identique entre elles. Autrement dit, ce trait est présent lorsque toutes les parties d'un tout peuvent être désignées par une même unité lexicale-méronyme. Nous pouvons l'illustrer par des exemples comme *musicien / orchestre* ou *grain de sable / sable*. Dans ces couples le méronyme désigne des parties similaires entre elles et le tout ne comprend pas d'autres parties que celles dénommées par ce méronyme. Nous ne pouvons dire la même chose du couple *aile / avion* : toutes les parties d'un avion ne sont pas similaires entre elles et un avion ne comprend pas que des ailes.

Il est toutefois possible, pour des collections d'entités non-humaines (Lammert, 2006 : 111), que le tout ne soit pas constitué d'un seul type de parties²⁰ ce qui rend compliquée la définition du trait de la similarité des parties. Par exemple, un bouquet peut être défini comme un ensemble de fleurs²¹ ; il peut toutefois comporter des feuillages, des brins d'herbe etc. De même, une chênaie est une forêt de chênes, mais d'autres arbres peuvent en faire partie. Notre définition devrait alors être moins restrictive : la similarité a lieu lorsque, dans un couple partie / tout, le tout est composé de manière prédominante de parties d'un même type.

Une autre manière de traiter ces problèmes serait de considérer qu'une entité-tout est composée des parties similaires entre elles. Toutes les entités différentes de ces parties seraient alors localisées au sein de l'entité-tout sans en faire partie. Mais si cette interprétation résout certains des problèmes logiques évoqués par Lammert, elle pose des problèmes sémantiques. Notamment, si un bouquet n'est constitué que de fleurs, alors toutes les autres entités – comme des feuillages – n'en font pas partie. Or, abîmer ces feuilles revient à abîmer le bouquet. La transitivité du prédicat de la cible au site n'est pas un mécanisme commun, contrairement à la transitivité de la partie au tout. Les feuilles devraient alors être considérées comme une partie du

20. Cf. Lammert (2006 : 109) et Lammert et Lecolle (2014 : 13).

21. *TLFi* (1994).

bouquet, ce qui est contradictoire avec la première considération. C'est pourquoi nous ne traiterons pas la similarité entre les parties de manière aussi stricte, mais plutôt en termes de densité : le nombre de parties similaires entre elles dans un tout doit être important par rapport au nombre des parties d'autres types.

Schalley (2015) traite dans son travail une autre notion proche de la similarité des parties. Elle postule l'existence des parties homogènes (*homogeneous parts*), qu'elle définit comme suit :

La partie [homogène] est comparable à une autre partie (ou à d'autres parties) de l'entité-tout selon certains aspects. Les parties sont alors conceptualisées comme étant congénères et uniformes²².

Dans cette conception, la partie est homogène si elle est similaire à d'autres parties de son tout, mais pas nécessairement à toutes les parties. Elle donne l'exemple des roues d'une voiture pour illustrer les parties homogènes. D'un autre côté, un cerveau n'est pas une partie homogène d'une personne, car aucune autre partie ne lui est identique. Lammert (2010 : 62) parle également de « l'homogénéité interne », par opposition à une « hétérogénéité existant entre les éléments et collection ». Cette dernière est plus couramment évoquée sous le vocable d'homéomérité et sera discutée dans le point suivant (1.2.4).

La notion des parties homogènes de Schalley répond également à la problématique de Lammert. En effet, elle peut caractériser les exemples *chêne / chénaie* ou *fleur / bouquet*, cités précédemment. En effet, il existe plusieurs parties d'une chénaie dénommés *chêne*, il s'agit donc des parties homogènes dans le vocabulaire de Schalley. Seulement, il existe une différence conceptuelle importante entre cet exemple et le couple *roue / voiture* : une chénaie peut être constituée uniquement de chênes, tandis qu'une voiture ne comportant que des roues n'est pas envisageable.

Dans la suite de ce travail nous utiliserons la notion de similarité des parties, que nous noterons [\pm SIMILARITÉ], plutôt que l'homogénéité. Comme nous verrons plus tard, ce choix permet de proposer une meilleure typologie des relations partie-tout.

22. « The [homogeneous] part is comparable to the other part(s) of the whole in a regarded aspect. The parts are thus conceptualized as congeneric and uniform. », (Schalley, 2015 : 5), nous traduisons.

1.2.4 Homéomérité

La notion d'homéomérité peut avoir deux lectures distinctes. Premièrement, dans le langage courant, une entité homéomère est celle formée de parties semblables²³. Nous avons décrit ce cas de figure en tant que similarité des parties dans le point 1.2.3 page 23. Rappelons juste qu'il s'agit d'un grand nombre d'ensembles : *musicien / orchestre*, *fleur / bouquet* etc.

La seconde lecture est plus restrictive que la première. Selon celle-ci, non seulement les parties d'un tout homéomère sont de nature identique entre elles, mais elles ont aussi une nature identique à celle du tout. C'est le point de vue qu'adoptent, entre autres, Winston *et al.* (1987 : 420), Chaffin et Herrmann (1988 : 301), Vieu et Aurnague (2007 : 11) ou Schalley (2015) et qui a été très justement saisi par Mourelatos (1995). Ce trait est présent dans des couples lexicaux comme *part / gâteau* (car toute partie du gâteau est du gâteau) mais ne l'est pas dans des couples comme *ped / table* (un pied n'est pas une table lui-même). Nous adopterons, à l'instar des travaux cités, cette seconde interprétation d'homéomérité. Nous noterons ce trait [\pm HOMÉOMÈRE].

Vieu (1991 : 164) remarque que, dans le cadre théorique de Winston *et al.* (1987), « [l]e type de propriétés à prendre en compte pour évaluer la similarité [entre les parties et le tout] n'est pas réellement explicité ». Nous considérerons, comme le fait Vieu, que le tout est homéomère lorsque ses parties peuvent être désignées par le nom de cette entité-tout.

Contrairement au trait [\pm SIMILARITE], l'homéomérité ne s'impose généralement pas dans le cas des ensembles. En effet, les éléments ne sont pas toujours d'une nature identique aux entités-touts correspondantes. Si tous les membres d'un orchestre sont des musiciens, chacun d'entre eux n'est pas lui-même un orchestre. De même, un bouquet est composé d'entités semblables – les fleurs – qui ne sont pas elles-mêmes des bouquets. Toutefois, il est vrai que, dans le cas des parties minimales de substances granuleuses, le critère de l'homéomérité est respecté : un grain de sable c'est du sable, un flocon de neige c'est de la neige etc.

Lorsque nous considérons les sous-ensembles, le trait [HOMÉOMÈRE] permet de distinguer les ensembles-tout *orchestre* et *bouquet*. Un sous-ensemble quelconque de musiciens d'un orchestre symphonique n'en forme pas un nou-

23. LITTRE, É. (1874). *Dictionnaire de la langue française*, Hachette, Paris.

veau et diviser un orchestre en deux ne permet pas d'en créer deux. Si tous les membres d'un orchestre sont des musiciens, ils n'ont pas le même rôle au sein de l'ensemble. D'un autre côté, tout sous-ensemble de fleurs d'un bouquet est lui-même un bouquet, ce qui exclut l'acceptabilité de **Il m'a offert un demi-bouquet de fleurs*²⁴.

Le trait [-HOMÉOMÈRE] peut également être utilisé pour décrire les étapes d'un processus-tout ou des périodes temporelles. Dans son travail sur les « noms humains de phase » (de la vie) tels que *enfant*, *adolescent* ou *vieillard*, Aleksandrova (2013 : 139) note que ce type de parties d'une vie présentent le caractère non-homéomère : aucun des stades de la vie n'est une vie en soi. Bernitskaïa (2008 : 61) parle de procès homogènes pour saisir la même notion. Ainsi, pour elle, l'homogénéité a lieu, lorsque « chaque partie du procès est la même que le procès lui-même ». Nous discuterons ce point en détail lors de notre analyse des relations temporelles partie-tout (cf. page 161).

La notion d'homéomérité pose la question des parties minimales,. Si dans le cas du sable ou du sel nous pouvons distinguer des éléments naturels, c'est-à-dire des grains de sable ou des cristaux de sel, tous les massifs ne le permettent pas. Ce problème a été rapporté et illustré par Kleiber (1994) :

Toute partie d'une substance appréhendée de façon massive ou homogène ne reste pas forcément, comme l'a souligné W.v.O. Quine (1960), une partie du même type. Si une molécule d'eau peut encore être considérée comme de l'eau, il n'en va plus de même des éléments qui composent une telle molécule²⁵.

Cette remarque a des implications sur la définition des noms massifs : au lieu d'utiliser le critère de « division homogène » (*W* est massif si toute partie de *W* est elle-même *W*) on préférera celui de « référence cumulative » (« *W* est un terme massif si toute somme des parties qui sont *W* est elle-même *W*²⁶ »). Ainsi, toute partie de l'eau n'est pas de l'eau elle-même, comme nous

24. Quelques contextes permettent toutefois de faire la référence à un demi-bouquet, aussi bien en français qu'en russe : *Он нарвал букет цветов : пол-букета Марше, пол-букета Ане* « Il composa un bouquet de fleurs : un demi-bouquet pour Maria, un demi-bouquet pour Anna ». Toutefois, la même référence ne serait pas possible au moment de les offrir, puisque Maria et Anne recevront chacune un bouquet. Nous remercions Sergueï Sakhno pour cette précieuse remarque.

25. Kleiber (1994 : 15).

26. Quine (1960 : 90-91), cité par Kleiber (1994 : 15).

venons de voir, mais lorsque l'on fusionne deux volumes d'eau, cela reste de l'eau ; il s'agit donc d'un nom massif.

Or nous ne pouvons pas éviter le recours à la notion de portion pour savoir si le tout est une entité homéomère. Pour résoudre le problème des parties minimales, il est donc nécessaire de postuler des relations différentes pour des couples tels que :

- (4) a. goutte / eau ;
b. atome d'hydrogène / molécule d'eau.

Dans (4a) il s'agit d'un tout homéomère (une goutte d'eau c'est de l'eau), tandis que dans (4b) cela ne se vérifie pas (un atome composant une molécule n'est pas une molécule en soi).

1.2.5 Relation avec le « reste »

Lorsque nous extrayons d'un tout une de ses parties, nous obtenons une nouvelle entité que nous allons appeler le « reste²⁷ ». Les relations partie-tout peuvent être distinguées, pour Aurnague (2004), par la relation qu'entretient le tout initial avec ce « reste ».

Le premier cas de figure est celui d'une relation différente entre le tout et la partie et entre le tout et le « reste ». Cela se produit avec *manivelle / vélo* ou *musicien / orchestre*. La manivelle est une pièce du vélo, or le reste n'en est pas une ; un musicien est un membre de l'orchestre, mais le reste de l'orchestre n'est pas son membre.

Dans d'autres situations, la relation entre le tout et la partie et entre le tout et le reste peut être de la même nature. Ce second cas peut être illustré par les noms de certaines portions, comme dans les couples suivants :

- (5) a. part / gâteau
b. tranche / pain

Ici, une part et un morceau sont des portions d'un tout ; mais dans les deux cas le « reste » formé par l'extraction de ces parties peut également être vu **comme une portion**. Les relations que le tout entretient avec la portion ou avec le reste peuvent toutes les deux être décrites par les mêmes traits sémantiques ([+HOMÉOMÈRE], [-DISTRIBUÉ], [+SIMILAIRE] etc.). Il

27. Cette notion a été formalisée par Vieu (1991 : 297).

est important toutefois de ne pas confondre la **nature** de la relation entre la partie et le tout et le **type spécifique** de parties en question (type de portion) : dans les deux cas ci-dessus il s'agit de la relation qui lie le tout à une portion, cependant le reste n'est ni une part (dans le cas du gâteau), ni une tranche (dans le cas du pain).

Pour les raisons de commodité de la suite de ce travail, nous dirons que, lorsque les relations partie / tout et reste / tout sont du même type, il s'agit d'une relation partie-tout apomère (de ἀπο « éloignement, privation » et μέρος « partie »). Lorsque, au contraire, ces deux relations ne sont pas du même type, nous parlerons de la relation partie-tout non-apomère.

Un cas problématique posé par cette caractéristique est celui des entités composées de deux parties : un couteau composé d'un manche et d'une lame²⁸, un duo de musiciens, une table ayant un pied central et un plateau etc. Lorsque nous considérons un couteau fait en deux pièces sans sa lame, le « reste », c'est-à-dire son manche, entretient la même relation avec le tout que la lame : elle peut être caractérisée comme [-DISTRIBUÉ], [-SIMILAIRE], [-HOMÉOMÈRE], etc. Cette relation doit donc être caractérisée comme [+APOMÈRE]. Or l'intuition veut que ce type de relation ne soit pas décrit comme les relations entre les substances et les portions, comme dans les exemples (5a) et (5b). Pour pallier ce problème, nous décrirons une relation partie-tout à l'aide du trait [±APOMÈRE] uniquement lorsque le tout est une substance et/ou présente une certaine homogénéité.

1.2.6 Caractère connexe des parties

Ce trait descriptif indique si on peut, pour un couple lexical donné, distinguer dans la partie plusieurs sous-parties liées entre elles. Dans la plupart des exemples la partie est une entité connexe : *touche / clavier*, *fleur / bouquet* etc. Dans le cas des portions de substances (comme dans *tranche / pain*) et des morceaux (*sommet / montagne*) ce caractère semble même obligatoire, comme le remarque Aurnague²⁹.

Face à ces cas prototypiques nous observons des exemples de parties non connexes comme *tomate / salade* ou *pupitre des violons / orchestre*. Dans

28. Nous remercions Dejan Stosic pour cet exemple.

29. *Voce*.

ces derniers cas, le méronyme désigne non pas une entité connexe mais soit un ensemble de fragments non connectés entre eux et distribués dans le tout (dans le cas de la tomate), soit un sous-ensemble de membres d'un collectif non connectés entre eux non plus (dans le cas des violonistes).

Nous utiliserons le trait $[\pm\text{PT.CONNEXE}]$ plus loin dans ce travail. Précisons que ce trait, tout comme les autres postulés dans cette section, ne peut être appliqué qu'à une relation partie / tout et non à l'entité-partie de manière intrinsèque. Ainsi, la relation *tomate* / *salade* peut être caractérisée comme $[-\text{PT.CONNEXE}]$, tandis qu'une tomate, hors cette relation partitive, est une entité connexe.

1.2.7 Dépendance fonctionnelle

1.2.7.1 Premières approches

Ce trait est sans doute l'un des plus abordés dans les travaux sur la méronymie : il est discuté dans les travaux de Cruse (1979, 1986, 2000) ; Iris *et al.* (1988) ; Salles (1995) ; Schalley (2015), dans les travaux de la mérotopologie (Vieu, 1991, 2005 ; Vieu et Aurnague, 2007 ; Aurnague, 2004), la liste n'étant pas exhaustive. Il indique si « les associations ou liens entre entités [sont] fondés sur les propriétés fonctionnelles de ces dernières », comme l'a défini Aurnague (2002 : 74). On pourra alors dire que dans le cas de *poignée* / *porte* la partie remplit un rôle dans le fonctionnement de son tout : la poignée permet à une personne d'ouvrir et de fermer la porte. Une porte peut d'ailleurs ne plus pouvoir être utilisée lorsqu'elle n'a pas ou plus de poignée. L'absence de dépendance fonctionnelle peut être observée dans les couples lexicaux comme *grain de poussière* / *poussière* : la partie ne remplit ici aucun rôle fonctionnel dans le tout.

Avant de passer à l'analyse de ce trait, nous nous permettons de remarquer que la notion de fonctionnalité est un concept très complexe. Prenons l'exemple d'une voiture ; nous pourrions dire que sa fonction première est la possibilité de déplacement. Seulement, on ne peut dire d'une voiture dont le moteur est hors-service et tractée par des chevaux qu'elle est fonctionnelle. Ce n'est pas non plus possible lorsqu'elle descend une côte, mue par la seule force gravitationnelle. Ajoutons à la fonction d'une voiture la condition d'autopropulsion, et le rôle fonctionnel des systèmes de direction ou de freinage sera estompé. Nous utiliserons donc la notion de fonction, et par conséquent

de la fonctionnalité, de manière informelle.

Si les parties fonctionnellement dépendantes sont souvent des éléments non-distribués des entités concrètes complexes, ceci ne constitue pas une obligation. Un certain nombre de substances peuvent également remplir une fonction au sein du tout dont elles font partie. Dans ce cas ce sont les qualités apportées par la substance-partie qui contribuent au bon fonctionnement de l'entité-tout. Il peut s'agir de la modification des propriétés physiques (comme la présence du gravier dans du béton), chimiques (les substances actives présentes dans des médicaments) ou même gustatives (les ingrédients des plats lui apportent tel ou tel goût particulier)³⁰. Ainsi, le couple lexical *riz / risotto*, que nous avons vu précédemment, dénomme des entités liées par ce type de dépendance fonctionnelle : le riz apporte au risotto une consistance et un goût particuliers. Ce composant du plat peut d'ailleurs être remplacé par des ingrédients similaires, pouvant remplir les fonctions gustatives similaires. C'est pourquoi il est possible de parler en français du risotto de quinoa, du risotto de boulghour, etc.

Les entités non-matérielles peuvent également entretenir une dépendance fonctionnelle avec leurs parties. C'est le cas pour un certain nombre d'événements. Prenons l'exemple du couple de lexies *lecture / apprentissage*. L'activité désignée par la première peut être considérée une partie de l'activité désignée par la seconde³¹. Dans cette lecture partitive, le bon déroulement de l'événement-tout repose sur l'existence du sous-événement et, par conséquent, il existe une dépendance fonctionnelle entre les deux. La conduite d'automobile (ou d'un autre véhicule) en est un autre exemple. Les noms *freinage* et *accélération* désignent tous les deux des sous-événements de *conduite (d'automobile)*. Les deux remplissent un rôle au sein de l'événement-tout : pour que la conduite se fasse de manière correcte elle doit comporter, canoniquement, des phases d'accélération et de freinage. Évidemment, tous les couples sous-événement / événement ne présentent pas ce caractère fonctionnel : dans *atterrissage / chute*, la réalisation du sous-événement n'a pas de valeur ou raison fonctionnelle relativement au tout, il s'agit tout simplement du dernier instant de l'événement-tout.

30. Cf. également (Aurnague, 2004 : 61).

31. Une autre lecture possible est une lecture hyperonymique : *la lecture est une sorte d'apprentissage*.

1.2.7.2 Types de dépendance fonctionnelle

De manière formelle, Cruse (1979) parle du « domaine fonctionnel³² » des parties : ce sont des entités-touts dont les parties peuvent présenter une dépendance fonctionnelle. Par exemple, le domaine fonctionnel d'un genou est la jambe à laquelle il appartient. Il s'agit ici du « domaine fonctionnel unique », pour reprendre les mots de Cruse, car la seule entité dont la fonction dépend d'un genou c'est une jambe. D'autres parties peuvent avoir plusieurs domaines fonctionnels. Par exemple, une roue peut jouer un rôle dans une multitude d'entités-touts différentes : des véhicules, des brouettes, des jouets, etc.

Aurnague (2002 : 74) propose une description plus complète des dépendances fonctionnelles. Il avance que, dans certains cas, la partie a une fonctionnalité intrinsèque et assume certaines des fonctions remplies par le tout correspondant. Ainsi, dans l'exemple *compte-tours / tableau de bord*, un tableau de bord sert à donner plusieurs informations (vitesse, température du moteur, la vitesse du moteur, etc.) et un compte-tours donne l'une d'entre elles. La fonctionnalité de la partie peut nécessiter l'appartenance à un tout. Ainsi, une poignée nécessite d'être attachée à un autre objet pour pouvoir le mettre en mouvement ou permettre à l'utilisateur de le porter, tandis que cet objet n'a pas forcément besoin d'une poignée pour remplir sa fonction première. Enfin, le troisième cas est celui où la fonctionnalité du tout nécessite la présence d'une partie : une maison doit avoir des murs pour pouvoir protéger ses habitants, alors qu'un mur peut être fonctionnel indépendamment d'une maison ou d'une habitation d'un quelconque type.

Aurnague précise toutefois que, dans certains cas, ces mécanismes « interviennent de façon conjointe » (Aurnague, 2002 : 74). À son exemple *cartouche d'encre / stylo* nous ajouterons l'exemple *aiguilles / horloge* : une aiguille sert à indiquer les heures, les minutes et les secondes mais ce n'est possible que lorsqu'elles font partie du mécanisme dans son intégralité ; mais en même temps, une horloge n'est pas fonctionnelle lorsque ces parties ne sont pas présentes. La dépendance fonctionnelle ici est donc bidirectionnelle.

Nous devons remarquer que, si Aurnague donne l'exemple d'une poignée pour illustrer le deuxième cas de figure, celui-ci ne lui correspond pas toujours. Supposons les deux énoncés suivants :

32. « functional domain », (Cruse, 1979 : 31), nous traduisons.

- (6) a. Un couteau sert à couper
b. ??Un couteau sert à être tenu

L'acceptabilité de ces deux énoncés nous permet de distinguer la fonction première d'une entité : un couteau est fait pour couper avant tout. Pourtant, que sa lame ou sa poignée lui soient ôtées, et un couteau n'est plus fonctionnel. Cela voudrait dire que dans le cas *poignée / couteau* la dépendance est bidirectionnelle, car une poignée n'a pas de fonctionnalité intrinsèque et le couteau perd la sienne sans cette partie.

Une autre interprétation formelle de la fonctionnalité des parties a été formulée par Aurnague *et al.* (2007 : 327)³³. Dans des relations du type CIW³⁴ ils notent, à l'instar de Cruse (1979), les cas où le domaine fonctionnel d'une partie est restreint à une seule entité-tout (c'est-à-dire à une entité-tout d'un type précis). La relation avec ce type de dépendance fonctionnelle est appelée CIW-DIRECT1. Le cas des domaines fonctionnels multiples sont regroupés sous le nom de CIW-INDIRECT1. À cette caractérisation les auteurs ajoutent l'indication du domaine fonctionnel de l'entité-tout. Ils appellent CIW-DIRECT2 les relations de partie à tout, dans lesquelles la fonction du tout nécessite le recours à la fonction de la partie ; le domaine fonctionnel de l'entité-tout est donc unique. Ils illustrent ce type de relation par des exemples *wall / house* « mur / maison » (car pour être fonctionnelle en tant qu'abri une maison doit avoir des murs fonctionnels) et *engine / car* « moteur / voiture » (toute voiture en état de marche doit avoir un moteur qui fonctionne). Ils opposent ces cas de figure à ceux où une autre partie pourrait jouer le rôle de celle dont on parle ; ils appellent cette relation CIW-INDIRECT2 exemplifiée par *heart / circulatory system* « cœur / système sanguin » (un dispositif d'assistance ventriculaire peut remplir le rôle du cœur pour que le système sanguin fonctionne) et *brick / wall* « brique / mur » (car un mur peut être fait en d'autres matériaux pour être solide, isolant etc.).

Dans un grand nombre, sinon la majorité, de cas, où il existe une dépendance fonctionnelle entre la partie et le tout, celle-ci peut être à la fois du type CIW-1 et du type CIW-2. Ceci est lié au fait que la fonctionnalité d'une des deux entités repose souvent sur la fonctionnalité de

33. Abordé également dans Vieu et Aurnague (2007 : 31).

34. *Component - Integral Whole* ou COMPOSANT / ASSEMBLAGE est une des six relations partie-tout distinguées dans le cadre théorique de Laure Vieu et de Michel Aurnague. Nous y reviendrons.

l'autre. Par exemple, dans le couple *cœur / système sanguin*, la partie ne peut fonctionner que dans ce tout et uniquement lorsqu'il fonctionne bien lui-même (le cœur n'est pas fonctionnel lorsque les artères sont bouchées), tandis que ce tout peut fonctionner lorsqu'une autre entité (une pompe cardiaque) joue le rôle de cette partie. La relation entre ces deux entités est alors CIW-DIRECT1, mais aussi CIW-INDIRECT2. Le couple *moteur / voiture* illustre le cas contraire : la partie peut être fonctionnelle au sein d'autres entités-touts en état de marche (un moteur ne meut pas un véhicule si le système de transmission est hors-service). En revanche, le tout nécessite que cette partie remplisse son rôle pour fonctionner lui-même (une voiture avec un moteur hors-service l'est également), et aucune partie alternative ne peut la remplacer. Cette relation peut alors être qualifiée de CIW-INDIRECT1 et CIW-DIRECT2.

Précisons que ces dépendances fonctionnelles sont différentes des critères [\pm AMOVIBLE] et [\pm OBLIGATOIRE] de Schalley (2015), que nous avons abordées dans les sections 1.2.1.1 (page 14) et 1.2.2 (page 19), malgré certaines ressemblances. En effet, Schalley postule la condition d'existence autonome de la partie (pour le trait [\pm AMOVIBLE]) et du tout (pour le trait [\pm OBLIGATOIRE]) après que les deux entités soient dissociées. Elle ne prend pas en compte la fonctionnalité des deux entités. Pour illustrer cette nuance, prenons les exemples suivants :

- (7) a. moteur / voiture ;
- b. volant / voiture.

Dans (7a), la présence de la partie est nécessaire pour que le tout puisse être appelé *voiture*, c'est donc une partie obligatoire pour Schalley. Et, comme nous l'avons vu plus haut, étant donné le rôle que joue la partie dans son tout, il s'agit de la relation du type CIW-DIRECT2. Dans (7b), la partie n'est pas obligatoire, car son absence ne change pas la possibilité d'employer le mot *voiture* par rapport à cette entité tout. Toutefois, il s'agit ici aussi de la relation du type CIW-DIRECT2, car sans un volant une voiture ne peut être conduite, et ce rôle fonctionnel ne peut être rempli par une quelconque autre partie.

Quelle que soit la manière de formaliser les dépendances fonctionnelles, le lien qu'elles entretiennent avec la structure et la topologie des entités n'est pas à négliger. Winston *et al.* (1987) soutiennent que « les positions spatiales ou

temporelles des parties fonctionnelles sont restreintes par leur fonction³⁵ ». Les auteurs donnent l'exemple du couple *handle / cup* « anse / tasse » : la partie ne peut se situer à n'importe quel endroit de son tout. Nous ajouterons que cette restriction est liée, d'un côté, à la fonction de la partie (une anse ne peut se situer dans la tasse, car cela empêcherait l'utilisateur de la saisir) et, d'un autre côté, à la fonction de l'entité-tout elle-même (une anse ne peut se situer sous la tasse, faute de quoi l'utilisateur ne pourrait poser cette dernière).

Précisons également qu'en plus de la position de la partie relativement à l'entité-tout, la notion de dépendance fonctionnelle régit la position relative des différentes parties au sein d'un même tout. Par exemple, il ne suffit pas que le moteur soit fonctionnel pour que l'automobile dont il fait partie soit fonctionnelle à son tour. Il est nécessaire que le moteur soit connecté à ses autres parties (telles que la transmission et les roues) pour que la voiture puisse se mouvoir. Aurnague (2002 : 74) relève également que, dans certains cas, la fonctionnalité de la partie ne peut être remplie dans le tout que par l'intermédiaire d'une troisième entité « qui inclut la première entité et qui englobe la seconde ». Le couple *fenêtre / habitation* illustre son observation : pour qu'une fenêtre puisse être fonctionnelle, il doit y avoir des murs. Tous ces exemples montrent que la dépendance fonctionnelle entre la partie et le tout a des liens très étroits avec la structure des entités.

Pour conclure, nous dirons que la dépendance fonctionnelle entre la partie et le tout correspondant est un phénomène complexe, et ne peut être décrite à l'aide d'un seul trait sémantique binaire. Nous retenons dans ce travail la typologie des dépendances fonctionnelles proposée par Aurnague *et al.* (2007), qui distingue les oppositions entre les relations CIW-DIRECT1 et CIW-INDIRECT1 d'un côté, et CIW-DIRECT2 et CIW-INDIRECT2 de l'autre.

1.3 Classifications des relations partie-tout

Compte tenu du nombre de caractéristiques que nous avons décrites dans la section précédente, une multitude de combinaisons est possible. Il serait alors judicieux de parler non pas d'une relation partitive homogène, mais plutôt des relations partie-tout, chacune étant une combinaison de traits et

35. « Functional parts are restricted, by their function, in their spatial or temporal location. », (Winston *et al.*, 1987 : 420), nous traduisons.

de différents types de dépendance. Dans cette section, nous présenterons les typologies des relations de partie à tout proposées dans des cadres théoriques divers.

1.3.1 Winston, Chaffin et Herrmann (1987)

Winston *et al.* (1987 : 421) proposent la typologie suivante des relations partie-tout³⁶ :

- COMPONENT / INTEGRAL OBJECT (ÉLÉMENT / OBJET) ;
- MEMBER / COLLECTION (MEMBRE / COLLECTION) ;
- PORTION / MASS (PORTION / MASSE) ;
- STUFF / OBJECT (CONSTITUANT / OBJET) ;
- FEATURE / ACTIVITY (ÉTAPE / ACTIVITÉ) ;
- PLACE / AREA (LIEU / ZONE).

Les parties du type ÉLÉMENT / OBJET sont généralement des pièces pouvant être assemblées en des entités plus complexes : *lame* pour *couteau*, *portière* pour *voiture* etc. Les tous ainsi composés sont toujours des entités structurées (Winston *et al.*, 1987 : 422). La catégorie MEMBRE / COLLECTION regroupe les relations entre les entités et les ensembles qu'ils forment « au vu de la proximité spatiale ou la connexion sociale³⁷ » : *arbre* / *forêt*, *musicien* / *orchestre* etc³⁸. PORTION / MASSE est, comme son nom indique, une relation entre les noms massifs (*farine*, *eau*), ou pouvant être traités comme massifs (*du gâteau*, *du jambon*) et les noms de portions des entités dénommées : *un verre_m de farine_h*, *un verre_m d'eau_h*, *une part_m de gâteau_h*, *une tranche_m de jambon_h*. La relation CONSTITUANT / OBJET lie les entités matérielles aux noms de matière dont elles se composent : *alcool* désigne donc un constituant de *martini* et *acier* un constituant de *carrosserie*. Les relations entre les noms de processus et de sous-processus (comme *décollage* / *vol* ou *combat* / *guerre*) sont regroupées sous le nom d'ÉTAPE / ACTIVITÉ. Enfin,

36. Les traductions entre parenthèses ont été proposées par Morlane-Hondère et Fabre (2012). Nous utiliserons celles-ci dans la suite de ce travail.

37. « [...] membership in a collection is determined on the basis of spatial proximity or by social connection. », (Winston *et al.*, 1987 : 423), nous traduisons.

38. Cf. également (Lecolle, 1998).

LIEU / ZONE est une relation de partie à tout, réservée aux noms de lieux. Il peut s'agir aussi bien des noms propres de lieux géographiques (*Haute-Garonne / France, Pic des Trois Seigneurs / Pyrénées*), que des noms de lieux non-spécifiés (*aire de jeux / parc, couloir / court de tennis*).

Kleiber (1997 : 36) juge que, dans toutes les relations regroupées sous le nom de méronymie chez Winston *et al.* (1987), le nom désignant la partie n'a pas forcément le « statut sémantique de méronyme », mais seulement le « statut factuel, contingent ». Effectivement, le mot *sucre* n'est pas défini, et ne peut l'être, en tant que méronyme du mot *café*. Selon ce point de vue, l'énoncé *Il y a du sucre dans mon café* ne présente donc pas de relation partie-tout, puisque aucun lexème qui le compose ne désigne une partie de manière intrinsèque. Toutefois, il nous semble que cet énoncé rend compte des propriétés du mélange évoqué puisqu'il traduit la relation de partie à tout entre les entités « sucre » et « mon café » du monde des objets réels. *Sucre* désigne donc une partie du référent de *mon café* ce qui nous permet de le considérer, dans ce contexte spécifique, comme son méronyme.

De manière plus formelle, cette classification est basée sur les combinaisons des critères de la fonctionnalité, de l'homéomérité et de la séparabilité, comme présenté dans la Table 1.1.

Relation	Fonctionnalité	Homéomérité	Séparabilité
ÉLÉMENT / OBJET	+	-	+
MEMBRE / COLLECTION	-	-	+
PORTION / MASSE	-	+	+
CONSTITUANT / OBJET	-	-	-
ÉTAPE / ACTIVITÉ	+	-	-
LIEU / ZONE	-	+	-

TABLE 1.1 – La typologie des relations partie-tout de Winston *et al.* (1987) en fonction des traits sémantiques.

Ainsi, dans le cadre théorique que proposent les auteurs, un couple lexical est en relation ÉLÉMENT / OBJET si les référents de ces unités lexicales sont fonctionnellement dépendants, non-homéomères et séparables. Par exemple, *bougie / voiture* est une relation méronymique ÉLÉMENT / OBJET, car une bougie joue un rôle dans le fonctionnement de la voiture, n'est pas de la même nature que la voiture elle-même et peut être séparée de cette dernière.

En revanche, il s'agira de la relation CONSTITUANT / OBJET si aucun de ces critères n'est vrai : c'est le cas de *aluminium / carrosserie*, car l'aluminium ne joue pas un rôle fonctionnel spécifique, n'est pas de la même nature que la carrosserie et ne peut en être séparé. Ces couples lexicaux se distinguent donc par le caractère fonctionnel et la séparabilité des parties ; toutefois, ils partagent le caractère non-homéomère.

Nous pouvons remarquer que toutes les combinaisons des traits, que les auteurs utilisent dans leur cadre théorique, ne sont pas possibles. Par exemple, aucune relation n'est définie par la présence simultanée des traits de fonctionnalité et d'homéomérité.

Certaines combinaisons paraissent trop strictes et ne permettent pas de classer certains couples méronyme / holonyme. Par exemple, les parties du type CONSTITUANT / OBJET sont définies chez Winston *et al.* comme étant non-fonctionnelles, non-homéomères et non-séparables. Or, comme nous l'avons remarqué à la page 30, certaines substances peuvent jouer un rôle fonctionnel au sein de leurs tous, en modifiant les propriétés de ceux-ci.

De même, les propriétés de la relation ÉTAPE / ACTIVITÉ semblent réductrices par rapport à l'éventail des couples lexicaux qu'elle couvre. Il nous semble que le caractère non-homéomère ne caractérise pas l'ensemble des relations entre des sous-événements et des événements-tout. Il est vrai que ce caractère est respecté dans le cas *départ / voyage*, car toutes les parties d'un voyage ne sont pas identiques entre elles et ne sont pas identiques au tout. Néanmoins, dans d'autres cas, le caractère non-homéomère n'est pas aussi net. Dans l'exemple *pas / marche* les parties sont identiques entre elles, mais elles ont aussi la même nature que le tout : un pas c'est de la marche.

Enfin, ce caractère homéomère peut être présent dans certains instances de la relation MEMBRE / COLLECTION, contrairement à ce qu'affirment Winston *et al.*. C'est vrai pour des couples comme *aristocrate / aristocratie* ou *partisan / guérilla*. En effet, deux interprétations de la relation entre deux termes sont ici possibles. Il peut s'agir d'une relation entre un individu et un groupe de personnes auquel il appartient. Dans ce cas, à titre d'exemple, *aristocratie* renvoie à l'ensemble de tous les aristocrates. Mais *aristocratie* et *guerilla* sont également des statuts des personnes dénommées par *aristocrate* et *partisan*, respectivement. Nous avons donc affaire à une ambiguïté entre la relation MEMBRE / COLLECTION et l'appartenance à une classe. Nous reviendrons sur ce problème dans le chapitre 4.

La classification de Winston *et al.* (1987) est souvent considérée comme un point de départ dans les travaux portant sur la relation partie / tout, en raison du grand nombre de relations qu'elle couvre.

1.3.2 Iris, Litowitz et Evens (1988)

Suite à l'analyse des données de *Webster's Seventh Collegiate Dictionary*³⁹, Iris *et al.* (1988) proposent une typologie de quatre relations partie-tout⁴⁰ :

- Functional component (composant fonctionnel) ;
- Segmented whole (tout segmenté) ;
- Collection-member (collection / élément) ;
- Set-subset (ensemble / sous-ensemble).

La notion de « composant fonctionnel » correspond aux parties du type ÉLÉMENT / OBJET du cadre théorique de Winston *et al.* (1987). Cette catégorie de parties est également définie par la dépendance fonctionnelle que celles-ci entretiennent avec leurs tous. La notion de « tout segmenté » repose sur les propriétés de séparabilité⁴¹ et de pré-existence des tous par rapport aux parties⁴². Elle peut donc être rapprochée de la relation PORTION / TOUT, abordée précédemment. À la méronymie MEMBRE / COLLECTION, empruntée à Winston *et al.* (1987), les auteurs ajoutent la relation SOUS-COLLECTION / COLLECTION, qu'ils illustrent par des exemples comme *meat / food* « viande / nourriture ».

Iris *et al.* (1988) distinguent donc moins de relations de partie à tout que Winston *et al.*. Dans leur typologie disparaissent les relations CONSTITUANT / OBJET, ÉTAPE / ACTIVITÉ et LIEU / ZONE. Seul le rapprochement

39. Webster's Seventh New Collegiate Dictionary (1963). G & C Merriam Company, Springfield.

40. Nous traduisons.

41. « This conception of the part-whole relation implies the removability of the part or the divisibility of the whole. », (Iris *et al.*, 1988 : 273).

42. « In all these instances one senses that the whole must precede the part. », (Iris *et al.*, 1988 : 273).

entre la relation sous-événement / événement et la notion de composant fonctionnel est justifié :

La relation entre un événement et ses étapes ou entre un scénario et les activités qui le composent semble prendre part à la notion de partie fonctionnelle d'une manière abstraite, mais également impliquer les notions d'ordre ou de séquence⁴³.

Ces deux relations sont donc mises en parallèle, dans un premier temps, selon le critère de la dépendance fonctionnelle entre la partie et le tout correspondant. Nous avons montré précédemment (page 30) que cette dépendance peut effectivement avoir lieu au sein des couples sous-événement / événement. Regrouper les méronymies ÉLÉMENT / OBJET et ÉTAPE / ACTIVITÉ selon ce critère au sein de la notion du composant fonctionnel semble donc un choix possible.

La notion de séquence, utilisée par Iris *et al.*, est, quant à elle, très similaire au caractère structuré des parties du type ÉLÉMENT / OBJET, que nous avons évoqué précédemment. L'ordre des parties d'une entité temporelle unidirectionnelle peut en effet être comparé à une structure pluridimensionnelle d'une entité matérielle. Cette notion ne distingue donc pas véritablement la relation partie-tout entre les événements d'une relation ÉLÉMENT / OBJET, mais les rapproche selon le critère évoqué auparavant par Winston *et al.* (1987 : 422).

La relation MEMBRE / COLLECTION de ce cadre théorique a subi quelques changements par rapport à celle de Winston *et al.* (1987). Elle est définie chez Iris *et al.* (1988) comme « collection physique ou agrégation d'objets proches spatialement, mais n'ayant pas une organisation structurale particulière⁴⁴ ». Or, les exemples *geese / gaggle* « oie / troupeau » et *lion / pride* « lion / groupe (de lions) » illustrent cette relation.

Il est facile de montrer qu'une simple proximité spatiale ne permet pas de considérer les animaux cités en tant qu'ensembles. Un lion étranger au

43. « The relation between an event and its features or a plan and its component activities also seems to partake in some abstract way of the notion of functional part, but these concepts also involve the notion of queuing or sequencing. », (Iris *et al.*, 1988 : 272), nous traduisons.

44. « this schema denotes a physical collection or aggregate of objects that are spatially close together, but have no particular structural organisation », (Iris *et al.*, 1988 : 274), nous traduisons.

groupe ne sera pas nécessairement accepté par le simple fait de s'approcher de celui-ci. Une notion d'acception sociale⁴⁵ et non de proximité spatiale est ici à prendre en compte : une oie fait partie du troupeau parce qu'elle a été acceptée par ses autres membres, voire par le propriétaire du troupeau (*Cette oie grise au milieu du troupeau n'en fait pas partie*). En comparaison, un arbre n'a pas besoin d'être reconnu comme faisant partie d'une forêt, mais il en fait partie par simple fait de se situer à proximité d'elle.

La définition de la relation SOUS-COLLECTION / COLLECTION amène Iris *et al.* à amalgamer la méronymie et l'hyponymie. Les auteurs l'illustrent comme suit :

parmi la collection des objets du monde que nous [...] appelons la nourriture, il existe des sous-ensembles appelés viande et fruit⁴⁶.

Or, la relation dans *viande / nourriture* et *fruit / nourriture* est bien différente de celle entre *pupitre des violons* et *orchestre*. La viande est une sorte de nourriture, tandis que le pupitre des violons n'est pas une sorte d'orchestre. Nous discuterons les raisons de cette confusion dans le quatrième chapitre (page 193).

1.3.3 Vieu (1991)

Dans son étude portant sur la sémantique des relations spatiales dans la langue et les inférences spatio-temporelles, Vieu (1991 : 168-170) propose la classification suivante des relations partie-tout :

- Composant / assemblage ;
- Élément / collection ;
- Sous-collection / collection ;
- Portion / tout ;
- Morceau / tout ;
- Substance / tout.

45. Herrmann *et al.* (1986 : 414) citent Markman (1982) en parlant de « transaction sociale ».

46. « within the collection of objects in the world which we, as native speakers of English and as members of the American culture, label food, there are subsets labeled meat and fruit », (Iris *et al.*, 1988 : 273), nous traduisons.

1.3. Classifications des relations partie-tout

D'un point de vue formel, cette typologie est établie en fonction des combinaisons de six traits sémantiques. Aurnague (2004 : 62) décrit ces différentes combinaisons que nous résumons dans la Figure 1.2.

	Pt. distribuée	Tout-substance	Pt. fonctionnelle	Pt. similaires	Relation apomère	Pt. connexe
COMPOSANT / ASSEMBLAGE	-	?	+	-	?	?
ÉLÉMENT / COLLECTION	-	?	+	+	?	?
SOUS-COLLECTION / COLLECTION	-	?	+	-	?	?
PORTION / TOUT	-	+	-	+	+	+
MORCEAU / TOUT	-	?	-	?	?	+
SUBSTANCE / TOUT	+	+	?	-	?	?

TABLE 1.2 – La typologie des relations partie-tout de Vieu (1991) en fonction des traits sémantiques.

La typologie de Vieu est une alternative à celle de Winston *et al.* (1987), les principales similitudes et différences entre ces deux propositions étant répertoriées dans la table 1.3 page suivante. Deux catégories n'ont pas subi de modifications chez Vieu et Aurnague. COMPOSANT / ASSEMBLAGE équivaut à la relation ÉLÉMENT / OBJET ; il nous semble que le terme « assemblage » illustre mieux cette relation que la notion très générale d'« objet ». La relation STUFF / OBJECT n'a pas non plus été modifiée par Vieu ; seulement, elle a été traduite par SUBSTANCE / TOUT. Nous pouvons observer l'apparition de deux nouvelles catégories et la suppression de deux autres.

La relation PORTION / MASSE subit des modifications chez Vieu (1991). Elle lie, ici aussi, les noms des portions au sens strict à des touts massifs ou assimilés aux massifs. Mais si la relation homologue de Winston *et al.* comprend des exemples comme *sommet / montagne* ou *bord / assiette*, ils n'entrent pas dans ce type de relation partie-tout chez Vieu. Elle réserve une relation MORCEAU / TOUT pour ces cas de figure. Aurnague (2004 : 83) justifie cette distinction par le trait [\pm HOMEOMÈRE] qui oppose les relations PORTION / TOUT et MORCEAU / TOUT : une poignée du sable *c'est* du sable,

Winston <i>et al.</i> (1987)		Vieu (1991)
ÉLÉMENT / OBJET	→	COMPOSANT / ASSEMBLAGE
MEMBRE / COLLECTION	→	ÉLÉMENT / COLLECTION
—		SOUS-COLLECTION / COLLECTION
PORTION / MASSE	→	PORTION / TOUT
—		MORCEAU / TOUT
CONSTITUANT / OBJET	→	SUBSTANCE / TOUT
ÉTAPE / ACTIVITÉ		—
LIEU / ZONE		—

TABLE 1.3 – La comparaison des typologies des relations partitives de Winston *et al.* (1987) et Vieu (1991).

tandis que le sommet d’une montagne n’est pas une montagne lui-même⁴⁷.

À l’instar de Iris *et al.* (1988), Vieu (1991) distingue une relation partitive SOUS-COLLECTION / COLLECTION, qu’elle illustre par des exemples comme *les Corses font partie du peuple français* et *le conseil de sécurité fait partie de l’ONU* etc. Dans ces exemples, « tous les éléments de la partie sont des éléments du tout » (Vieu, 1991 : 169). Effectivement, *les Corses* désigne un ensemble de personnes dont chacune fait partie du peuple français, tout comme chaque membre du conseil de sécurité fait partie de l’ONU. Ceci constitue une condition nécessaire à la relation SOUS-COLLECTION / COLLECTION. Vieu la justifie de manière suivante :

Il ne faut pas confondre ce cas avec celui où les éléments de la collection sont eux-mêmes des collections. Dans les *États-Unis font partie de l’ONU*, il s’agit bien d’un cas élément / collection, car on ne peut pas dire que le Texas fasse aussi partie de l’ONU⁴⁸.

La relation ÉTAPE / ACTIVITÉ ne figure pas dans la typologie proposée par Vieu, car il s’agit d’un « cas particulier du type composant / assemblage qui se distingue uniquement par la nature des arguments » (Vieu, 1991 : 170). Elle note également une opposition sémantique qui existe entre le couple *faire un saut / sautiller* et *respirer / vivre* et propose de prendre en compte l’aspect verbal pour « distinguer les différentes relations de partie à tout temporelles » (Vieu, 1991 : 170). Remarquons toutefois qu’il ne serait pas tout à fait juste de

47. Cf. également (Guénez-Vénérin, 2006) pour les noms de parties de ce type.

48. Vieu (1991 : 167).

réduire la relation entre les sous-événements et les événements-tout, comme ÉTAPE / ACTIVITÉ de Winston *et al.* (1987), à la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE. En effet, les exemples de couples verbaux cités par (Vieu, 1991 : 169) s'opposent par le caractère distribué des sous-événements : l'action de *faire un saut* n'a pas lieu durant l'intégralité de l'action de *sautiller*, tandis que l'on respire durant tout le processus dénoté par *vivre*. Les relations de ces deux types ne peuvent donc pas être décrites comme appartenant à la même catégorie, même si le cadre théorique méréo-topologique de Vieu permettrait de faire la distinction entre les deux. Nous y reviendrons.

La relation LIEU / ZONE est également exclue de la typologie, car les exemples que Winston *et al.* donnaient pour l'illustrer peuvent être répartis dans d'autres catégories. Vieu (1991 : 170) précise qu'il peut s'agir des relations COMPOSANT / ASSEMBLAGE, MORCEAU / TOUT, ÉLÉMENT / COLLECTION et SOUS-COLLECTION / COLLECTION. Illustrons cette possibilité par des exemples concrets. La relation partie-tout entre les lieux peut être du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE lorsqu'il existe une dépendance fonctionnelle entre les deux : *aire de jeux / parc*, *zone restrictive / terrain de basket-ball* etc. L'exemple *oasis / désert*⁴⁹ peut être défini comme [-DISTRIBUÉ], [-FONCTIONNEL] et [-SIMILAIRE] ce qui nous permet de le classer uniquement dans les relations MORCEAU / TOUT. La relation entre les lieux du type ÉLÉMENT / COLLECTION peut être illustrée par *place de parking / parking* ; le tout est ici constitué d'un ensemble de lieux similaires. Enfin, ce dernier exemple peut facilement être transformé en une relation entre un parking et une de ses sections (désignées parfois *parking Nord*, *parking A* etc.). Dans ce cas, chaque section du parking est elle-même une collection, et chaque place de parking qui en fait partie entre également dans la composition du parking dans son intégralité. Cette dernière relation est alors du type SOUS-COLLECTION / COLLECTION. Tous ces exemples montrent que la relation LIEU / ZONE de Winston *et al.* n'est pas pertinente dans la typologie proposée par Vieu.

La classification des relations partitives de Vieu (1991) apporte donc des corrections majeures au modèle de Winston *et al.* (1987). Elle tient compte des remarques, que nous avons évoquées dans la section 1.2, concernant les oppositions binaires entre les relations partie-tout. Si le cadre théorique de Vieu rejette la typologie établie par Iris *et al.* (1988), il s'en inspire tout de

49. Cet exemple illustre la relation LIEU / ZONE chez Winston *et al.* (1987).

même, notamment en ce qui concerne la conception des sous-collections en tant que parties. Enfin, un avantage considérable de ce cadre théorique est de ne pas mettre à l'écart la notion des parties temporelles, telles que des sous-événements ou des unités de mesure du temps.

1.3.4 Champollion (2010)

1.3.4.1 Méréologies

Champollion (2010) utilise une typologie des relations partie-tout fondée exclusivement sur la nature des entités qu'elles associent. Ce point de vue est proche de celui de Murphy (2003) pour qui, d'après Morlane-Hondère et Fabre (2012 : 174), « la seule chose qui change entre les différents sous-types est la nature des mots sur lesquels porte la relation ». Tout d'abord, Champollion (2010) postule l'existence des types d'entités suivants :

- type e : ordinary objects (Objects ordinaires) ;
- type v : type events (Événements) ;
- type i : intervals (Intervalles) ;
- type d : degrees (Degrés) ;
- type n : numbers (Nombres).

Les objets ordinaires sont les objets matériels aussi bien comptables que massifs. Les événements sont définis comme « des constituants éphémères du monde, délimités spatialement et temporellement, et ayant une seule occurrence⁵⁰ ». Les intervalles sont des entités uni-dimensionnelles représentant les extensions temporelles et spatiales d'autres entités : par exemple *de midi à trois heures* ou *de la ligne de départ jusqu'à la ligne de cent mètres*. Les degrés sont des quantités ou des qualités qui peuvent être mesurées et/ou comparées : le poids, la vitesse etc. Enfin, les nombres sont des entités abstraites, dénotées par des numéraux. Par exemple, le mot *trois* désigne le nombre 3.

50. « An event is a spatially and temporally bounded, ephemeral constituent of the world that has a single occurrence », (Champollion, 2010 : 25), nous traduisons. Cf. également Carlson (1998).

Les types *i* et *d* sont très proches, mais doivent toutefois être distingués. Si les intervalles sont des extensions spatio-temporelles fixes, les degrés ne sont que des abstractions. À titre d'exemple, supposons que Pierre a dormi entre midi et une heure et que Marie a dormi entre une heure et deux heures. Les moments où Pierre et Marie dormaient ne coïncident pas, ce n'est donc pas le même intervalle temporel, dans le vocabulaire de Champollion. Cependant, chacun a dormi pendant une durée égale à une heure. Les degrés de deux événements sont donc les mêmes. De même, la distance entre la ligne de départ d'une course et la ligne de cent mètres est exactement la même que celle entre la ligne de cent mètres et la ligne de deux cent mètres. Les distances sont égales et degrés sont donc identiques, tandis que les intervalles sont différents.

Champollion associe à chaque catégorie d'entités une relation partie-tout, qu'il appelle une méréologie, qui lui est propre. Les objets ordinaires peuvent donc faire partie d'autres objets ordinaires, des événements font partie des événements et ainsi de suite. Les relations de partie à tout ne sont pas possibles entre les entités de catégories différentes. Ceci permet d'interdire des relations partitives intuitivement inacceptables. Par exemple, la hauteur d'une montagne ne peut pas être considérée comme une de ses parties, car la première est un intervalle alors que la seconde est un objet ordinaire. De même, la typologie proposée par l'auteur permet ne pas lier les événements (comme dans *Pierre court*) et leurs participants (*Pierre* dans le cas précédent) par une relation partie-tout. Le postulat selon lequel les relations de partie à tout ne peuvent avoir lieu qu'entre les entités du même type rejoint le principe de congruence ontologique de Kleiber (1999 : 89). Nous discuterons ce point plus en détails à la page 177.

1.3.4.2 Fonctions partitives

Chez Champollion (2010), les entités des différents types peuvent être liées entre elles par des **fonctions partitives**⁵¹. Il en distingue également cinq catégories, chaque fonction étant nommée selon les types d'entités qu'elle associe⁵² :

51. « partial functions », (Champollion, 2010 : 31), nous traduisons.

52. Nous ne les présentons pas ici dans l'ordre, dans lequel elles sont introduites chez Champollion (2010).

- types $\langle ed \rangle$ et $\langle vd \rangle$: fonctions de mesure ;
- types $\langle dn \rangle$ et $\langle in \rangle$: fonctions d'unité ;
- type $\langle en \rangle$: fonctions cardinales ;
- type $\langle ve \rangle$: rôles thématiques ;
- type $\langle vi \rangle$: fonctions de traçage.

Nous n'allons pas décrire celles-ci en détails car les relations que modélisent ces fonctions partitives s'éloignent de l'objet de notre recherche. Nous nous contenterons simplement d'illustrer ces relations par des exemples concrets.

Tout d'abord, regardons comment s'utilisent les fonctions de mesure et d'unité dans les cas des objets ordinaires. Prenons le cas de l'énoncé *la hauteur de cet arbre est de dix mètres*. Champollion postule une fonction de mesure *hauteur* qui associe *arbre* (type e) à une entité abstraite du type d ; cette fonction est donc du type $\langle ed \rangle$. Le degré d est lié au nombre 10 (type n) par la fonction d'unité *mètre* qui est alors du type $\langle dn \rangle$, ou au nombre 1000 (type n) par la fonction *centimètre* du même type. Le tout peut être modélisé de la manière suivante :

$$\begin{aligned} \lambda x[\text{arbre}(x) \wedge \text{mètre}(\text{hauteur}(x)) = 10] \\ \lambda x[\text{arbre}(x) \wedge \text{centimètre}(\text{hauteur}(x)) = 1000] \end{aligned}$$

Les objets ordinaires peuvent également être liés directement aux nombres par des fonctions $\langle en \rangle$, dites cardinales, pour former des pluriels. Formellement, on notera ces fonctions cardinales $|x|$ pour tout objet x ⁵³. Par exemple, le syntagme *trois maisons* est le résultat d'une fonction cardinal associant *maison* (type e) et le nombre 3 (type n). On peut donc le modéliser de la manière suivante :

$$\lambda x[\text{maison}(x) \wedge |x| = 3]$$

Les événements sont modélisés de manière plus complexe, mais très similaire à ce que nous venons de voir. Prenons l'exemple *Pierre mange*. Pierre

⁵³. Cette notation de cardinalité est également utilisée dans la théorie des ensembles. Pour plus de détails consulter Partee *et al.* (1993 : 9).

(type e) est l'agent de l'événement en question (type v); cette relation *agent* est un rôle thématique de l'événement et elle est donc du type $\langle ve \rangle$. Nous pouvons modéliser l'exemple *Pierre mange* comme suit :

$$\lambda e, x[\text{manger}(e) \wedge \text{Pierre}(x) \wedge \text{Agent}(e) = x]$$

Les fonctions de mesure appliquées aux événements ($\langle vd \rangle$) se modélisent de la même manière que celles appliquées aux objets ordinaires ($\langle ed \rangle$, vues précédemment). Ainsi, *manger pendant une heure* est formalisé comme :

$$\lambda e[\text{manger}(e) \wedge \text{heure}(\text{durée}(e)) = 1]$$

Enfin, les fonctions de traçage temporel (noté τ) et spatial (noté σ) permettent de formaliser les syntagmes verbaux comme *manger le soir* et *manger à Toulouse* de la manière suivante :

$$\begin{aligned} \lambda e, x[\text{manger}(e) \wedge \text{soir}(x) \wedge \tau(e) = x] \\ \lambda e, x[\text{manger}(e) \wedge \text{Toulouse}(x) \wedge \sigma(e) = x] \end{aligned}$$

Les méréologies, c'est-à-dire les relations partitives propres à une catégorie d'entités, et les fonctions partitives, qui sont des relations intercatégorielles, forment l'ensemble de relations de partie à tout dans le cadre théorique de Champollion (2010).

Plusieurs remarques peuvent être faites concernant cette typologie. Tout d'abord, il nous semble que les méréologies de Champollion ne permettent pas de rendre compte de toutes les caractéristiques des relations partitives, relevées dans la section 1.2. Ainsi, elles ne permettent pas de distinguer formellement les couples *bras / corps* et *loup / meute*. Dans les deux cas, il s'agit de méréologies entre des objets ordinaires, selon la terminologie de Champollion. Or ces couples s'opposent selon divers traits sémantiques, comme la séparabilité, la similarité des parties, etc.

Deuxièmement, les fonctions de Champollion supposent parfois une relation de partie à tout là où intuitivement le locuteur ne la considérerait pas. Si l'interprétation partitive peut éventuellement être acceptable dans le cas de *sportif / match* ($\langle ve \rangle$), elle ne l'est plus lorsqu'une fonction opère un nombre : *trois / mètre* ou *dix / litre* ne peuvent pas être considérés comme des couples partie / tout. Le recours à ces fonctions est une solution élégante

pour formaliser certains énoncés. Cependant, il nous semble qu’elles rendent compte d’autres relations entre entités que les relations partitives.

1.3.5 Corpus National de la Langue Russe

Le Corpus National de la Langue Russe utilise un système très complet d’annotations sémantiques, et notamment des annotations concernant la méréologie. Les types de parties considérés ainsi que les étiquettes utilisées pour la description des noms concrets sont présentés dans la Table 1.4.

Catégorie méréologique	Étiquette
Parties, dont	pt:part
Parties du corps et organes humains	pt:part & pc:hum
Parties du corps et organes des animaux	pt:part & pc:animal
Parties des végétaux	pt:part & pc:plant
Parties des bâtiments et des constructions	pt:part & pc:constr
Parties des artefacts, dont	pt:part & pc:tool
Parties des outils	pt:part & pc:tool:instr
Parties des mécanismes et des appareils	pt:part & pc:tool:device
Parties des véhicules	pt:part & pc:tool:transp
Parties des armes	pt:part & pc:tool:weapon
Parties des instruments de musique	pt:part & pc:tool:mus
Parties des meubles	pt:part & pc:tool:furn
Parties de la vaisselle	pt:part & pc:tool:dish
Parties des vêtements et des chaussures	pt:part & pc:tool:cloth
Quanta	pt:qtm
Ensembles	pt:set pt:aggr

TABLE 1.4 – Annotations méréologiques dans CNLR.

Comme nous pouvons le voir ici, trois principales catégories méréologiques sont distinguées dans le CNLR. Tout d’abord, les objets pouvant être définis comme étant des parties par rapport à un tout sont regroupés sous l’étiquette *pt:part*. Les auteurs distinguent cinq grandes classes de ce type de parties. Les parties des êtres humains (*рука* « bras », *лицо* « visage ») et des animaux (*лапа* « patte », *морда* « gueule ») forment deux premières catégories ; la troisième contient les noms de parties des végétaux, comme *пестик* « pistil » ou *лист* « feuille ». Les deux catégories restantes regroupent les parties des

objets du monde créés par l’homme, à savoir des bâtiments (*стена* « mur », *крыша* « toit ») et artefacts mobiles *ручка* « poignée », *крышка* « couvercle ». Cette dernière catégorie est sans aucun doute la plus riche ; c’est la raison pour laquelle huit autres étiquettes viennent s’ajouter à celle-ci pour spécifier l’entité-tout par rapport à laquelle ces objets-parties sont définis. Leurs noms étant assez parlants, nous n’allons pas illustrer chacune de ces étiquettes.

Le deuxième cas de figure est celui des quanta (du latin *quantum* « quelle quantité »), c’est-à-dire des particules élémentaires des substances et des objets. Les cas typiques de cette catégorie d’entités dans CNLR sont des mots comme *крошка* « miette », *капля* « goutte » etc. Sont également annotés par *pt:qtm* les mots *картофелина* « un tubercule de pomme de terre » et *горошина* « un petit pois ».

Enfin, les noms d’ensembles ou d’agrégations d’objets constituent une troisième grande catégorie méréologique. Chacune de ces deux sous-catégories a sa propre étiquette au sein du CNLR – *pt:set* et *pt:aggr* respectivement – mais la distinction entre elles n’est pas formelle. Les exemples de ces deux types de noms sont très similaires, voire identiques (*лес* « forêt », *армия* « armée »). Les deux étiquettes annotent, entre autres, les lexies dont les référents font partie de leurs tous par proximité spatiale ou par convention sociale ; la catégorie méréologique « Ensembles » correspond alors à des entités-touts des relations ÉLÉMENT / ENSEMBLE et SOUS-ENSEMBLE / ENSEMBLE de Vieu (1991).

En ce qui concerne l’annotation des noms abstraits, seuls trois cas de catégories méréologiques sont possibles, selon la documentation de CNLR. L’étiquette *pt:part* est utilisée dans l’annotation des noms comme *начало* « début » ou *конец* « fin » ; aucune sous-catégorie de parties n’est proposée dans le cas des noms abstraits. L’annotation *pt:qtm* s’utilise pour les noms d’événements élémentaires tels que *прыжок* « saut » ou *кивок* « hochement de tête ». Enfin, le dernier cas de figure est illustré par des exemples comme *сочетание* « combinaison » et *симфония* « symphonie ».

Ce système d’annotations est caractérisé par une grande flexibilité : comme nous pouvons le constater, la typologie utilisée dans CNLR est plus élaborée que celles que nous avons présentées précédemment. Cependant, certains inconvénients doivent être relevés. Premièrement, cette classification basée sur les classes d’entités, tout comme celle proposée par Champollion (2010), ne peut rendre compte des oppositions géométriques et dépendanciennes que nous avons relevées précédemment. Nous avons vu

que le trait [\pm OBLIGATOIRE] permettait de distinguer en russe les couples *двигатель / машина* « moteur / voiture » et *колесо / машина* « roue / voiture ». Or cette distinction n'est pas présente dans le CNLR : les deux noms désignant les parties sont annotés par les mêmes étiquettes *pt:part* & *pc:tool:transp*. Un grand nombre de couples partie / tout que nous avons signalés ne trouvent pas leur reflet dans cette typologie, notamment le cas des substances, des portions ou des sous-ensembles.

Deuxièmement, l'application de cette typologie aux données du corpus ne correspond pas à la nature de la relation partie-tout. Les étiquettes sont attribuées aux unités lexicales de manière intrinsèque, celles-ci ne sont pas annotés en contexte dans ce corpus, ce qui peut causer des erreurs d'interprétation. Considérons les exemples suivants :

- (8) a. *кожа_m головы_h*
 peau tête.GEN
 « le cuir chevelu »
 b. *палец_m ноги_h*
 doigt pied.GEN
 « orteil »

Les noms *голова* « tête » et *нога* « pied » sont tous les deux étiquetés par *pt:part* & *pc:hum*, car ils désignent intrinsèquement les « parties du corps et les organes humains ». Or, dans la relation de partie à tout telle qu'elle est exprimée dans ces constructions, ces unités lexicales ne désignent pas les parties. Un locuteur exprimera ainsi que des entités plus petites – désignées par *кожа* et *палец* respectivement – entrent dans leur composition ; c'est pourquoi *голова* et *нога* ne devraient pas être annotées ici comme des parties du corps.

Un autre inconvénient de la classification utilisée par CNLR réside dans l'annotation des homonymes. La désambiguïsation ne pouvant pas être faite de manière automatique, « les mots polysémiques sont annotés par plusieurs combinaisons alternatives de traits sémantiques⁵⁴ ». Il en résulte que, dans certains contextes, les unités lexicales sont annotées par des traits qui ne correspondent pas à leur sémantique. Soit les exemples suivants :

- (9) a. *Стоит отпустить ручку_m утюга_h* [...] *[. . .]*
 « Il suffit de lâcher [*la poignée*]_m du [*fer à repasser*]_h »

54. <http://www.ruscorpora.ru/corpora-sem.html>, consulté le 23/10/2017. Nous traduisons.

- b. у него_h часто трясутся *ручки*_m, подбородок.
« ses_h *mains*_m, son menton tremblent souvent. »
- c. [...] кроме стопки бумаги, *ручки* и компьютера [...]
« à part une pile de papiers, *des stylos* et un ordinateur »

Dans les trois cas l’annotation sémantique des trois homonymes mis en évidence comporte des traits « partie d’un outil » et « partie du corps ». Or il ne s’agit d’une partie d’un outil que dans l’exemple (9a), d’une partie du corps que dans l’exemple (9b), alors que dans l’exemple (9c) le mot *ручка* désigne une entité non perçue comme une partie⁵⁵.

Notons, compte tenu des deux dernières remarques, que l’annotation des relations partie-tout devrait se faire non pas au niveau de l’unité lexicale, mais au niveau de la phrase. La typologie proposée pourrait être utilisée lors d’un étiquetage des dépendances, similaires aux dépendances syntaxiques, comme proposé dans la Figure 1.4.

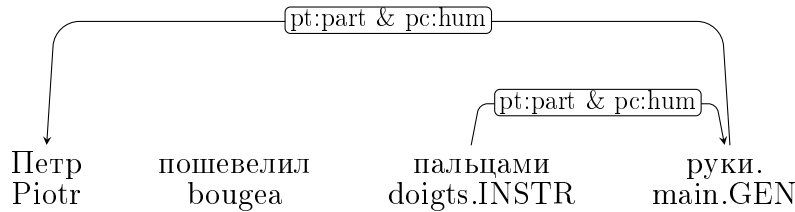


FIGURE 1.4 – Application des annotations méréologiques de CNLR au niveau de la phrase.

Pour résumer, la classification proposée par le Corpus National de la Langue Russe tend au plus à nuancer la relation partie-tout par rapport aux autres typologies présentées dans cette section. Toutefois, étant basée sur les qualités intrinsèques des entités et non sur les propriétés de la relation partie-tout qui les lie, elle n’est pas compatible avec le cadre théorique que nous avons exposé jusqu’ici. Par ailleurs, l’application de cet ensemble d’étiquettes aux données du corpus cause certaines incohérences d’annotation. Pour ces raisons, nous ne retenons pas la typologie de CNLR dans la suite de ce travail.

⁵⁵. Cette ambiguïté est absente dans le parler de Saint-Petersbourg, où l’on désigne un stylo par le nom monosémique *вставка* (ou *вставочка*).

1.4 Conclusion partielle

Nous avons vu dans la première section de ce chapitre que les différents courants de la logique formelle se sont intéressés à la relation partie-tout. Si la théorie des ensembles postule deux relations partie-de – l'appartenance (\in) et l'inclusion (\subset) – les approches méréologiques utilisent généralement une seule relation primitive. Le recours aux relations « partie » $P(x,y)$, « partie propre » $PP(x,y)$ et « disjoint » $DR(x,y)$ présente quelques faiblesses que nous avons évoquées. La primitive « connecté » $C(x,y)$ utilisée dans la méréo-topologie permet toutefois de formaliser des relations spatiales très complexes et, notamment la relation de partie à tout. Nous avons également montré que ce cadre théorique (méréo-topologie) semble à la fois plus efficace que la théorie des ensembles – adaptée à la formalisation des tous structurés, – et que la méréologie – utilisée principalement pour la modélisation des entités non-structurées. Il paraît donc être le cadre le plus polyvalent.

La relation partie-tout ne pouvant être réduite à l'inclusion, nous avons procédé à la description des termes nous permettant de les caractériser. Nous avons sélectionné dans les propositions théoriques diverses les traits sémantiques primitifs des relations partitives. Parmi ces traits, certains sont d'ordre topologique ($[\pm\text{DISTRIBUÉ}]$, $[\pm\text{CONNEXE}]$), tandis que d'autres relèvent des dépendances existentielles et fonctionnelles.

Enfin, nous avons pu voir comment ces traits sont combinés chez les différents auteurs en sous-catégories de la relation partie-tout. Rappelons que, malgré l'existence d'annotations très complexes comme celle du Corpus National de la Langue Russe, la typologie la plus juste vis-à-vis des considérations émises dans la section 1.2 est celle proposée par Vieu (1991) et développée notamment par Aurnague (2004). Ce cadre théorique sera le point de départ de notre recherche.

Chapitre 2

Moyens d’expression de la méronymie

Comme nous l’avons évoqué dans le chapitre 1, la notion de partie couvre un éventail très large d’entités : elle peut référer à un composant, à un sous-ensemble, à une portion, etc. Or, rappelons-le, la méronymie est un reflet lexical de cette relation partie-tout ontologique ou « méronomie ». La première présente par conséquent la même richesse que la seconde : elle peut en particulier mettre en jeu des noms massifs aussi bien que comptables, concrets aussi bien que abstraits.

Il existe bien des manières de créer la relation de partie à tout dans le discours. De nombreuses recherches ont évoqué ce point, et ont proposé des listes non-exhaustives de marqueurs de la méronymie. Dans sa recherche, portant sur le traitement automatique du langage, Otman (1996 : 46) remarque l’abondance des moyens d’expression de la relation partie-tout dans la langue française. Il souligne que les entités peuvent être introduites comme faisant partie d’un tout à l’aide d’un grand nombre de noms (comme *partie*, *élément*, *pièce*, *tranche*, etc.), de verbes (*inclure*, *faire partie de*, *être membre de*, *être dans*, etc.) ou des mots d’autres catégories grammaticales (*parmi*, *à moitié*, *partiellement*, etc.). Lefeuvre (2017) analyse, à son tour, les marqueurs de la méronymie dans le cadre du projet CRISTAL¹. L’auteure constitue une liste de 99 constructions syntaxiques pouvant traduire la relation de partie à tout.

1. *Contextes RIches en connaissances pour la TrAduction terminoLogique*, responsable : Emmanuel Morin. Les résultats du travail de Luce Lefeuvre constituent la ressource MARREL (MARqueurs de RELations), accessible via le site http://redac.univ-tlse2.fr/misc/mar-rel_fr.html.

Dans le présent chapitre nous exposerons, les différents moyens d'expression de la méronymie, tels qu'il ont été décrits dans les travaux existants relatifs à diverses langues. Nous verrons, d'une part, dans quelle mesure cette relation se rapproche de la relation de possession (2.1.1) d'un point de vue langagier. D'autre part, nous verrons que l'expression de la méronymie peut parfois être assimilée à celle de la localisation spatiale (2.1.2 page 61). Enfin, nous proposerons une typologie des marqueurs de la méronymie dans la langue russe (2.2 page 65).

2.1 Travaux antérieurs

2.1.1 Méronymie et relations possessives

Lyons (1977), qui aborde dans son travail la relation sémantique de partie à tout, remarque que cette dernière est liée à la notion de possession :

Comme l'ont fait remarquer certains spécialistes (cf. Bierwisch, 1965 ; Kiefer, 1966), les relations partie-tout se rattachent à une sous-classe particulière de constructions possessives qu'illustrent des syntagmes et des phrases reliés sémantiquement (et peut-être grammaticalement) comme 'John's right arm' ("Le bras droit de John") et 'John has a right arm' ("John a un bras droit")².

Toute étude liée à la méronymie nous semble effectivement devoir aborder la relation de possession. Dans cette section nous examinerons, tout d'abord, la notion de possession inaliénable (2.1.1.1). Nous présenterons ensuite la définition de la méronymie, avancée par Alan Cruse (2.1.1.2), ainsi que sa reformulation proposée par Mathilde Salles (2.1.1.3).

2.1.1.1 Possession inaliénable

Le rapprochement entre les relations partitives et possessives remonte au moins à Lévy-Bruhl (1914). L'auteur remarque qu'il existe dans les langues

2. « As a number of authors have pointed out (cf. Bierwisch, 1965 ; Kiefer, 1966), part-whole relations between lexemes are bound up with a particular sub-class of possessive constructions, exemplified by such semantically, and perhaps grammatically, related phrases and sentences as 'John's right arm' and 'John has a right arm' », Lyons (1977 : 311-312), traduction de Jacques Durand dans Lyons (1978 : 253).

mélanésiennes plusieurs manières d’exprimer la possession. Si dans de nombreuses langues européennes les locuteurs diront aussi aisément *mon chapeau* ou *ma maison* que *mon bras* ou *ma tête*, il ne s’agit pas d’une même relation. Dans le cas du chapeau et de la maison, le possesseur de l’objet peut changer ; nous parlons de la possession « aliénable ». Les parties du corps, quant à elles, ne peuvent être transmises et changer de propriétaire. La possession de ces dernières a été appelée « inaliénable » par Lévy-Bruhl (1914). Il note que certaines langues auront recours à des constructions différentes pour exprimer ces deux types de possession. Ainsi, *ma tête* peut être traduit en fidjien de deux manières différentes :

- (1) a. ulu.qu
tête.moi
b. ke.qu ulu
chose.moi tête

Dans (1a) le suffixe possessif *-qu* se rattache au mot *ulu* « tête » ce qui traduit une possession inaliénable. *Ma tête* désigne donc ici une partie de mon corps. Dans (1b) le suffixe est attaché au mot *ke* « chose intime, le plus souvent à manger » pour former la possession aliénable. Ce dernier exemple désigne une tête (d’un animal, par exemple) qui m’appartient³. Depuis les travaux de Lévy-Bruhl, l’opposition entre ces deux types de possession a suscité beaucoup d’intérêt.

Plus tard, Bally (1926) stipule que « les choses conçues non comme possédées par l’individu, mais comme faisant partie de son être » constituent « la sphère personnelle⁴ » d’une personne et peuvent être traitées comme des possessions inaliénables. Cela a pour conséquence, entre autres, de traiter comme telles les cas de relation d’un individu à des objets faisant partie de son quotidien et qu’il a l’habitude d’utiliser. Par exemple, les vêtements semblent considérés comme des parties de son propriétaire et cela a des implications au niveau linguistique. Jacquinod (1981 : 14), dans son étude du double accusatif marquant la relation de possession inaliénable en grec, relève les cas de figure suivants chez Homère :

- la partie est une partie du corps (141 exemples) ;

3. Kpli (2014 : 174) démontre l’existence d’un mécanisme morpho-syntaxique similaire en baoulé.

4. Jacquinod (1981 : 13) ajoute : « il vaudrait mieux, en réalité, parler au pluriel de “sphères personnelles (concentriques)” ».

- la partie est le siège de sentiments (18 exemples) ;
- la partie est l'armure ou le bouclier (10 exemples) ;
- la partie est une partie d'un objet (3 exemples).

Si les deux premières catégories correspondent à la notion de possession inaliénable au sens strict que lui donne Lévy-Bruhl (1914), le recours à la notion de la sphère personnelle est indispensable pour interpréter la troisième. L'armure et le bouclier sont ici attribués au guerrier dans la structure syntaxique réservée aux parties du corps, ce qui confirme la thèse de Bally (1926). Comme le rapporte Mirto (1998), le double accusatif marquant la possession inaliénable en coréen subit la même contrainte. Il note les exemples suivants⁵ :

- (2) a. Yumi-ka Inho-lul nwun-ul ttayli-ess-ta
Yumi-NOM Inho-ACC œil-ACC frapper-PAST-IND
« Yumi frappa Inho dans les yeux » ;
- b. *Yumi-ka Inho-lul cha-lul ttayli-ess-ta
Yumi-NOM Inho-ACC voiture-ACC frapper-PAST-IND
« Yumi frappa la voiture de Inho » ;
- c. Kay-ka Yumi-lul chima-lul mwul-ess-ta
chien-NOM Yumi-ACC jupe-ACC mordre-PAST-IND
« Un chien a mordu la jupe de Yumi ».

Comme nous pouvons le constater à travers ces exemples, le recours au double accusatif en coréen semble être également régi par le principe de la sphère personnelle. L'acceptabilité de (2a) s'explique par le fait qu'un œil de Inho est une partie prototypique de Inho. De même, la non-acceptabilité de (2b) est liée au caractère aliénable de la possession exprimée. L'exemple (2c), quant à lui, constitue un cas intermédiaire. L'usage du double accusatif est ici attesté, ce qui nous permet de rapprocher le vêtement d'une partie du corps de son porteur. Mirto (1998 : 41) remarque également que, dans ce dernier cas, il est nécessaire que Yumi porte la jupe pendant l'événement décrit pour que l'énoncé soit acceptable.

Enfin, nous ajouterons qu'une certaine forme d'interprétation partitive entre les unités lexicales désignant une personne et ses vêtements existe aussi

5. Mirto (1998 : 41-42), nous traduisons.

en français : on dira davantage *Je lui marchai sur le pied* et *Elle posa sa main sur mon épaule*, que **Je lui marchai sur la chaussure* et *??Elle posa sa main sur ma chemise*. Ces manifestations de la représentation cognitive de la sphère personnelle reflètent, par ailleurs, la définition de la partie à l'aide de la primitive « connexion » $C(x,y)$ en méréo-topologie. Effectivement, toucher le vêtement porté par une personne revient à toucher cette personne elle-même, comme on peut le constater à travers les exemples ci-dessus. D'après la définition de la partie donnée à la page 9, un vêtement peut donc être considéré comme une partie de la personne le portant. Ce vêtement est alors, du point de vue du locuteur, confondu avec la partie du corps sur laquelle il est porté et est inclus dans la désignation lexicale de celle-ci.

La considération de la sphère personnelle donne une nouvelle ouverture aux études de la relation lexicale partie-tout, tout en suscitant divers questionnements. Si les objets de la sphère personnelle d'un individu sont conçus comme des possessions inaliénables, font-ils pour autant partie des individus auxquels ils appartiennent ? Cela ne semble pas être le cas dans les exemples des vêtements, cités ci-dessus : ils peuvent être enlevés, remplacés, cédés à volonté à d'autres personnes etc. Un autre exemple que nous pourrions avancer est celui du couple *couronne / roi*. D'un côté, une couronne est un attribut emblématique d'un souverain et du pouvoir suprême qu'il exerce. Une couronne fait partie de la sphère personnelle d'un roi, de son image. Elle est donc, selon les travaux cités ci-dessus, une possession inaliénable d'un roi. Et, contrairement à des vêtements, le roi est contraint d'en être le possesseur. Cependant, même dans ce cas de possession inaliénable très particulier, la notion de relation partie-tout ne semble pas être adaptée.

Jacquiod (1981 : 13) ajoute, suite à son travail de thèse (Jacquiod, 1975), que les objets relevant de la possession inaliénable doivent obligatoirement avoir un propriétaire et ne peuvent exister par eux-mêmes. En effet, *mon bras* ne désigne pas une entité ayant une existence propre. Or, ceci pose un problème lorsque nous adoptons la théorie des sphères personnelles : si les vêtements peuvent être traités comme des parties inaliénables, ils n'appartiennent pas nécessairement à quelqu'un. Cette contrainte ne semble pas non plus compatible avec des tous inanimés. Une aile d'un avion ne fait pas qu'appartenir à ce dernier, elle participe de l'avion lui-même, tout comme une partie du corps n'est pas à *moi*, elle *est moi*⁶. Elle devrait donc être

6. Lévy-Bruhl (1914 : 99), cité par Jacquiod (1981 : 14).

considérée comme sa partie inaliénable ; seulement les pièces des entités inanimées peuvent être remplacées ou enlevées ce qui n'est pas compatible avec ce type de possession.

2.1.1.2 Critères de Cruse (1986)

Cruse (1986) définit la méronymie en fonction de l'acceptabilité de deux phrases-tests :

X est le méronyme de Y si et seulement si les phrases du type *Un Y a des Xs/un X* et *Un X est une partie d'un Y* sont normales quand les SN *un X* et *un Y* sont interprétés génériquement⁷.

Pour l'auteur, la condition est donc double. D'un côté, il doit être possible d'affirmer que les tous référents du holonyme, que nous noterons N_h , ont pour parties les référents du méronyme, noté N_m , comme en (3). Cette structure partitive de l'entité-tout intègre donc sa définition : ainsi, une voiture peut être définie comme un véhicule mû par un moteur⁸. D'un autre côté, il devrait être possible de définir un N_m en tant que partie de N_h , comme dans les exemples (4).

- (3) a. une voiture _{h} a un moteur _{m} ;
b. une maison _{h} a un toit _{m} ;
- (4) a. un carburateur _{m} est une partie d'un moteur _{h} ;
b. un sous-sol _{m} est une partie d'une maison _{h} .

Ces deux critères ne sont toutefois pas remplis dans tous les cas de la relation partie-tout. Ainsi, nous pouvons dire *une voiture a un moteur*, mais non *un moteur est une partie d'une voiture*, puisque d'autres entités-touts – des bateaux ou des avions – ont également des moteurs. À l'inverse, **un livre a une préface* n'est pas sémantiquement correct, car tous les livres ne comportent pas de préface, même si *une préface est une partie d'un livre* semble tout-à-fait acceptable. Cruse (1986 : 160) remarque lui-même que

7. « X is a meronym of Y if and only if sentences of the form *A Y has Xs/an X* and *An X is a part of a Y* are normal when the noun phrases *an X*, *a Y* are interpreted generically. », (Cruse, 1986 : 160), traduction de Tamba (1994 : 67).

8. *Larousse en ligne*, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/automobile/6762>; *TLFi*, <http://www.cnrtl.fr/definition/automobile>. Sites consultés le 13/12/2017.

la nécessité d'acceptabilité des deux constructions exclut certains exemples intuitivement non-ambigus de la relation partie-tout.

Cruse (2006) précise par ailleurs que la méronymie « est une notion relationnelle⁹ » et non une description sémantique d'une unité lexicale en soi. La relation lexicale de partie à tout est donc une relation hiérarchique. Ainsi, le mot *tiroir* n'est pas intrinsèquement méronyme bien qu'il soit défini comme « un élément d'un meuble ». Il est cependant méronyme dans *le tiroir_m de la commode_n* et holonyme dans *la poignée_m du tiroir_n*. Rappelons que cet aspect de la méronymie n'est pas respecté dans les annotations du CNLR, comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre 1.

2.1.1.3 Reformulation de Salles (1995)

Mostrov (2010 : 18) fait une critique très complète du cadre théorique de Cruse (1986). Il note que les parties facultatives, comme dans l'exemple *préface / livre* cité plus haut, ne peut pas être traité en termes de méronymie de Cruse. Ceci est lié à l'interprétation générique préconisée dans ce travail : la phrase **un livre a une préface* où les deux noms sont interprétés génériquement affirme que tout livre possède une préface. Mostrov note également que le patron syntaxique *un Y est une partie d'un X* nécessite que la partie soit perçue intrinsèquement comme appartenant à un tout. Or, ceci n'est pas vrai pour tous les exemples, notamment lorsque l'on est confronté à des éléments similaires entrant dans la composition d'un ensemble : *arbre / forêt, soldat / armée* etc. Ici, les éléments *arbre* et *forêt* n'ont pas le statut lexical de parties, mais désignent avant tout des entités autonomes, ce qui s'oppose à l'acceptabilité des phrases **un arbre est une partie d'une forêt* et **un soldat est une partie d'une armée*.

Le caractère générique de l'interprétation pose également le problème des assertions spécifiques, c'est-à-dire portant non pas sur un type d'entités, mais sur une instantiation particulière de celles-ci. Comme le souligne Salles (1995 : 7), la phrase en (5) présente une tautologie :

(5) ??Ma voiture a des roues

L'auteure cite Riegel (1988), pour qui « il est redondant d'attribuer à un objet particulier une propriété qu'il possède par définition ». En effet, une

9. « this is a relational notion : a word may be a meronym in relation to a second word, but a holonym in relation to a third. », (Cruse, 2006 : 105), nous traduisons.

voiture peut être définie comme un véhicule se déplaçant sur des roues ce qui induit la non-acceptabilité de (5) dans la majorité des contextes. Cette assertion est toutefois possible dans le cas où le locuteur insiste sur une propriété de l'objet : *Je n'ai pas d'assistance au freinage ou de climatisation : ma voiture a des roues et un moteur, c'est tout*. Cet énoncé actualise chez l'interlocuteur la structure et les dépendances fonctionnelles d'une voiture. Ainsi, (5) peut être interprété comme « ma voiture possède les parties essentielles pour remplir sa fonction première ». Nous avons également trouvé cette construction dans un livre destiné aux enfants en bas âge : *Ma voiture a des roues, des portes, des phares et un volant. Vroom !* Dans ce contexte, l'assertion est possible, car l'enfant ne dispose pas encore d'une représentation cognitive d'une voiture, lui permettant de repérer la tautologie¹⁰.

Salles (1995) résout la plupart de ces problèmes du cadre théorique de Cruse (1986), en proposant une reformulation de son double critère syntaxique :

X est un méronyme de Y si et seulement si les phrases de la forme *un Y a / peut avoir des Xs / un X* et *un X est une partie / peut être une partie d'un Y* sont normales quand les SN *un X, un Y* sont interprétés de façon générique¹¹.

En effet, ces nouvelles phrases-tests sont acceptables aussi bien pour des parties canoniques que pour des parties facultatives. Ainsi, pour Salles, une relation sémantique partie-tout a lieu entre deux unités lexicales lorsque le référent de l'un fait ou peut potentiellement faire partie du référent du second. Cette nouvelle définition permet de considérer la relation d'appartenance partitive dans les exemples suivants :

- (6) a. Une voiture_h a des roues_m / un volant_m ;
b. Une roue_m / un volant_m peut faire partie d'une voiture_h ;
- (7) a. Une voiture_h peut avoir un pare-boue_m / un autoradio_m ;
b. Un pare-boue_m / un autoradio_m est une partie d'une voiture_h.

Ici, à titre d'exemple, le couple *roue / voiture* est analysé comme un couple partie / tout, même si d'autres entités-touts que les voitures peuvent avoir

10. Remarquons également que le moteur n'est pas cité, contrairement à des parties visuellement distinctes.

11. Salles (1995 : 12).

des roues. Ceci est possible grâce à la valeur épistémique du verbe *pouvoir*, présent dans le test (6b). De même, le couple *pare-boue / voiture* peut être traité en termes d'appartenance partitive, alors que toutes les voitures ne possèdent pas de pare-boue. L'acceptabilité de (7a), contrairement au test de Cruse, nous permet cette interprétation. La flexibilité de cette définition de la méronymie est la raison pour laquelle nous la considérons comme une amélioration significative de la définition de Cruse (1986).

2.1.2 Méronymie et localisation

2.1.2.1 Relations liées

La méronymie peut également être rapprochée de la relation de localisation. Dans certains cas, on atteste l'appartenance de la partie à un tout en précisant sa position au sein de celui-ci : on dira *la mine est dans le crayon*, *la gomme sur le crayon*, etc. Toutefois, ces exemples ne traduisent pas la même organisation structurelle du monde que *le sac est dans le coffre* ou *le chat est sur le paillason*. En effet, la mine fait partie du crayon et notre connaissance du rôle fonctionnel de ces deux entités nous permet d'interpréter la construction *la mine est dans le crayon* du point de vue de la relation partie-tout. Un sac se situe dans le coffre mais n'en fait pas partie : aucune connaissance extra-linguistique ne nous permet de le considérer ainsi.

Kleiber (1997 : 47) remarque qu'en français la construction prépositionnelle avec *dans* « ne convient qu'à certaines parties des relations méronymiques, celles qui sont situées à l'intérieur du tout ». Cette interprétation partitive de la préposition *dans* en français est régie par ce que Vieu (1991 : 215) appelle « le principe pragmatique de contraste ». Selon ce principe, lorsqu'une partie est localisée à l'intérieur de son tout, le locuteur prive cognitivement cette entité-tout de la partie en question puis la *replace* dans ce « nouvel intérieur, ou un intérieur agrandi ». Ainsi, *le tiroir_m est dans la commode_h* n'indique pas que le tiroir est rangé dans la commode comme un élément qui lui serait extérieur mais qu'il est partie intégrante de celle-ci. Le recours à la préposition *dans* est ici possible, car il subsiste, au sein de la commode, un espace susceptible d'« accueillir » le tiroir. Le « contraste » évoqué par Vieu existe entre le tout intégral (la commode avec le tiroir) et le tout privé de sa partie (la commode dont le tiroir est ôté).

Vieu (1991 : 215) précise que ce même principe permet d'expliquer les exemples inverses, où le tout est localisé à l'intérieur d'une de ses parties. Un des exemples de cette configuration est *l'escargot est dans sa coquille*. Le procédé est ici le même que dans le cas précédent : l'escargot, c'est-à-dire l'entité-tout, est conceptuellement détaché d'une de ses parties – la coquille. Cette opération forme au sein de la coquille un nouvel espace intérieur qui devient accessible au locuteur au niveau cognitif. Le nouveau tout, à savoir l'escargot privé de sa coquille, peut ensuite être replacé dans cet espace laissé vacant.

L'étude des langues ayant des marqueurs et constructions dédiés à la localisation peut nous en apprendre davantage sur la nature cognitive de la relation partie-tout. Prenons l'exemple du basque étudié par Aurnague (1998). D'après l'auteur, « [l]e basque a deux génitifs distincts appelés respectivement “le locatif” et “le possessif”¹² ». Le premier sert à localiser des entités dans des sites, comme le montre l'exemple (8a), tandis que le second exprime principalement la possession, comme dans l'exemple (8b) :

- (8) a. pentzeko zaldia
 prairie.GEN_{LOC} cheval
 « le cheval de la prairie »
 b. Anttonen zakua
 Antton.GEN_{POSS} sac
 « le sac de Antton »

Comme son étude le prouve, les deux génitifs peuvent être utilisés pour marquer les relations méronymiques. Ainsi, on peut l'illustrer avec des exemples suivants :

- (9) a. mahaiko_h zangoa_m
 table.GEN_{LOC} pied
 « le pied de la table »
 b. txirrinduaren_h gidoina_m
 vélo.GEN_{POSS} guidon
 « le guidon du vélo »

12. « Basque has two distinct genitives respectively called “locative” and “possessive” », (Aurnague, 1998 : 2), nous traduisons.

Le choix du cas dépend principalement de la nature de l'entité-tout. Lorsque le tout est un nom propre de lieu géographique (comme dans *Barcelonako tren geltoki* « la gare de Barcelone »), tous les locuteurs interrogés dans le cadre de l'enquête de Aurnague acceptent uniquement le génitif locatif. Lorsque le tout est une entité naturelle (comme dans *sagarrondoaren enborra* « le tronc du pommier »), 19 locuteurs sur 20 n'acceptent que le génitif possessif et un locuteur considère que le génitif locatif pourrait éventuellement être utilisé. L'usage des deux formes se complique pour des artefacts-touts comme une voiture : 63,5% d'informateurs ont notamment jugé que l'emploi des deux génitifs est possible.

Cette variation montre que la méronymie, tout en étant une relation proche de l'appartenance, n'est pas totalement indépendante de la localisation spatiale. Lorsque le locuteur est confronté à l'expression des parties, il peut dans certains cas recourir aux structures morpho-syntaxiques réservées à la localisation.

2.1.2.2 Différences

D'autres travaux plaident contre le rapprochement entre la méronymie et la localisation spatiale d'entités indépendantes, parmi lesquels Winston *et al.* (1987) cité précédemment. Les auteurs procèdent, notamment, à la construction des syllogismes, comportant plusieurs relations sémantiques différentes, dont la méronymie et la localisation spatiale.

- (10) a. Une roue fait partie du vélo [partie-tout] ;
 b. Le vélo est dans le garage [localisation spatiale] ;
 c. La roue est dans le garage [localisation spatiale] ;
 d. *La roue fait partie du garage [partie-tout].
- (11) a. Le vélo est dans le garage [localisation spatiale] ;
 b. Le garage fait partie de la maison [partie-tout] ;
 c. Le vélo est dans la maison [localisation spatiale] ;
 d. *Le vélo fait partie de la maison [partie-tout].

L'exemple (10) est notre traduction d'un des syllogismes donnés par Winston *et al.* (1987 : 435). On peut constater que, lorsque les prémisses comportent les deux relations étudiées, la conclusion ne peut comprendre une relation de partie à tout, mais seulement la relation de localisation.

Nous proposons également un syllogisme en (11), dans lequel les relations qui nous intéressent apparaissent dans les prémisses dans l'ordre inverse. Ici, la conclusion peut également comprendre uniquement la relation de localisation spatiale. Les auteurs utilisent cette méthode pour mettre en évidence une hiérarchie des relations sémantiques¹³. Ce qui nous intéresse particulièrement dans ce travail, c'est qu'il existe une réelle asymétrie entre l'expression de la relation partie-tout et celle de la localisation spatiale.

À l'instar de Cruse (1986), les auteurs utilisent une série de phrases-tests, visant à identifier la relation de méronymie :

Nous appellerons les relations pouvant être exprimées par des constructions [*Le X est la partie du Y, X est partiellement Y, Des X's sont des parties des Y's, Un X est une partie d'un Y, Les parties d'un Y incluent les X's, les Z's etc.*, et des expressions similaires] les relations « méronymiques¹⁴ »

Remarquons qu'aucune des constructions syntaxiques proposées ne permet d'exprimer la relation de localisation spatiale d'entités indépendantes. Ces phrases-tests sont alors suffisamment désambiguïsées.

Les études sur le français montrent également l'asymétrie entre la méronymie et la localisation. Malgré le fait que Kleiber (1997) accepte l'expression des parties à l'aide de la préposition *dans*, comme nous l'avons évoqué, il tient toutefois à bien distinguer les deux relations. Pour faire cette distinction, il recourt à la notion de « lieu » :

- (12) a. Un village est un lieu / endroit où l'on trouve / se trouve une église.
b. ?Une voiture_h est un lieu où l'on trouve / se trouve un moteur_m / un volant_m ;

13. Les auteurs proposent l'ordre des relations suivant : Inclusion de classe → Inclusion méréologique → Inclusion spatiale. Dans des syllogismes, comme ceux proposés dans les exemples (10) et (11), l'inclusion spatiale prime toujours et l'inclusion méréologique prime uniquement sur l'inclusion de classe. L'interaction de cette dernière, également appelée l'hyperonymie, avec la méronymie sera abordée dans le chapitre 4.

14. « We will refer to relationships that can be expressed with the term “part” in the above frames [“The X is part of the Y,” “X is partly Y,” “X’s are parts of Y’s,” “X is a part of Y,” “The parts of a Y include the Xs, the Zs. . .,” and similar expressions] as “meronymic” relations », (Winston *et al.*, 1987 : 418), nous traduisons.

Dans l'exemple (12a), il est possible de qualifier le site – *village* – de lieu ou d'endroit ; il s'agit donc pour Kleiber de la relation de localisation et, dans ce cas, nous partageons son point de vue. L'exemple (12b) est difficilement acceptable ; pour l'auteur, le couple *moteur / voiture* n'est donc pas lié par la relation d'inclusion spatiale, mais par une relation partitive. Nous tenons néanmoins à remarquer que le test proposé par Kleiber permet de mettre en évidence le statut lexical d'une entité en tant que lieu plutôt que de distinguer une relation de localisation. Ainsi, des entités n'ayant pas de statut de lieu peuvent également être des sites de localisation : **Un réfrigérateur est un lieu / endroit où l'on trouve / se trouve la nourriture*. De même, ce test échoue lorsqu'il s'agit de la relation partie-tout entre des lieux : *place de parking / parking* ou *bassin / piscine municipale*.

De ce qui précède, il semble s'ensuivre que la relation de méronymie présente aussi bien le trait de la possession que celui de la localisation spatiale. Néanmoins, selon les travaux que nous avons cités, elle ne peut pas être totalement assimilée à l'une ou à l'autre. Nous nous demandons à présent quelle place occupe la relation partie-tout en russe et si les moyens d'expression de cette relation sont également utilisés dans l'expression de la possession ou de la localisation. Un premier élément de réponse a été donné par Mikaelian (2002 : 198), qui rapproche la méronymie de la possession. Elle plaide également pour sa distinction de l'inclusion spatiale :

les prépositions spatiales n'expriment pas directement la relation 'partie-tout' : leur fonction consiste à former des 'places' et à préciser la configuration spatiale des objets autonomes les uns par rapport aux autres¹⁵.

La section suivante tente donc d'étudier le rapport particulier entretenu par la méronymie avec la possession et la localisation. Dans cette perspective, nous exposerons les différents moyens morpho-syntaxiques disponibles en langue russe pour exprimer la relation partie-tout.

2.2 Expression de la méronymie en russe

Comme nous l'avons évoqué dans la section précédente, l'expression de la méronymie peut être rapprochée de l'expression de la possession ou de celle

15. Mikaelian (2002 : 198).

de la localisation. Toutefois, il semble que ces rapprochement peuvent varier en fonction de la langue d'étude.

L'expression de la méronymie en russe n'a, jusqu'à présent, pas fait l'objet de beaucoup d'attention. On peut cependant noter le travail de Raxilina (2008 : 40) qui recense trois types de constructions syntaxiques s'appliquant, entre autres, à la relation partie-tout. La première est la construction génitive du type $N_m N_h.GEN$ « N_m de N_h », pouvant traduire un grand nombre de relations sémantiques en russe, comme nous aurons l'occasion de le voir. La seconde construction citée par Raxilina est une construction prépositionnelle $N_m y N_h$ « N_m chez N_h », utilisée par ailleurs pour marquer la relation de possession. Enfin, l'auteur note l'usage des constructions locatives $N_m na / e N_h$ « N_m sur / dans N_h ». Comme on peut le constater à travers cette étude, l'expression de la méronymie en russe semble, de la même façon que pour les langues que nous avons abordées dans la section précédente, recouper partiellement la possession et la localisation. Notons également que l'expression de la méronymie à l'aide des prépositions *na* « sur » et *e* « dans », décrite par Raxilina (2008 : 40), va à l'encontre du point de vue de Mikaelian (2002), exposé plus haut.

Dans la présente section, nous développerons l'emploi de ces constructions syntaxiques. Toutefois, il nous semble que ce ne sont pas les seules à pouvoir être invoquées dans l'expression de la relation partie-tout en russe. C'est pourquoi, sans prétendre à l'exhaustivité, nous proposons un essai de typologie des marqueurs morpho-syntaxiques de la méronymie dans la langue russe.

2.2.1 Constructions nominales sans prépositions

2.2.1.1 Constructions génitives

La construction génitive marque en russe, comme dans d'autres langues à déclinaisons, un grand nombre de relations sémantiques, dont la méronymie¹⁶. Dans le cas le plus courant, c'est le méronyme qui occupe la tête du syntagme nominal, dont dépend l'holonyme mis au génitif, comme l'a fait remarquer Raxilina (2008). Le patron syntaxique dans ce cas est $N_m N_h.GEN$. Les exemples ci-dessous illustrent ce cas de figure :

16. Cf. Van Peteghem et Paykin (2013) pour une analyse morphologique et syntaxique de cette construction.

- (13) a. крыло_m самолёта_h
aile avion.GEN
« l'aile d'un avion »
- b. скрипач_m оркестра_h
violoniste orchestre.GEN
« un violoniste de l'orchestre »
- c. кусок_m пирога_h
part tarte.GEN
« une part de tarte »
- d. алюминий_m фюзеляжа_h
aluminium fuselage.GEN
« l'aluminium du fuselage »

Raxilina (2008 : 42) note qu'une relation partie-tout peut être traduite à l'aide de la construction génitive uniquement si la partie en question peut avoir des entités-touts alternatives. Elle illustre son critère par des exemples comme :

- (14) a. *нос_m лица_h
nez visage.GEN
« le nez du visage »
- b. *рука_m тела_h
bras corps.GEN
« le bras du corps »

En effet, un nez fait toujours partie d'un visage, lui-même pouvant appartenir à un homme, un singe, une poupée, etc. Un nez ne peut pas faire partie d'un autre tout, de même niveau de la hiérarchie ontologique qu'un visage. On dit donc que, dans ce couple méronyme / holonyme, il n'existe pas de tout alternatif, ce qui explique la non-acceptabilité de (14a). Considérons maintenant les exemples suivants :

- (15) a. нос_m человека_h
nez homme.GEN
« le nez d'un homme »
- b. нос_m куклы_h
nez poupée.GEN
« le nez d'une poupée »

Ici, le nez est une partie d'un homme ; or, il existe d'autres holonymes au même niveau hiérarchique, par exemple *poupée*. Dans ce cas, on peut dire qu'il existe des tous alternatifs et que la structure $N_m N_h.GEN$ est acceptable.

Traiter les descriptions qui nous occupent suppose de parler des constructions génitales, car l'holonyme peut également occuper la tête du syntagme nominal. Dans ce cas, l'on a affaire au patron syntaxique $N_h N_m.GEN$ « N_h de N_m ». L'usage de cette construction génitive inverse est cependant limité aux relations ÉLÉMENT / COLLECTION, comme l'illustrent les exemples (16) ; or, cette condition n'est pas remplie dans (17) :

- (16) a. $стая_h$ $волков_m$
meute loups.GEN
« une meute de loups »
- b. $рой_h$ $пчел_m$
essaim abeilles.GEN
« un essaim d'abeilles »
- (17) a. * $машина_h$ $колес_m$
voiture roues.GEN
« une voiture de roues »
- b. * $пирог_h$ $кусков_m$
tarte parts.GEN
« une tarte de parts »

Dans les exemples (16), le méronyme vient spécifier la nature de la collection : ainsi, (16) désigne une meute de loups et non une meute de chiens. De même, (16b) désigne un essaim d'abeilles, par opposition à un essaim de guêpes, en précisant le type d'éléments composant la collection-tout. Nous pouvons donc dire que, dans ces exemples, les collections peuvent avoir des parties alternatives (chien / loup, abeille / guêpe). Or, ce raisonnement ne peut être appliqué aux exemples (17) car les entités-touts ne sont pas constituées d'éléments d'un même type. Il est possible d'interpréter la différence entre (16) et (17) en termes de classe sémantique : la construction génitive inverse est acceptée uniquement lorsque l'holonyme est un nom collectif (Beliakov, 2014 : 98).

Toutefois, dans certains couples partie / tout les collections ne peuvent pas avoir de parties alternatives au même niveau de hiérarchie ontologique

que celles dénotées par le méronyme. Dans ce cas, les constructions génitiales inverses sont moins acceptables, sinon impossibles, et rarement observées dans le corpus :

- (18) a. ?полк_h военных_m
 régiment militaires.GEN
 « un régiment de militaires »
- b. ?оркестр_h музыкантов_m
 orchestre musiciens.GEN
 « un orchestre de musiciens »

En effet, au sens non-métaphorique, un régiment est toujours constitué de militaires et un orchestre est toujours composé de musiciens. Il n'existe donc pas de parties alternatives d'un même niveau que *военный* « militaire » et *музыкант* « musicien », bien qu'une distinction puisse être faite à d'autres niveaux ontologiques : *полк пулемётчиков / танкистов* « un régiment de mitrailleurs / de chars de combat », par exemple). Il nous semble donc qu'il existe une asymétrie entre la sémantique des constructions $N_m N_h.GEN$, qui requiert l'existence de tous alternatifs, et celle des constructions $N_h N_m.GEN$, nécessitant la possibilité pour l'entité-tout d'avoir des parties alternatives.

Nous ne traiterons pas ici les usages métaphoriques de la construction génitiale $N_h N_m.GEN$: *стая туристов* « une meute de touristes », *лес рук* « forêt de mains », etc. Comme l'a montré Beliaikov (2014 : 101), ces noms collectifs « perdent leur contenu référentiel concernant la nature des entités constitutives de la collection pour véhiculer l'idée d'une quantité ». Rajoutons que le caractère de regroupement par le lien social (dans le cas de *стая* « meute ») disparaît dans ces emplois au profit du critère de la proximité spatiale : un touriste au milieu d'une « meute de touristes » en fait forcément partie ; aucune contrainte sociale n'est nécessaire pour cela, contrairement à la relation *волк / стая* « loup / meute ».

Précisons que le recours à la construction génitiale $N_h N_m.GEN.PL$ implique nécessairement la similarité des parties au sein de l'entité-tout concernée, contrairement à $N_m N_h.GEN$. Comparons les exemples suivants :

- (19) a. скрипач_m оркестра_h
 violoniste orchestre.GEN
 « un violoniste de l'orchestre »
- b. скрипачи_m оркестра_h
 violonistes orchestre.GEN
 « les violonistes de l'orchestre »
- c. оркестр_h скрипача_m
 orchestre violoniste.GEN
 « l'orchestre du violoniste »
- d. оркестр_h скрипачей_m
 orchestre violonistes.GEN
 « l'orchestre de violonistes »

Les exemples (19a) et (19b) correspondent au patron $N_m N_h.GEN$ et expriment, respectivement, les relations ÉLÉMENT / COLLECTION et SOUS-COLLECTION / COLLECTION. (19a) réfère à un violoniste, et donc un musicien, appartenant à un ensemble de musiciens ; d'autres musiciens, violonistes ou non, font également partie de l'orchestre. (19b) réfère à un ensemble de musiciens, dont le point en commun est de jouer le même type d'instruments. Ils appartiennent tous à un ensemble plus grand de telle sorte que chaque membre du pupitre des violons est également membre de l'orchestre. Nous avons vu, dans la section 1.3.3 (page 40), que cette condition est nécessaire à la relation SOUS-COLLECTION / COLLECTION. Dans cet exemple, d'autres musiciens font également partie de l'orchestre sans être des violonistes.

Les exemples (19c) et (19d) ne s'interprètent pas de la même manière. (19c), qui est une inversion de (19a), n'a pas d'interprétation partitive dans la majorité des contextes mais désigne généralement « un orchestre fondé ou appartenant à tel violoniste ». Il s'agit donc d'une relation possessive non-partitive. Enfin, (19d) ne traduit pas la relation SOUS-COLLECTION / COLLECTION comme (19b), mais une relation ÉLÉMENT / COLLECTION : les éléments ici sont similaires entre eux et l'orchestre est donc composé majoritairement des musiciens de ce type. Rappelons que le trait [\pm SIMILAIRE] n'est pas une restriction absolue : tout comme un bouquet peut contenir du feuillage en plus des fleurs, un orchestre de violonistes peut avoir un percussionniste. Le patron $N_h N_m.GEN$ exige donc la similarité entre les parties du tout concerné.

2.2.1.2 Partitif

Le partitif, le cas réservé à l'expression de la partie (Dictionnaire de linguistique, 1973 : 364), n'est que rarement utilisé en russe. Il est également appelé le second génitif dans les grammaires du russe¹⁷, car il remplit une des fonctions du génitif : *genetivus partitivus*. Seul un groupe fermé de substantifs, composé de noms inanimés masculins, peut former le partitif. Sa fonction grammaticale est décrite par Uspenskij (2004) comme suit :

les mots ayant un second génitif [...] expriment habituellement l'idée d'un ensemble qui ne se désagrège pas en des entités séparées, mais peut être divisé de manière arbitraire en des parties substantiellement homogènes : ainsi toute partie de l'ensemble est qualitativement similaire au tout¹⁸.

Le recours au partitif est donc possible en russe uniquement pour des relations partie-tout homéomères, pour reprendre la terminologie que nous avons établie précédemment :

- (20) a. чашка_m чаю_h / чая_h
 tasse thé.PART thé.GEN
 « une tasse de thé »
- b. ложка_m меду_h / меда_h
 cuillère miel.PART miel.GEN
 « une cuillère de miel »

Dans ces deux exemples, le tout est une substance homogène, qui n'a pas de parties perceptibles. Les parties arbitraires N_m en (20) correspondent aux portions de ces substances. Il est également possible de recourir au partitif lorsque, malgré la possibilité de distinguer au sein de la substance-tout des unités élémentaires, celle-ci est perçue comme une matière homogène :

- (21) a. горсть_m песку_h / песка_h
 poignée sable.PART sable.GEN
 « une poignée de sable »

17. Notamment, dans Garde (1980 : 136).

18. « слова, которые имеют второй родительный падеж [...] это обычно слова, выражающие идею множества, которое не распадается на отдельные объекты, но может произвольно члениться на субстанционально однородные части - так, что любая часть множества является качественно однородной целому », Uspenskij (2004 : 18), nous traduisons.

- b. щепотка_m сахару_h / сахара_h
 pincée sucre.PART sucre.GEN
 « une pincée de sucre »

Les substances-touts dans ces deux exemples sont composées de grains. Seulement, lorsqu'on considère une poignée de sable, on ne prend pas en compte la composition de celui-ci. L'utilisation du partitif n'est d'ailleurs pas possible lorsque le méronyme dénote les unités élémentaires des substances en question. Seul le génitif peut être utilisé dans ce cas là :

- (22) a. крупица_m *песку_h / песка_h
 grain sable.PART sable.GEN
 « un grain de sable »
 b. кристалл_m *сахару_h / сахара_h
 cristal sucre.PART sucre.GEN
 « un cristal de sucre »

Le partitif peut également être utilisé sans que le nom de partie soit explicitement donné. Ainsi, par exemple, on le trouvera dans des constructions comme :

- (23) a. добавить сахару в чай
 ajouter sucre.PART dans thé.ACC
 « ajouter du sucre dans le thé »
 b. купить мёду
 acheter miel.PART
 « acheter du miel »
 c. народу полно
 peuple.PART beaucoup
 « beaucoup de monde »

Ici, le partitif permet aux locuteurs de désigner une portion indéfinie soit de la substance présente dans le contexte d'énonciation (dans (23a) et (23b)), soit d'un sous-ensemble d'entités dénommées (dans (23c)). L'utilisation du partitif dans ces cas est proche de l'usage de la « construction partitive » en français : *du sucre, du miel*, etc. Toutefois, la partie n'étant pas nommée, ce type de constructions ne permet pas d'établir une relation de méronymie entre deux unités lexicales. Nous n'allons donc pas étudier ces dernières.

2.2.1.3 Quantification

Le phénomène de la quantification est, il nous semble, étroitement lié à l'expression de la relation partie-tout ou du moins à certaines de ses manifestations. Dans certains cas, ce rapprochement apparaît de manière assez évidente : *Pierre a mangé trois parts de tarte, j'ai cassé deux assiettes du service de table*, etc. Ici, le fait de quantifier les substantifs revient à désigner une partie de l'entité-tout : ainsi, on a une idée de la portion de tarte consommée, dans le premier exemple, ou du nombre d'éléments d'un ensemble de vaisselle ayant été cassée, dans le second. D'autres exemples sont, toutefois, moins à même d'être interprétés en termes de parties : *Pierre a mangé trois pommes, j'ai cassé deux vases*, etc. Cette lecture paraît très liée à la notion d'hyperonymie (comparer avec *Pierre a mangé trois entités appartenant à la classe des pommes*). Mais une interprétation partitive peut ici également être envisagée, et les énoncés ci-dessus reformulés en *Pierre a mangé trois pommes parmi l'ensemble des pommes du monde et j'ai cassé deux vases parmi l'ensemble des vases du monde*. Ces derniers exemples sont ambigus et ne doivent en aucun cas déboucher sur la confusion entre les relations de méronymie et d'hyperonymie. Mais ils montrent que la quantification n'est pas sans lien avec la relation de partie à tout. Rappelons que le travail de Champollion (2010) repose, en grande partie, sur l'analyse du pluriel et de la quantification.

En partant de ces constats, nous avons souhaité étudier de plus près la relation qui existe entre l'expression des parties et la quantification. Nous avons observé que, pour un certain nombre de couples partie / tout, il est possible de préciser la quantité de l'entité-tout, en indiquant le nombre de parties qui la composent. Ceci peut être fait à travers des constructions telles que *Сколько N_h ? QUANT N_m* « Combien de N_h ? QUANT N_m ». Si une telle séquence est possible, alors on dira que le méronyme quantifie l'holonyme. C'est le cas dans les exemples de relations PORTION / TOUT suivants :

- (24) a. Сколько пирога_h [...] ? Два куска_m.
 combien tarte.GEN deux part.GEN
 « (litt.) Combien de tarte [...] ? Deux parts. »
- b. Сколько муки_h [...] ? Две пригоршни_m.
 combien farine.GEN deux poignée.GEN
 « (litt.) Combien de farine [...] ? Deux poignées. »

C'est également le cas de certains exemples des relations ÉLÉMENT / COLLECTION, dont l'holonyme désigne des « matières discontinues », pour reprendre les termes de Flaux (1999). Il est possible de quantifier une telle substance à l'aide du nombre d'unités élémentaires la composant :

- (25) a. Сколько песка_h [...] ? Две песчинки_m.
 combien sable.GEN deux grain.GEN (de sable)
 « (litt.) Combien de sable [...] ? Deux grains. »
- b. Сколько листвы_h [...] ? Два листа_m.
 combien feuillage deux feuille.GEN
 « (litt.) Combien de feuillage [...] ? Deux feuilles. »

Cette construction nécessite que le tout soit une entité homéomère pour être acceptable. Le génitif marquant l'holonyme a la valeur *genetivus partitivus*, vue dans la section précédente. C'est la raison pour laquelle l'holonyme peut être également décliné au partitif dans les exemples ci-dessus. Ces contraintes excluent, évidemment, les exemples comme :

- (26) a. *Сколько автомобиля_h [...] ? Два карбюратора_m
 combien voiture.GEN deux carburateur.GEN
- b. *Сколько лошади_h [...] ? Два копыта_m
 combien cheval.GEN deux sabot.GEN

L'inversion de cette construction syntaxique, *Сколько N_m ? QUANT N_h* « Combien de N_m ? QUANT N », est également possible. Elle est utilisée lorsque la quantité des parties est donnée via le nombre d'entités-touts, dont elles font partie. On dit alors que l'holonyme quantifie le méronyme. C'est essentiellement le cas des relations ÉLÉMENT / COLLECTION (27) et, de manière plus marginale, d'autres relations (28) :

- (27) a. Сколько волков_m [...] ? Две стаи_h.
 combien loups.GEN deux meute.GEN
 « Combien de loups [...] ? Deux meutes. »
- b. Сколько солдат_m [...] ? Два полка_h.
 combien soldats.GEN deux régiment.GEN
 « Combien de soldats [...] ? Deux régiments. »
- (28) a. Сколько виноградин_m [...] ? Две грозди_h.
 combien raisins.GEN deux grappe.GEN
 « Combien de raisin [...] ? Deux grappes. »

- b. Сколько клубней_m [...] ? Два куста_h.
 combien tubercules.GEN deux pied.GEN (botanique)
 « Combien de tubercules (de pomme de terre) [...] ? Deux pieds. »

Notons que la contrainte de l'homéomérité de l'entité-tout ne s'applique pas pour cette variante de la construction quantitative ; ainsi, un loup n'est pas une meute en soi et un soldat n'est pas de même nature qu'un régiment. Quoique les deux unités lexicales de ces exemples soient des noms comptables, il n'est pas possible d'inverser la construction. Avec ces mêmes couples lexicaux, on ne peut donc pas former les séquences *Сколько N_h ? QUANT N_m* « Combien de N_h ? QUANT N_m » suivantes :

- (29) a. Сколько стай_h [...] ? *Два волка_m.
 combien meutes.GEN deux loup.GEN
 b. Сколько полков_h [...] ? *Два солдата_m.
 combien régiments.GEN deux soldat.GEN

Certains couples lexicaux, comme *золото* « or » et *слиток* « lingot », présentent une ambiguïté intéressante : la relation de partie à tout peut en effet y être construite aussi bien dans un sens que dans l'autre. En effet, on peut considérer que *золото* « or » désigne la matière constituant un objet concret dénommé par *слиток* « lingot ». Dans ce cas, *золото* « or » est un nom de substance abstrait, dans le sens où il n'est pas doté d'une quantité ni d'une forme¹⁹. La relation qui lie les deux unités lexicales est donc ici du type SUBSTANCE / TOUT. Il est également possible de dire qu'un lingot d'or est une portion de tout l'or présent dans le monde. Le mot *золото* « or » n'est donc plus un nom abstrait mais un nom de substance générique ; dans ce cas, la relation méronymique est du type PORTION / TOUT.

Le test de la quantification permet de lever cette ambiguïté, du moins partiellement. En effet, la seule construction quantitative possible pour ce couple lexical est celle présentée dans l'exemple suivant :

- (30) Сколько золота [...] ? Два слитка.
 combien or.GEN deux lingot.GEN
 « Combien d'or [...] ? Deux lingots. »

L'acceptabilité de cette construction nous indique que la relation partie-tout est ici homéomère, conformément aux considérations formulées précédemment. Il n'est donc pas possible d'interpréter ce couple lexical comme

19. C'est également le cas dans des phrases comme *l'or est un conducteur d'électricité*.

étant lié par une relation du type SUBSTANCE / TOUT, puisque *слиток* « lingot » ne désigne pas une substance et son référent ne peut pas être de la même nature que celui de *золото* « or ». Il s'ensuit alors que la relation est du type PORTION / TOUT où *слиток* « lingot » est le méronyme et *золото* « or » l'holonyme.

Pour conclure, il nous semble important de préciser que les locuteurs doivent avoir une représentation de ce qu'est une partie pour que le méronyme puisse véritablement quantifier l'holonyme. Ainsi, pour avoir une idée de la quantité de l'entité-tout dans les exemples (24) et (25), que ce soit en termes de volume ou de poids, il faut être capable d'évaluer ce que représente le référent du méronyme. À l'inverse, une connaissance extra-linguistique de l'entité-tout est nécessaire pour pouvoir interpréter les exemples (27) et (28). Par exemple, *стая* « meute » ne peut quantifier son méronyme *волк* « loup » – de manière aussi approximative que ce soit – que si le locuteur a une idée du nombre de loups habituellement rassemblés dans une meute. Ce point permet de distinguer la quantification telle que nous l'avons présentée de ses autres manifestations :

- (31) Сколько фруктов? Два яблока.
combien fruits.GEN deux pomme.GEN
« Combien de fruits ? Deux pommes.

Ici, la relation qui lie les deux unités lexicales est l'hyponymie. En l'occurrence, aucune connaissance extra-linguistique des propriétés physiques d'une pomme, telle que son poids, n'est demandée pour interpréter cet exemple.

2.2.2 Constructions nominales prépositionnelles

De nombreuses constructions prépositionnelles permettent d'associer les méronymes et les holonymes aussi bien en russe qu'en français ou en anglais. Dans cette section nous regrouperons les prépositions en fonction du sens qu'elles véhiculent. Nous aborderons, tout d'abord (dans la section 2.2.2.1 page suivante), la préposition possessive *y* « chez » et vérifierons si la méronymie peut être considérée comme une sous-classe de la relation de possession. Nous proposerons ensuite (2.2.2.2, page 80) un bref exposé des constructions locatives en russe ; nous verrons, notamment, le rôle qu'y joue le principe de contraste de Vieu (1991). Les points 2.2.2.3 (page 86)

et 2.2.2.4 (page 92) seront consacrés respectivement aux prépositions ablatives et exceptives traduisant l'idée de privation. Enfin, nous aborderons la préposition *для* « pour », ayant une sémantique partitive particulière, dans la section 2.2.2.5 (page 94).

2.2.2.1 Préposition possessive *у* « chez »

Pour Mikaelian (2002 : 169), la méronymie est avant tout une relation de possession inaliénable, même s'il s'agit, pour elle, de « l'instance la plus “spatiale” de la relation possessive ». Elle affirme, tout comme Raxilina (2008), que les constructions possessives avec la préposition *у* « chez » permettent d'exprimer en russe la relation de partie à tout²⁰, comme dans les exemples suivants :

- (32) a. *у самолётов_h есть крылья_m*
 chez avions.GEN sont ailes.NOM
 « les avions ont des ailes »
- b. *стены_m у здания_h*
 murs.NOM chez bâtiment.GEN
 « les murs d'un bâtiment »

Le recours aux constructions prépositionnelles avec *у* « chez » n'est pas incompatible avec des couples MORCEAU / TOUT, malgré la dépendance référentielle entre la partie et le tout. Cette dépendance voudrait que le nom de la partie n'apparaisse pas sans le nom du tout correspondant. On pourrait s'attendre à observer des constructions comme *у стола_h есть край_m стола* « une table a un bord de table » ou *у горы_h есть вершина_m горы* « une montagne a un sommet de montagne ». Or, les seuls exemples observés sont :

- (33) a. *у стола_h есть край_m*
 chez table.GEN est bord.NOM
 « une table a un bord »
- b. *у горы_h есть вершина_m*
 chez montagne.GEN est sommet.NOM
 « une montagne a un sommet »

Malgré le rapprochement effectué par Mikaelian (2002) et Raxilina (2008) entre la méronymie et cette construction possessive, celle-ci semble inapte

20. Mikaelian (2002 : 198).

à traduire de très nombreux cas de relation partie-tout. Elle ne peut, par exemple, s'appliquer à des relations du type ÉLÉMENT / COLLECTION, qu'elles soient basées sur la proximité spatiale des parties (34) ou sur le lien social entre la partie et l'entité-tout (35) :

- (34) a. *у леса_h есть деревья_m
chez forêt.GEN sont arbres.NOM
« une forêt a des arbres »
- b. *у букета_h есть цветы_m
chez bouquet.GEN sont fleurs.NOM
« un bouquet a des fleurs »
- (35) a. *у оркестра_h есть музыканты_m
chez orchestre.GEN sont musiciens.NOM
« l'orchestre a des musiciens »
- b. *у электората_h есть избиратели_m
chez électorat.GEN sont électeurs.NOM
« l'électorat a des électeurs »

Dans de très rares cas, la relation ÉLÉMENT / COLLECTION peut être rencontrée au sein des constructions à préposition possessive (36a), à condition qu'il existe un lien social entre la partie et le tout. Elle peut également être exprimée, avec la même restriction, à travers les expressions inverses $y N_m$ *есть* N_h , comme dans (36b) :

- (36) a. у армии_h есть солдаты_m
chez armée sont soldats
« l'armée a des soldats »
- b. у (этого) волка_m есть стая_h
chez ce loup est meute
« ce loup a une meute »

Toutefois, ces cas marginaux peuvent être interprétés autrement qu'en termes de relation partitive. Dans (36a), l'holonyme *армия* « armée » désigne une institution plutôt qu'un ensemble de militaires ; la construction prépositionnelle a donc le sens de « l'armée, en tant qu'institution, dispose de soldats » et ne traduit pas la relation de partie à tout à proprement parler. Dans l'exemple (36b), la relation entre *волк* « loup » et *стая* « meute » peut également relever d'une hiérarchie autre que la méronymie.

Cette relation peut être rapprochée, notamment, des relations « familiales ». L'ambiguïté de ces exemples ne pouvant pas être levée avec certitude, nous retenons la rareté d'apparition des couples ÉLÉMENT / COLLECTION au sein des constructions à préposition possessive.

De même, les unités lexicales formant les relations PORTION / TOUT n'entrent pas dans des constructions de ce type (37). L'inacceptabilité de ces exemples vient très certainement du fait que les parties dénommées ne sont pas des parties « naturelles » de leurs tous et ne sont pas présentes dans le tout, avant que celui-ci ne soit divisé en portions. Les noms de segments naturels de certains végétaux peuvent d'ailleurs faire partie des constructions à préposition possessive (38), ce qui justifie notre hypothèse.

- (37) a. *у пирога_h есть куски_m
chez tarte.GEN sont parts.NOM
« une tarte a des parts »
- b. *ломтики_m у хлеба_h
tranches chez pain.GEN
« tranches d'un pain »
- (38) a. у апельсина_h есть дольки_m
chez orange.GEN sont quartiers.NOM
« une orange a des quartiers »
- b. зубчики_m у чеснока_h
gousses chez ail.GEN
« gousses d'ail »

Le caractère distribué des parties ne semble pas compatible avec ces constructions syntaxiques. Ainsi, les cas des composants de substances ou de mélanges ne sont pas acceptables dans des structures de ce type :

- (39) a. *у бетона_h есть цемент_m
chez béton.GEN est ciment
« le béton a du ciment »
- b. *спирт_m у пива_h
éthanol chez bière.GEN
« l'alcool d'une bière »

Nous n'avons pas constitué une liste exhaustive de relations méronymiques ou des traits sémantiques incompatibles avec les constructions

prépositionnelles en *y* « chez ». Nous avons plutôt essayé, à travers les exemples donnés, de mettre en évidence la divergence qui existe en russe entre l'expression de la méronymie et celle de la relation possessive. On retiendra de ces données que la construction prépositionnelle, marquant la possession en russe, ne peut s'appliquer qu'à un nombre restreint de couples méronyme / holonyme.

2.2.2.2 Prépositions locatives

Dans le point précédent, nous avons montré qu'en russe l'expression de la méronymie ne se fait que très rarement à l'aide des constructions prépositionnelles possessives. Tournons-nous à présent vers la comparaison de la relation partie-tout avec les constructions prépositionnelles locatives. Commençons par la préposition *в* « dans ». Son sens premier est la localisation spatiale d'une entité-cible à l'intérieur de l'entité-site, pour reprendre le vocabulaire de Vandeloise (1986b). Dans un grand nombre de cas, le méronyme dénote la cible, située à l'intérieur de l'entité-tout site. Les exemples ci-dessous illustrent ce type de localisation des parties :

- (40) a. грифель_m в карандаше_h
mine dans crayon.LOC
« la mine dans un crayon »
- b. дыра_m в стене_h
trou dans mur.LOC
« le trou dans un mur »

Dans ces exemples, la partie dénotée se trouve entourée d'autres parties de son tout. Herskovits (1982) et Vieu (1991) parlent d'un intérieur du type « enchâssement » (« embedding ») pour les configurations spatiales de ce type. La partie peut alors ne pas être entièrement perceptible par le locuteur.

La notion d'intérieur par enchâssement d'un objet peut être opposée à celle de son intérieur-contour, c'est-à-dire une portion de l'espace délimitée par son contour²¹. Lorsque les parties présentent le caractère distribué,

21. Également appelé « outline » par Herskovits (1982). Vieu (1991 : 211) décrit ainsi la fonction géométrique de l'intérieur-contour : « lorsque la fermeture convexe ferme une concavité en rejoignant deux parties qui sont plus éloignées l'une de l'autre qu'avec une autre partie intermédiaire, on "réduit" cette fermeture ; la réduction se fait en considérant séparément la fermeture convexe des deux ensembles constitués chacune de deux parties et de la partie intermédiaire, le procédé étant réitéré au besoin ». Nous ne nous arrêtons pas sur les aspects topologiques de cette notion dans notre travail.

comme dans le cas des relations SUBSTANCE / TOUT, elles peuvent être également localisées dans les intérieurs-contours des entités-tout correspondantes à l'aide de la préposition *в* « dans » :

- (41) a. в этом коктейле_h есть ром_m
 dans ce cocktail.LOC est rhum
 « il y a du rhum dans ce cocktail »
- b. в этом кольце_h белое золото_m
 dans ce bague.LOC blanc or
 « cette bague est en or blanc »

Ici, la préposition *в* « dans » est employée pour signaler un ingrédient d'un mélange homogène, comme dans (41a), voire l'unique substance entrant dans la composition de l'entité-tout, comme dans (41b). Les intérieurs auxquels renvoie la préposition dans ces exemples sont bien du type « contour » et non « enchâssement » : la substance-partie n'est pas à l'intérieur du mélange et entourée d'autres substances, mais distribuée uniformément dans les limites de l'entité-tout.

Un autre type de parties pouvant être localisé à l'intérieur-contour des entités-tout correspondantes est celui du type ÉLÉMENT / ENSEMBLE. Nous pouvons reformuler les exemples (34) et (35) que nous avons jugés inacceptables dans la section précédente, en utilisant la préposition locative *в* « dans » :

- (42) a. в лесу_h есть деревья_m
 chez forêt.LOC sont arbres.NOM
 « dans une forêt il y a des arbres »
- b. в букете_h есть цветы_m
 chez bouquet.LOC sont fleurs.NOM
 « dans un bouquet il y a des fleurs »
- (43) a. в оркестре_h есть музыканты_m
 chez orchestre.LOC sont musiciens.NOM
 « dans l'orchestre il y a des musiciens »
- b. в армии_h есть солдаты_m
 chez armée.LOC sont soldats.NOM
 « dans l'armée il y a des soldats »

Ces exemples sont acceptables, aussi bien pour des relations méronymiques formées par proximité spatiale (42) que par le lien social (43). Ici,

malgré la présence de la préposition locative, il ne s'agit pas d'une localisation de l'entité-cible par rapport à l'entité-site, mais bien de l'établissement d'une relation partie-tout. Ainsi, *быть в оркестре* « être dans l'orchestre » a pour sens uniquement « appartenir à un orchestre » et non « être entouré des membres d'un orchestre ». Ce dernier sens peut être exprimé par une construction ne présentant pas d'ambiguïté, comme *быть в середине оркестра* « être au milieu d'un orchestre ».

Enfin, un certain degré d'abstraction des entités est également acceptable pour des constructions avec *в* « dans ». Prenons les exemples suivants :

- (44) a. окончание_m в существительном_h
 terminaison dans substantif.LOC
 « (litt.) terminaison dans un substantif »
- b. цвета_m в радуге_h
 couleurs dans arc-en-ciel.LOC
 « (litt.) couleurs dans l'arc-en-ciel »

Ici, les noms des parties et des entités-touts correspondantes ne désignent pas des entités concrètes, ayant une matière et une forme. Dans l'exemple (44a), l'holonyme peut avoir des instanciations matérielles, comme, par exemple, une forme écrite d'un substantif. Le référent du méronyme *окончание* « terminaison » est localisé dans son tout à l'aide de la préposition *в*, et l'intérieur est ici du type « contour ». C'est également le cas de l'exemple (44b). En effet, un arc-en-ciel a une forme mais il est difficile de préciser sa matière : s'agit-il des gouttes d'eau, des photons ou des deux à la fois ? Cette inconsistance matérielle fait en sorte que pour un locuteur russe toute couleur est contenue *dans* l'arc-en-ciel. On ne trouve donc pas d'occurrences de **красный цвет на радуге* « couleur rouge sur l'arc-en-ciel », bien que cette couleur se trouve au-dessus des autres, dans un arc-en-ciel bien orienté.

Внутри « à l'intérieur de » est moins ambiguë quant à la notion d'intériorité évoquée plus haut car il ne peut traduire que l'intériorité du type « enchâssement », quel que soit le type ontologique des entités concernées. Le recours à cette préposition permet de faire la distinction entre les exemples (40a)-(41b) :

- (45) a. грифель_m внутри карандаша_h
 mine à l'intérieur de crayon.GEN
 « la mine à l'intérieur du crayon »

- b. сетчатка_m внутри глаза_h
 rétine à l'intérieur de œil.GEN
 « la rétine à l'intérieur de l'œil »
- (46) a. *внутри этого коктейля_h есть ром_m
 à l'intérieur de ce cocktail.GEN est rhum
- b. ??внутри этого кольца_h белое золото_m
 à l'intérieur de ce bague.GEN blanc or

En effet, l'acceptabilité de (45a) et (45b) est due au fait que la partie concernée se trouve à l'intérieur du type « enchâssement » des entités-touts. En (46a) et (46b) ceci n'est pas vérifié, comme nous l'avons fait remarquer précédemment. Notons que (46b) peut être acceptable pour les configurations très particulières : lorsque la bague est faite en or blanc entièrement couvert par un autre métal, par exemple. Quoi qu'il en soit, l'interprétation de cet exemple est différente de (41b).

Comme nous pouvons le constater, l'utilisation des constructions prépositionnelles locatives ci-dessus fait appel au principe de contraste, que Vieu (1991) observe en français. Ceci a lieu lorsque la préposition véhicule la valeur d'intériorité et/ou contenance, comme la préposition *в* « dans » des exemples (40) ou la préposition *внутри* « à l'intérieur de » dans (45). Retenons donc, pour le moment, le fonctionnement similaire de ce principe en français et en russe.

La préposition *на* « sur » est également liée à l'expression de la localisation : elle indique généralement que l'entité-cible se situe à la surface de l'entité-site. Le russe l'utilise également pour localiser les parties au sein de leurs entités-touts respectives, comme le montrent les exemples ci-dessous :

- (47) a. кора_m на дереве_h
 écorce sur arbre.LOC
 « l'écorce de l'arbre »
- b. пальцы_m на левой руке_h
 doigts sur gauche main.LOC
 « les doigts de la main gauche »

Mikaelian (2002 : 163) note que la préposition *на* « sur » traduit le trait de contact entre la cible et le site, ainsi que la notion du contrôle du site sur

la cible. Elle argumente ce point de vue par la possibilité en russe d'utiliser cette préposition pour désigner des objets accrochés à un clou (*на звезде*), à un fil (*на нитке*), etc. Dans ces exemples de Mikaelian, « l'idée de surface est éliminée ». Or, il nous semble que cette remarque n'est pas tout à fait juste. La notion de surface n'est pas absente dans les cas cités. Seulement, « surface » n'est pas à entendre ici dans le sens « surface importante » ; il s'agit simplement d'un trait topologique opposé à celui d'intériorité. L'idée de surface peut alors être interprétée comme « connecté à la surface de » et correspond, dans le cadre de Vieu et Aurnague, au prédicat $EC(x,y)$ « x est extérieurement connecté à y ».

Il nous semble également qu'en russe, plus qu'en français, le principe de contraste de Vieu peut être étendu à des constructions prépositionnelles avec *на* « sur ». En effet, les constructions suivantes sont tout à fait acceptables :

- (48) a. крыша_m на доме_h
 toit sur maison.LOC
 « le toit d'une maison »
 b. ластик_m на карандаше_h
 gomme sur crayon.LOC
 « la gomme d'un crayon »

Or, comme nous pouvons le constater, en français on traduirait plutôt ces constructions par des constructions prépositionnelles en *de*, même si la localisation d'une partie sur le tout correspondant reste acceptable dans certains contextes :

- (49) a. ??le toit_m sur la maison_h
 b. ??la gomme_m sur le crayon_h

Un certain nombre d'occurrences de ces exemples est dû aux contextes verbaux particuliers : *centrer le toit sur la maison*, *coller le toit sur la maison [miniature]*, *sertir / placer la gomme sur le crayon*, etc. Dans tous ces cas, les syntagmes prépositionnels *sur la maison* et *sur le crayon* dépendent syntaxiquement non pas du méronyme mais du verbe correspondant. Il existe, toutefois, un certain nombre de constructions avec *sur* répondant au principe de contraste :

- (50) a. les touches sur le clavier

b. les boutons sur les manches

Ici, le même procédé cognitif que dans le cas de la préposition *dans* semble s'appliquer. En (50a), les touches d'un clavier ne se situent pas sur la surface de ce dernier, puisque une fois en place elles constituent elles-mêmes ladite surface. Pour que la préposition *sur* prenne son sens, il est nécessaire de considérer un clavier séparément de ses touches, puis les situer à la surface de ce nouveau tout.

La configuration inverse, où le tout serait localisé *sur* une de ces parties, est également fréquente en russe :

- (51) a. люстра_h на цепи_m
 lustre sur chaîne
 « un lustre avec une chaîne / à chaîne »
- b. стол_h на одной ножке_m
 table sur un pied
 « une table avec un pied / à un pied / sur colonne centrale »

Dans (51a) le lustre est alors dit *sur* sa chaîne. Nous y retrouvons les valeurs de connexion et de support véhiculées par la préposition, comme dans *l'affiche est sur le mur* en français. Or, la chaîne, c'est-à-dire le site dans la présente construction, fait partie du lustre, ou l'entité-cible. De même, dans l'exemple (51b), la cible (*стол* « table ») comprend le site (*ножка* « pied »). La cible, dans ces deux exemples, est donc localisée par rapport à une de ses parties, ce qui semble peu fréquent en français : ?? *lustre sur une chaîne*, ?? *table sur un pied*. Il nous semble donc que la préposition traduit plutôt ici la valeur de la relation partie-tout ayant une structure interne particulière et non une localisation spatiale d'entités distinctes. Les méronymes n'ont d'ailleurs pas le statut de site dans ces exemples, ce qui peut être facilement vérifié :

- (52) a. Где стоит стол? – *На ножках
 où tient table sur pieds
- b. Где висит люстра? – *На цепи
 où suspendu lustre sur chaîne

Dans (52a) et (52b), la question en *где* « où » porte sur le site où se trouve l'entité-cible. Comme nous pouvons le constater, ces questions ne peuvent pas

porter sur des noms de parties comme *ножки* « pieds » ou *цепь* « chaîne » car ces entités ne sont pas considérées par le locuteur comme de bons sites. Cela n'empêche évidemment pas la possibilité de localiser le tout sur des entités distinctes de ses parties. Le site, dans ce cas là, n'est pas obligatoirement traité comme un lieu. Ainsi, pour demander la localisation de l'entité-cible, un locuteur peut poser soit une question en *где* « où », soit une question avec les prépositions à valeur spatiale :

- (53) a. Где / на чём стоит стол? – На ковре
 où sur quoi tient table sur tapis
 b. Где / на чём висит люстра? – На балке
 où sur quoi suspendu lustre sur poutre

Pour résumer, l'expression de la relation partie-tout en russe est fortement liée à l'expression de la localisation spatiale. De plus, il nous semble que le principe de contraste régit davantage l'expression des relations partitives en russe qu'en français, du moins dans le type de constructions prépositionnelles étudiées.

2.2.2.3 Prépositions ablatives

Les prépositions ablatives permettent au locuteur d'indiquer que la relation partie-tout, qui lie les référents des noms N_m et N_h , n'est pas d'actualité, car la partie est ôtée de l'entité-tout. Dans cette section, nous aborderons trois prépositions de ce type : *от* « issu de », *из* « de l'intérieur de » et *с* « de la surface de ». Ces trois prépositions peuvent marquer en russe le nom de l'entité-tout, dont la partie est issue²².

La préposition *от* « issu de » est utilisée au sein de syntagmes nominaux du type N_m *от* N_h .*GEN*, comme dans les exemples suivants :

- (54) a. ручка_m от двери_h лежит на столе
 poignée issue.de porte.GEN est sur table.LOC
 « la poignée de la porte est sur la table »
 b. колесо_m от велосипеда_h убрано в чехол
 roue issue.de vélo.GEN rangée dans housse.ACC
 « la roue du vélo est rangée dans une housse »

22. Sur ces emplois des prépositions ablatives, ainsi que leurs emplois métaphoriques, voir notamment Perova (En préparation).

Dans les contextes des exemples ci-dessus, les parties sont détachées des tous nommés. Les prédicats appliqués aux méronymes ne le sont donc pas aux holonymes : on n'attend pas, dans (54a), que la porte soit posée sur la table, ni que le vélo de l'exemple (54b) soit entièrement rangé dans une housse.

Le recours à la préposition *от* « issu de » est restreint à certains types d'entités. En effet, sa valeur ablative ne lui permet pas de traduire les relations dans lesquelles les parties ne peuvent pas être physiquement séparées de leur tous. C'est notamment le cas, comme nous avons déjà eu l'occasion de le préciser, des relations partitives présentant le caractère distribué :

- (55) a. *вода_m от кофе_h
 eau issue.de café.GEN
 b. *цемент_m от бетона_h
 ciment issu.de béton.GEN

Cette restriction semble être davantage liée au trait de distribution de Aurnague (2004) qu'à la séparabilité de Winston *et al.* (1987). Comme nous l'avons montré dans le point 1.2.2, cette dernière est une combinaison du trait de distribution de la partie dans le tout et du caractère obligatoire de cette partie. Or, ce caractère obligatoire ne semble pas pertinent, comme nous pouvons le constater à travers les exemples (56).

- (56) a. двигатель_m от автомобиля_h
 moteur issu.de voiture.GEN
 « moteur d'une voiture »
 b. *голова_m от человека_h
 tête issue.de Homme.GEN

Les noms de localisation interne – tels que *середина* « milieu », *край* « côté », *бок* « flanc », etc. – ne sont pas non plus compatibles avec ce type de construction, comme le remarque Mikaelian (2002 : 202) :

- (57) a. *угол_m от стола_h
 coin issue.de table.GEN
 b. *край_m от дороги_h
 bord issu.de route.GEN

Nous pourrions, en revanche, nous attendre à ce que les noms de portions soient compatibles avec cette construction du fait même de la nature des référents mis en jeu : les portions doivent être séparées de leur tout à un moment donné pour que la référence à ces portions soit valable. Or la préposition *om* « issu de » n'est observée qu'occasionnellement avec ce type de N_m :

- (58) a. ??кусок_m от торта_h
part issue.de gâteau.GEN
« part du gâteau »
b. ??ломтик_m от хлеба_h
tranche issue.de pain.GEN
« tranche de pain »

En observant les exemples (57) et (58), nous pouvons supposer que le recours à la préposition *om* « issu de » nécessite que la relation partie-tout en question porte le trait [-DÉP.RÉFÉRENTIELLE]. En effet, comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, les noms de localisation interne et les noms de portions sont référentiellement dépendants de leurs tous. Or, expliciter la séparation partie / tout peut aller à l'encontre de ce type de dépendance, ce qui expliquerait la rareté des exemples comme ceux en (58). Quelques exemples que nous avons observés appartiennent au domaine de l'oral et montrent probablement un changement en cours.

Les noms d'ensembles dont les éléments, quelle que soit leur nature, ont été exclus ou éloignés ne peuvent pas être introduits à l'aide de la préposition *om* « issu de » :

- (59) a. *музыкант_m от оркестра_h
musicien issu.de orchestre.GEN
b. *дерево_m от леса_h
arbre issu.de forêt.GEN

Mikaelian (2002 : 202) précise que les parties des « éléments d'une classe naturelle », comme les êtres animés ou les plantes, « ne peuvent jamais être introduites par la préposition [*om* « issu de »] ». Pour illustrer son propos, elle donne des exemples tels que *ветка от дерева « branche d'un arbre » et *листочек от дуба « feuille d'un chêne », qu'elle juge inacceptables. Cette remarque est valide pour les noms de parties des êtres animés, même si celles-ci sont détachées ou arrachées :

- (60) a. *рука_m от человека_h
bras issu.de homme.GEN
- b. *рога_m от оленя_h
bois issu.de cerf.GEN

Toutefois, les constructions de ce type avec les noms de végétaux ne sont pas rares. De nombreux verbes peuvent gouverner les syntagmes prépositionnels avec *от* indiquant la provenance, comme dans les exemples (61) ; des constructions non-verbales ont également été observées, comme dans (62).

- (61) a. отломать ветку_m от дерева_h
casser branche.ACC issue.de arbre.GEN
« casser une branche d'un arbre »
- b. оторвать листочек_m от дуба_h
arracher feuille issue.de chêne.GEN
« arracher une feuille d'un chêne »
- (62) a. когда Вася ехал через лес, в колесо попала большая ветка_m
от дерева_h²³.
« lorsque Vasja traversait la forêt, une grande *branche d'arbre*
s'était coincée dans sa roue. »
- b. снежное чучело, у которого вместо носа был длинный сучок
дерева, а вместо глаз – сухие листья_m от деревьев_h²⁴.
« un épouvantail de neige, qui avait une longue branche à la place
du nez, et des *feuilles d'arbres* sèches à la place des yeux »

Dans tous ces exemples, le N_m désigne une entité qui appartenait à celle dénotée par N_h , avant que celles-ci ne soient séparées. L'instant de dissociation correspond alors à un événement, soit exprimé explicitement à l'aide de verbes de séparation²⁵ (61), soit sous-entendu dans le contexte de l'énonciation (62).

23. ZOŠČENKO, Mixail, *Trusiška Vasja*, 1937.

24. LOXOV, Valerij, *Operacija*, 2017.

25. Nous empruntons ce terme à Vénérian-Guénez (2008), qui s'appuie elle-même sur la typologie des prédicats transformateurs de Charolles et François (1998). Nous y reviendrons dans la partie 2.2.4.3 (page 113).

Mikaelian (2002 : 201) et Raxilina (2008) montrent également que la préposition *om* « issu de » peut aussi traduire la relation de complémentarité entre une « quasi-partie » et un « quasi-tout » :

- (63) a. крышка от чайника
couvercle issu.de théière.GEN
« couvercle de théière »
b. ключ от двери
clef issue.de porte.GEN
« clef de porte »

Dans ces exemples nous n'avons pas marqué les substantifs à l'aide des indices « m » et « h », car l'interprétation en termes de véritables parties n'y est pas certaine. D'un côté, les entités en question semblent indépendantes des objets auxquels elles appartiennent : elles n'y sont pas généralement pas fixées, peuvent être remplacées, etc. Par ailleurs, les entités dénotées ci-dessus peuvent être rapprochées de la notion de sphère personnelle avancée par Bally (1926) pour les êtres animés. Ainsi, une théière a habituellement un couvercle et celui-ci est généralement inclus dans la représentation mentale d'une théière par un locuteur ; ces deux entités sont donc indissociables, dans une certaine mesure, et un couvercle peut être considéré comme une partie d'une théière. En témoignent également les énoncés énumérant les différentes parties d'une théière, comme ci-dessous :

- (64) Любой исинский чайник_h [...] это совокупность стандартных элементов : носика, ручки, крышки_m²⁶
« Toute théière_h de Yixing [...] est un ensemble d'éléments typiques : un goulot, une anse, un couvercle_m »

Ici, un couvercle est considéré comme une partie d'une théière au même titre que son goulot ou son anse, ce qui témoigne de la possibilité d'interprétation partitive de (63a). Il n'est toutefois pas possible de prédire avec certitude la possibilité d'une telle interprétation : comme le rapportent Croft et Cruse (2004 : 155), une enquête auprès des étudiants anglophones montre qu'un couvercle de théière est majoritairement considéré comme une de ses parties, tandis qu'un couvercle de poêle (ustensile) ne l'est pas.

26. <https://daochai.ru/blog/teaware/anatomiya-chajnika-vidy-kryshek-chajnika.html>, consulté le 11/05/2018.

Les prépositions *из* « de l'intérieur de » et *с* « de la surface de » véhiculent également la valeur ablative et indiquent que la partie n'est plus intégrée au tout correspondant. Mais, contrairement à *от* « issu de », elles indiquent la position de cette partie dans un tout initial. Ainsi, *из* « de l'intérieur de » intègre la valeur spatiale de *в* « dans », et *с* « de la surface de » celle de *на* « sur ». Étant donnée la valeur spatiale de ces deux prépositions, le principe de contraste régit également l'utilisation de *с* et *из* :

- (65) a. снять клавиши_m с клавиатуры_h
 enlever touches.ACC de.surface clavier.GEN
 « enlever les touches d'un clavier »
- b. вытащить грифель_m из карандаша_h
 ôter mine.ACC de.intérieur crayon.GEN
 « ôter la mine d'un crayon »

Or, les exemples (42) - (44) ont montré que les valeurs spatiales des prépositions locatives n'étaient pas forcément présentes dans les constructions syntaxiques avec des couples méronyme / holonyme. Néanmoins, l'utilisation des prépositions ablatives *из* « de l'intérieur de » et *с* « de la surface de » semble corrélée à l'acceptabilité des constructions prépositionnelles locatives correspondantes. Par exemple, les constructions ablatives peuvent comprendre les noms liés par une relation ELEMENT / COLLECTION :

- (66) a. музыкант_m из оркестра_h
 musicien de.intérieur orchestre.GEN
- b. дерево_m из леса_h
 arbre de.intérieur forêt.GEN

Dans ces exemples, il est remarquable que la préposition *из* « de l'intérieur de » puisse être utilisée alors même que la préposition ablative n'intégrant pas de valeur spatiale – *от* « issu de » – n'est pas acceptable ; nous avons montré l'impossibilité de telles constructions avec ces mêmes couples partie / tout (cf. (59) ci-avant).

Les constructions inverses, $N_h \text{ из } / \text{ с } N_m$ « N_h de l'intérieur de / de la surface de N_m », ne sont généralement pas admises, même si la construction avec la préposition locative correspondante est possible :

- (67) a. машина_h на колёсах_m / *с колёс_m
 voiture sur roues.LOC de.surface roues.GEN

- b. книга_h в переплётё_m / *из переплётё_m
livre dans reliure.LOC de.intérieur reliure.GEN

Quelques exceptions anecdotiques peuvent être observées, comme celle en (68) :

- (68) ...ссора, в ходе которой сломался бильярдный стол. Каким образом он сломался, Черных не понял. *Стол_h упал с ножек_m*²⁷.
...une dispute, durant laquelle une table de billard a été cassée. Černyx n'a pas compris, comment elle a été cassée. La *table* est tombée *de* ses *pieds*.

En résumé, nous avons constaté que l'utilisation de la préposition ablative *от* « issu de » est soumise à un grand nombre de restrictions ontologiques, liées à la structure des référents. Les couples partie / tout pouvant être introduits à l'aide de cette préposition sont majoritairement liés par la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE. Les prépositions *из* « de l'intérieur de » et *с* « de la surface de » intègrent dans leur sémantique les valeurs spatiales indiquant la position de la partie dans le tout avant la séparation ; il s'ensuit que l'usage de ces prépositions repose lui aussi sur le principe de contraste.

2.2.2.4 Prépositions exceptives

À l'instar de Le Pesant (2006), nous prenons en compte dans cette thèse la catégorie des prépositions exceptives en russe : *кроме* « sauf », *исключая* « excepté », *за исключением* « à l'exception de », etc. Nous incluons également la préposition *без* « sans » dans cette série synonymique, bien qu'elle ne soit généralement pas étudiée comme telle. Nous justifions ce rapprochement par la sémantique de toutes ces prépositions : elles permettent de faire référence à un tout dont une partie canonique n'est pas présente dans le contexte d'énonciation, comme dans les exemples suivants :

- (69) a. весь стол_h, кроме одной ножки_m
toute table sauf un pied.GEN
« toute la table, sauf un pied »
b. весь оркестр_h, за исключением пианиста_m
tout orchestre à.l'exception.de pianiste.GEN
« tout l'orchestre, à l'exception du pianiste »

27. <https://rospravosudie.com/court-tashlinskij-rajonnyj-sud-orenburgskaya-oblast-s/act-102666023/>, consulté le 07/12/2017, nous traduisons.

Kleiber a remarqué la relation étroite entre les relations de partie à tout deux noms et l'acceptabilité de ce type de structures, impliquant les noms concernés :

[Les constructions exceptives] nécessitent que l'élément ou les éléments qu'elles « exceptent » fasse(nt) partie de ou soi(en)t inclus [...] dans l'ensemble des éléments auxquels s'applique le prédicat de la phrase²⁸.

Il fait également la remarque suivante :

la construction [exceptive] n'est possible que dans le sens incluant-inclus et non l'inverse. L'élément introduit par le marqueur exceptif ne peut être que la partie et non le tout²⁹

Le fait d'excepter une partie d'un tout ne va pas à l'encontre des dépendances, aussi bien existentielles que fonctionnelles, qui peuvent exister entre deux entités. Ceci peut être observé dans les constructions acceptables suivantes :

- (70) a. *весь компьютер_h, кроме процессора_m*
tout ordinateur sauf processeur.GEN
« tout l'ordinateur, sauf le processeur »
- b. *стол_h без столешницы_m*
table sans plan de travail
« une table sans le plan.de.travail.GEN »

Dans (70a), la préposition *кроме* « sauf » ne traduit pas le détachement effectif de la partie, mais uniquement la focalisation du locuteur. La partie peut ainsi être présente dans le tout mais ne pas être ciblée par une action : *Олег почистил весь компьютер_h, кроме процессора_m* « Oleg nettoya tout l'ordinateur_h, sauf le processeur_m ». Or, cette même préposition employée dans (70b) traduit l'absence effective d'une partie obligatoire au sein d'un tout. Remarquons que l'entité-tout de cet exemple n'est en aucun cas une classe de table n'ayant pas de plan de travail; à comparer avec *un gilet est une veste sans manches*. La seule interprétation de (70b) veut qu'une partie fonctionnelle et obligatoire de l'entité-tout soit absente, rendant le tout inutilisable. En absence de cette partie obligatoire le tout est dénaturé

28. Kleiber (2005 : 43).

29. Kleiber (2005 : 44).

et ne peut pas donc être appelé *стол* « table ». Il est toutefois possible de désigner cette dernière entité, à condition que les quatre pieds de la table soient reliés par un cadre et forment une partie à part entière. Dans ce cas, on peut s'y référer par une construction exceptive comme en (70b). Il se peut également que cette nouvelle entité porte un nom (*подстолье* « (litt.) le dessous de table ») ou bien que l'on s'y réfère à l'aide d'une construction plus complexe (comme *основа стола* « la base de la table »). C'est la raison pour laquelle le recours aux constructions exceptives dans ces cas particuliers semble le plus simple d'un point de vue de l'économie linguistique.

2.2.2.5 Préposition *для* « pour »

Enfin, une construction prépositionnelle en *для* « pour » traduit une facette particulière des relations de partie à tout. Elle indique qu'une entité est destinée à faire partie d'une entité-tout correspondante, comme le montrent les exemples ci-dessous :

- (71) a. *колесо_m для автомобиля_h*
roue pour voiture.GEN
« la roue pour une voiture »
b. *ножка_m для стула_h*
pied pour chaise.GEN
« le pied pour une chaise »

Dans les deux cas, l'entité dénotée ne fait pas partie de l'entité-tout au moment de l'énonciation, mais est confectionnée pour pouvoir être intégrée dans une entité de ce type. En effet, tout comme dans ces constructions en (71), les relations ainsi exprimées impliquent généralement des artefacts mobiles. Cette restriction fait en sorte que les constructions, comme celle en (72), n'est pas acceptable dans la majorité des contextes :

- (72) *??стена_m для дома_h*
mur pour maison.GEN
« le mur pour une maison »

Nous avons tout de même observé cette construction prépositionnelle, faisant référence à une cloison préfabriquée, et le méronyme ne désigne donc pas une entité fixe dans l'espace.

Bien que la partie introduite à l'aide de cette préposition n'est pas connectée au tout auquel elle appartient au moment de l'énonciation, la méronymie en question ne se caractérise pas obligatoirement en tant que séparable. Le processus d'intégration de certaines parties dans le tout-cible rend parfois impossible leur extraction. C'est le cas, par exemple, des substances destinées à être intégrées dans des mélanges :

- (73) a. ром_m для коктейля_h
 rhum pour coctail.GEN
 « le rhum pour un coctail »
- b. молоко_m для теста_h
 lait pour pâte.GEN
 « le lait pour la pâte »

L'usage de cette préposition en russe met en lumière l'importance de l'évolution des référents dans le temps pour le locuteur. En effet, les entités dénommées ne sont pas caractérisés de manière intrinsèque, mais par rapport à un instant donné.

2.2.3 Dérivation morphologique

Dans un certain nombre de cas, le méronyme et l'holonyme peuvent être morphologiquement dérivés l'un de l'autre. C'est avant tout de la dérivation nominale que nous traiterons ici dans le point 2.2.3.1. Nous aborderons ensuite, dans le point 2.2.3.2 (page 100), le rôle de l'adjectivation nominale dans l'expression de la relation partie-tout.

2.2.3.1 Dérivation nominale

La dérivation nominale est un processus peu fréquent dans la formation des couples méronyme / holonyme. Les noms d'une partie et d'un tout correspondant ne sont généralement pas liés morphologiquement. Nous n'observons pas, notamment, de couples prototypiques COMPOSANT / ASSEMBLAGE, présentant une telle caractéristique. Quelques cas marginaux existent, comme dans les exemples ci-dessous :

- (74) a. окно_h → оконница_m
 fenêtre cadre de fenêtre

- b. стол_h → столешница_m
 table plan de travail

Dans (74a), le suffixe *-ницу-* permet de former le nom d'une partie à partir du nom de l'entité-tout. Efremova (2000) décrit quatre sens possibles de ce morphème. Nous attirons l'attention sur le fait que *-ницу-* peut former les noms des contenants à partir du nom du contenu, comme suit :

- (75) a. гроб → гробница
 cercueil tombeau
- b. сокровище → сокровищница
 trésor salle de trésor
- c. глаз → глазница
 œil orbite

Dans tous ces exemples, les référents des deux lexèmes sont liés par une relation de localisation spatiale, le lexème dérivé en *-ницу-* désignant une entité différente du référent d'origine. Ainsi, *гробница* désigne en russe une pièce ou un monument servant à accueillir un cercueil³⁰. La relation qui lie les deux noms n'est donc pas une relation méronymique. Étant donné la valeur de localisation entre les référents des deux unités lexicales, la dérivation morphologique en (74a) peut être expliquée à l'aide du principe de contraste. En effet, de manière similaire aux exemples de la section 2.2.2.2 page 80, il serait possible de dire que le tout (*окно* « fenêtre ») est contenu dans une de ses parties (*оконница* « cadre de fenêtre »). Nous retrouvons donc la valeur sémantique du suffixe *-ницу-* dans les exemples (75).

La dérivation en (74b) ne peut pas être expliquée de la même manière. Ici, il n'y a pas de chevauchement entre la relation de partie à tout et la relation contenu / contenant, puisque le référent de *стол* « table » n'est pas contenu dans sa partie *столешница* « plan de travail ». Nous pourrions donc dire que la valeur du suffixe *-ницу-* n'est ici pas en rapport avec sa valeur dans les exemples (75). C'est le point de vue adopté dans le dictionnaire de Tixonov (2002), qui interprète la séquence *-ешницу-* comme deux suffixes consécutifs *-еш-* et *-ницу-*. D'un autre côté, cette séquence peut être considérée comme un seul et même suffixe. C'est ainsi que le mot *столешница* « plan de travail » a été décrit dans le dictionnaire de Kuznecova et Efremova (1986 : 645).

30. En français, *tombeau* peut également désigner « un monument funéraire élevé sur la tombe d'un mort » (*Larousse en ligne*).

Quoi qu'il en soit, ce type de dérivation morphologique n'est pas productif et nous ne nous permettons pas de tirer des conclusions sur sa sémantique à partir d'un aussi petit nombre d'exemples.

Des catégories non prototypiques de la relation partie-tout permettent plus souvent la dérivation morphologique entre méronyme et holonyme. C'est le cas, notamment, de la relation ÉLÉMENT / COLLECTION. Tout d'abord, certains noms d'unités naturelles élémentaires sont dérivés des noms de substances-touts correspondantes à l'aide des suffixes *-ин-* (76) et *-инк-* (77) :

- (76) a. солома_h → соломина_m
 (de la) paille (une) paille
 b. горох_h → горошина_m
 (du) petit pois (un) petit pois
- (77) a. пыль_h → пылинка_m
 poussière grain de poussière
 b. роса_h → росинка_m
 rosée goutte de rosée
 c. чай_h → чайинка_m
 (du) thé feuille de thé

Dans ces exemples, le méronyme désigne un élément basique de la substance-tout dont il fait partie. Remarquons que dans l'exemple (77c), le nom *чайинка* désigne soit les feuilles de thé séchées et destinées à être infusées, soit les feuilles de thé présentes dans l'infusion³¹. Il nous semble cohérent que « ensemble de feuilles de thé séchées » soit son sens premier : dans ce cas le suffixe *-инк-* joue le même rôle de marqueur d'un élément que dans les autres exemples. Puis, par extension, *чайинка* désigne la même entité, une fois qu'elle a été infusée.

Pour que le méronyme puisse être dérivé de l'holonyme de cette manière, il est nécessaire que la partie n'ait pas une structure complexe :

- (78) мебель_h → *мебелинка_m
 mobilier meuble

31. Néanmoins, ce nom ne peut désigner les feuilles faisant partie d'un plant de thé.

Il n'existe pas en russe de mot désignant un seul meuble ; dans le cas où il est nécessaire de référer à un meuble sans donner de précisions supplémentaires, un locuteur utilisera la locution *предмет мебели* « (litt.) un objet du mobilier ». Toutefois, le recours au suffixe *-инк-* n'est pas possible, et le nom *мебелинка* n'est pas acceptable.

Les noms de collections peuvent également être morphologiquement liés aux noms des éléments. En français, de telles relations morphologiques ont été décrites, entre autres, par Plénat (1999) et Aliquot-Suengas (1996, 2003). En ce qui concerne le russe, nous pouvons illustrer ce type de dérivation par les suffixes *-няк-* et *-ник-* permettant de former les noms de forêts ou de broussailles à partir des noms d'arbres ou d'arbustes dont ces forêts ou ces broussailles sont majoritairement constitués :

- (79) a. дуб_m → дубняк_h
chêne chénaie
b. берёза_m → березняк_h
bouleau boulaie
c. осина_m → осинник_h
tremble tremblaie
d. калина_m → калинник_h
obier broussailles d'obier

Dans les exemples ci-dessus, les holonymes désignent toujours un lieu planté de tel ou tel arbre ou arbuste. Toutefois, malgré ce statut de lieu, les référents de ces entités correspondent à la notion de collection, telle que nous l'avons observée jusqu'à présent. D'un point de vue ontologique, notamment, ils relèvent de la similarité non-strictes des parties entre elles : la majorité des éléments composant une chénaie sont des chênes mais il peut y avoir d'autres types d'arbres. D'un point de vue syntaxique, ces noms de collection peuvent quantifier leurs méronymes (par exemple, *Сколько дубов_m ? Целый дубняк_h* « Combien de chênes ? Toute une chénaie »), ce qui caractérise les relations ÉLÉMENT / COLLECTION, comme nous l'avons montré à la page 74.

De manière exceptionnelle, ces mêmes suffixes peuvent former des noms liés par plusieurs relations méronymiques avec le nom de départ. Prenons l'exemple des dérivés du mot *ива* « saule » :

- (80) a. ива_m → ивняк_h
saule saulaie

- b. $\text{ива}_h \rightarrow \text{ивняк}_m$
 saule branches de saule

Comme on le voit dans ces exemples, le mot *ивняк* formé à l'aide du suffixe *-няк-* peut désigner une saulaie, c'est à dire l'holonyme de *ива* « saule » à travers une relation du type ÉLÉMENT / ENSEMBLE. Le même nom peut dénoter des branches de saule une fois qu'elles ont été détachées de l'arbre ; il s'agit, dans ce cas, d'une partie du type MORCEAU / TOUT. Ce dernier usage se rapproche de la dénomination de certains produits d'origine animale. Ainsi, comme le rapportent les dictionnaires de Kuznecova et Efremova (1986 : 671) et de Efremova (2000), certains suffixes, comme *-ин-* ou *-атин-*, ont pour fonction de former des noms de viande, de cuir ou de fourrure à partir des noms d'animaux correspondants :

- (81) a. $\text{бык}_h \rightarrow \text{бычина}_m$
 taureau cuir de taureau
 b. $\text{баран}_h \rightarrow \text{баранина}_m$
 mouton viande de mouton

Dans ces exemples, le méronyme ne peut désigner la partie que lorsque cette dernière a été détachée de l'entité-tout correspondante. Nous reviendrons à ce type de parties dans le chapitre 3 (page 157).

Enfin, Krysin (2008 : 278-279) rapproche les exemples suivants de la relation partie-tout :

- (82) a. $\text{пол-яблока} / \text{яблоко}$
 « demi-pomme / pomme »
 b. $\text{полчаса} / \text{час}$
 « demi-heure / heure »

Néanmoins, le traitement du morphème *пол-* en tant que préfixe n'est pas communément admis. Melčuk (1995a) analyse *пол-* comme une unité lexicale à part entière, apparentée à *половина* « moitié ». On peut donc considérer que les substantifs *пол-яблока* « demi-pomme » sont des noms composés, plutôt qu'une dérivation morphologique. Melčuk le justifie, notamment, par la possibilité d'introduire un ou plusieurs modificateurs – comme des adjectifs ou des pronoms – entre *пол-* et le nom correspondant :

- (83) a. Я съел пол-яблока
je mangeai moitié-pomme
« Je mangeai une demi-pomme »
- b. Я съел пол этого сочного яблока
je mangeai moitié cette juteuse pomme
« J'ai mangé une moitié de cette pomme juteuse »

Il remarque également que l'usage de ces noms composés se rapproche de l'utilisation des adjectifs quantitatifs plutôt que des noms. Autrement dit, les unités lexicales ainsi formées ne désignent pas une véritable partie d'une entité-tout comme le font les méronymes du type PORTION / TOUT. Ils ne peuvent d'ailleurs pas s'utiliser dans des constructions quantificatives de la même manière que d'autres couples méronyme / holonyme du même type :

- (84) a. Сколько пирога_h? Два куска_m.
« Combien de tarte? Deux parts. »
- b. Сколько яблока? Два яблока / Пол-яблока / *Два пол / *Два пол-яблока.
« Combien de pomme? Deux pommes / Une demi-pomme / *Deux demi / *Deux demi-pommes. »

Pour résumer, la dérivation nominale permettant de former un méronyme ou un holonyme est un phénomène plutôt marginal. Les relations partie-tout prototypiques, comme COMPOSANT / ASSEMBLAGE, ne sont pas établies dans le discours à l'aide des marqueurs morphologiques. Ce type de marqueur est productif, comme nous avons pu le montrer, dans le cas de certaines relations ÉLÉMENT / COLLECTION.

2.2.3.2 Constructions adjectivales

Les constructions adjectivales peuvent traduire la relation de partie à tout au même titre que les syntagmes nominaux. En effet, les adjectifs d'appartenance, dérivés des substantifs sont susceptibles d'exprimer un grand nombre de relations partie-tout. Bien que les constructions adjectivales que nous aborderons dans cette section présentent des similitudes avec les constructions génitiales vues précédemment, les différences qui existent entre elles nécessitent une description à part entière (Bourbier, 2012 : 242).

Un adjectif peut être formé à partir de l'holonyme d'un couple donné et ceci semble un procédé très courant en russe. Nous parlons dans ce cas de « l'adjectivation de l'holonyme ». Un adjectif de ce type fait généralement partie des constructions $Adj_h N_m$, qui peuvent traduire aussi bien des relations prototypiques COMPOSANT / ASSEMBLAGE que d'autres relations partie-tout :

- (85) a. автомобильный_h двигатель_m
 ADJ.de.voiture moteur
 « moteur de voiture »
- b. оркестровый_h музыкант_m
 ADJ.de.orchestre musicien
 « musicien d'orchestre »
- c. хлебный_h ломтик_m
 ADJ.de.pain tranche
 « tranche de pain »
- d. горная_h вершина_m
 ADJ.de.montagne sommet
 « sommet de montagne »

En français, ces constructions se traduiront le plus souvent par des expressions du type « N_m de N_h » sans déterminant, et désigneront les sous-catégories d'entités appartenant à un tout particulier. Par exemple, *автомобильный двигатель* dans (85a) désigne le type des moteurs de voitures par rapport aux moteurs d'avions ou de bateaux. L'exemple (85b) désigne un musicien qui joue dans un orchestre, mis en opposition avec les musiciens qui jouent seuls, dans un groupe de musique, etc. Il n'est toutefois pas possible de créer la relation de méronymie par adjectivation de l'holonyme, lorsque la partie donnée appartient à cette entité-tout de façon définitoire :

- (86) a. *моторный_h карбюратор_m
 ADJ.de.moteur carburateur
 « le carburateur de moteur »
- b. *песенный_h припев_m³²
 ADJ.de.chanson refrain
 « le refrain de chanson »

Ici, l'adjectivation de l'holonyme sélectionne le type de carburateurs appartenant à des moteurs. Or, un carburateur ne peut faire partie, ou être destiné à faire partie, d'autre chose que d'un moteur, même si ce dernier peut être celui d'une voiture, d'un avion ou d'un bateau. De même, *песенный припев* désigne le type de refrains faisant partie des chansons ; or un refrain est toujours une partie d'une chanson et il est défini en tant que tel. On observe cependant des exemples qui, a priori, ne devraient pas être acceptables :

- (87) скелетная_h кость_m
 ADJ.de.squelette os
 « os de squelette »

La construction adjectivale *скелетная кость* désigne le type d'os faisant partie d'un squelette. Or, la définition lexicale du mot *кость* « os » semble, à premier abord, étroitement liée à la notion du squelette³³. Il se trouve que la construction dans (87) désigne les os d'un squelette, par opposition à d'autres os des animaux, ne faisant pas partie de ce tout, telles les cornes, les défenses, etc. L'acceptabilité de cette construction adjectivale n'est donc pas en contradiction avec les exemples vus jusqu'à présent.

L'usage de la construction adjectivale inverse, *Adj_m N_h*, où l'adjectif est formé sur le méronyme et non sur l'holonyme, est beaucoup plus restreint. On parlera de l'adjectivation du méronyme dans ce cas de figure, ce qui est généralement vrai pour des relations prototypiques COMPOSANT / ASSEMBLAGE :

- (88) a. шариковая_m ручка_h
 ADJ.de.bille stylo
 « un stylo à bille »
 b. ламповый_m усилитель_h
 ADJ.de.lampe amplificateur
 « un amplificateur à lampes »
 c. брючный_m костюм_h
 ADJ.de.pantalon costume
 « un tailleur »

32. Ce nom est utilisé ici dans son sens premier, à savoir « la partie d'une chanson, répétée après chaque couplet », et non « chant, qui accompagne quelque chose », que l'on lui attribue parfois dans le langage courant.

33. « составная часть скелета », Ožegov (1988).

Ce type de constructions sera généralement traduit en français par des compléments en *à*, dont le rapprochement des adjectifs a déjà été souligné par Mostrov (2013 : 211) (*un arbuste à épines* → *un arbuste épineux*). Tout comme la construction prépositionnelle en *à* en français, l'adjectivation du méronyme est en russe est soumise au critère de non-canonicité : seules les parties qui n'entrent pas dans la définition du tout correspondant permettent de s'y référer de cette manière (Mostrov, 2013 : 207). Toutefois, l'adjectivation du méronyme n'est pas un procédé productif en russe et est limitée à certaines constructions figées comme celles ci-dessus. Pour de nombreuses parties, l'expression de la partie ne peut se faire de cette manière :

- (89) a. *чердачный_m дом_h
 ADJ.de.grenier maison
 « une maison à grenier »
 b. *карманные_m брюки_h
 ADJ.de.poche pantalon
 « un pantalon à poches »

Certains couples lexicaux présentent une forte ambiguïté quant à l'adjectivation. C'est, notamment, le cas des relations entre les noms de substances et les noms de portions correspondantes. Soit les exemples suivants :

- (90) a. листовый_m алюминий_h
 ADJ.de.feuille aluminium
 « l'aluminium en feuilles »
 b. алюминиевый_m лист_h
 ADJ.de.aluminium feuille
 « une feuille d'aluminium »
 (91) a. кусковой_m сахар_h
 ADJ.de.morceau sucre
 « sucre en morceaux »
 b. сахарный_m кусок_h³⁴
 ADJ.de.sucre morceau
 « un morceau de sucre »

Le sens des exemples (90) n'est pas tout à fait le même. Dans (90a), le référent du syntagme est une substance façonnée en feuilles, tandis que dans

34. UL'RIX, Anton, *Sočinitel'*, 2004.

(90b), il s'agit d'une entité composée d'une substance. Le premier référent est d'ailleurs une entité massive, contrairement au second, et ce malgré le fait que l'adjectif de (90a) et (91a) spécifie la forme de la substance désignée. Ceci peut être facilement vérifié par la compatibilité / incompatibilité de ces syntagmes nominaux massifs avec les constructions verbales ci-dessous :

- (92) a. купить листового алюминия
 acheter ADJ.de.feuilles.GEN aluminium.GEN
 « acheter de l'aluminium en feuilles »
- b. *купить алюминиевого листа
 acheter ADJ.de.aluminium.GEN feuille.GEN
 « acheter de la feuille d'aluminium »

Pour résumer cette logique, dans (90a), le mot *алюминий* « aluminium » désigne une substance dont une portion est dénommée par *лист* « feuille », la relation entre les deux étant établie par l'adjectivation de ce dernier. La relation est alors du type PORTION / TOUT ce qui justifie notre annotation à l'aide des indices « m » et « h ». Dans (90b) la relation est du type SUBSTANCE / TOUT et non PORTION / TOUT. La substance désignée par *алюминий* « aluminium » désigne donc ici la partie entrant dans la composition de l'entité-tout *лист* « feuille ». La relation de méronymie y est également construite par l'adjectivation du méronyme. Les exemples (91) sont traités exactement de la même façon. Il nous semble donc que, dans des relations partie-tout comportant des substances, seul le méronyme peut être adjectivé.

Les adjectifs relationnels traduisant la relation de partie à tout peuvent tout à fait être dérivés à l'aide d'autres morphèmes. Comme le remarque Gorbunova (2010), certains préfixes adjectivaux permettent de localiser une partie au sein de l'entité-tout désignée par l'adjectif relationnel :

- (93) a. подкрыльное_h оперение_m
 ADJ.sous.aile plumage
 « le plumage au-dessous de l'aile »
- b. внутрисердечный_h нерв_m
 ADJ.intérieur.cœur nerf
 « nerf intracardiaque »

Il semble que seule l'adjectivation de l'holonyme puisse permettre cette préfixation et aucune construction inverse de ce type n'a été observée.

L'observation de Gorbunova (2010) confirme le rapprochement entre la méronymie et la relation de localisation spatiale que nous avons observée à plusieurs reprises jusqu'à présent.

2.2.4 Constructions verbales

Ainsi que l'ont souligné un certain nombre d'auteurs, comme Winston *et al.* (1987) ; Otman (1996) ; Lefeuvre (2017), pour n'en citer que quelques-uns, l'expression de la relation partie-tout se fait de manière récurrente à travers des constructions verbales. Nous avons souligné que le verbe *быть* « être » peut se trouver au sein de certaines constructions prépositionnelles. Dans cette section, nous passerons en revue l'utilisation de ce verbe au sein des énoncés définitoires, puis passerons en revue d'autres verbes permettant au locuteur de traduire une relation de partie à tout.

2.2.4.1 Énoncés définitoires copulatifs

Riegel (1987) postule que les définitions qu'un locuteur peut donner à une entité, à un phénomène ou à un fait, peuvent prendre la forme d'énoncés définitoires copulatifs. L'auteur donne le patron syntaxique suivant pour ce type d'énoncés :

$$(94) \text{ Art } \{le / les / un\} - N_0 - (ce) - \textit{\textit{être}} - \text{Art} - N_1 - X$$

Ici, l'unité lexicale N_0 est le terme à définir ; il s'agit généralement de substantifs ou bien d'une autre catégorie lexicale « rapportée pour la circonstance à un support nominal³⁵ ». $N_1 - X$ est ce que Riegel appelle une « séquence définissante³⁶ ». Ajoutons que cette séquence est composée, pour reprendre les termes aristotéliens, du genre prochain (*genos*) N_1 et de la différence spécifique (*diaphora*) X . Riegel illustre les énoncés définitoires copulatifs par les exemples suivants :

- (95) a. L'ophtalmologiste est un médecin spécialiste des yeux
b. Les ophtalmologistes sont des médecins spécialistes des yeux
c. Un ophtalmologiste est un médecin spécialiste des yeux

35. Riegel (1987 : 30).

36. On parle également de *definiendum* et de *definiens*, respectivement.

Le terme à définir N_0 dans ces trois énoncés est *ophtalmologiste*. Il est suivi de la copule *être*, puis de la séquence définissante. Celle-ci comporte, d'un côté, l'hyperonyme N_1 de N_0 (*un ophtalmologiste est une sorte de médecin*). D'un autre côté, elle précise la différence spécifique des ophtalmologistes par rapport à tous les autres médecins, ici, au moyen de la séquence nominale *spécialiste des yeux*.

En ce qui concerne la langue russe, le patron syntaxique de ce type d'énoncés est très similaire à celui proposé par Riegel :

$$(96) \quad N_0 - \text{быть} \text{ « être »} - (\text{это} \text{ « ce »}) - N_1 - X$$

Les seuls changements sont liés à la structure phrastique de la langue russe : les articles sont absents, les positions de la copule et du pronom démonstratif facultatif sont inversées. Rappelons également que, dans la majorité des cas, le verbe *быть* « être » a une forme nulle au présent. Il peut alors être réalisé à l'écrit par un tiret.

Revenons à l'expression des relations partitives. Les énoncés définitoires copulatifs peuvent tout à fait être réalisés dans le but de préciser le statut d'une partie par rapport à son tout, et ce aussi bien en russe que dans d'autres langues : les phrases-tests *X is a part of Y* « X est une partie de Y » de Cruse (1986, 2000) et Winston *et al.* (1987) correspondent à ce type de construction. Dans ce cas, le terme N_0 à définir correspond au méronyme, que nous noterons N_m . Son statut de partie est ce que nous appelons un marqueur nominal de méronymie, noté N_{marq} : en russe ce sont des noms génériques de parties comme *часть* « partie », *кусок* « morceau », *член* « membre », etc. Enfin, la différence spécifique dans la définition de la partie en question est le nom de l'entité-tout correspondante, que nous notons N_h . Un énoncé définitoire copulatif a alors, dans le cas de l'expression de la relation partie-tout, la forme suivante en russe :

$$(97) \quad N_m.NOM - (\text{это}) N_{marq}.NOM N_h.GEN \\ \text{« } N_m \text{ c'est un } N_{marq} \text{ de } N_h \text{ »}$$

Nous l'illustrerons par les exemples suivants :

$$(98) \quad \text{a. горлышко}_m - \text{это часть}_{marq} \text{ бутылки}_h \\ \text{goulot.NOM est ce partie.NOM bouteille.GEN} \\ \text{« un goulot est une partie d'une bouteille »}$$

- b. карбюратор_m – это деталь_{marq} двигателя_h
 carburateur.NOM est ce pièce.NOM moteur.GEN
 « un carburateur est une pièce d'un moteur »
- c. фундамент_m – это элемент_{marq} здания_h
 fondation.NOM est ce élément.NOM bâtiment.GEN
 « une fondation est un élément d'un bâtiment »

Le marqueur nominal *часть_{marq}* « partie » en (98a) est sans doute le marqueur le plus polyvalent : il véhicule uniquement l'idée d'appartenance inaliénable. D'autres marqueurs ont une sémantique plus complexe : ainsi, par exemple, *деталь_{marq}* « pièce » en (98b) indique que la relation de méronymie entre *карбюратор_m* « carburateur » et *двигатель_h* « moteur » est du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE.

Les relations ÉLÉMENT / COLLECTION ne peuvent généralement pas être exprimées par ces constructions :

- (99) a. *дерево_m – это N_{marq} леса_h
 arbre.NOM est ce N_{marq}.NOM forêt.GEN
- b. *музыкант_m – это N_{marq} оркестра_h
 musicien.NOM est ce N_{marq}.NOM orchestre.GEN

Cependant, quelques exceptions sont attestées dans la langue russe. Premièrement, nous avons observé des énoncés définitoires avec le marqueur lexical *член_{marq}* « membre » :

- (100) вратарь_m – это член_{marq} команды_h
 gardien.de.but.NOM est ce membre.NOM équipe.GEN
 « un gardien de but est un membre de l'équipe »

Malgré les ressemblances ontologiques avec la relation ÉLÉMENT / COLLECTION — il s'agit de l'appartenance d'un individu à un groupe de personnes — la relation partitive dans ces exemples n'est pas de ce type. Rappelons qu'une relation ÉLÉMENT / COLLECTION est définie par la similarité des parties. Or, dans les exemples ci-dessus, la partie est considérée comme ayant des différences par rapport à l'ensemble des parties. Ainsi, tous les joueurs d'une équipe sportive ne sont pas des gardiens de but. Ce dernier remplit un rôle fonctionnel au sein de l'équipe, ce qui rapproche cette relation de la méronymie COMPOSANT / ASSEMBLAGE. À noter que, lorsque la similarité des parties est respectée, les énoncés ne sont pas acceptables :

- (101) *спортсмен_m – это член_{marq} команды_h
 sportif.NOM est ce membre.NOM équipe.GEN

Un autre cas de figure qui semble possible est celui de la relation entre une catégorie sociale et ses représentants :

- (102) a. интеллигент_m – это представитель_{marq} интеллигенции_h
 intellectuel.NOM est ce représentant.NOM intelligentsia.GEN
 b. аристократ_m – это представитель_{marq} аристократии_h
 aristocrate.NOM est ce représentant.NOM aristocratie.GEN

Ici, d'une part, une personne fait partie de l'ensemble des individus d'une même classe ; la relation ressemble donc à la relation ÉLÉMENT / COLLECTION. D'autre part, une personne représente la classe sociale dont elle fait partie au sens où elle est le « site » des propriétés qui caractérisent cette classe. Le caractère homéomère est présent dans ces exemples, contrairement aux couples ÉLÉMENT / ASSEMBLAGE prototypiques : l'aristocratie peut être constituée d'un seul aristocrate³⁷, tandis qu'un arbre ne peut constituer à lui seul une forêt. Malgré la ressemblance apparente, la relation n'est pas ici du type ÉLÉMENT / COLLECTION. L'ambiguïté entre ces exemples et les représentants prototypiques de cette relation est la même que celle qui a causé la confusion entre méronymie et hyperonymie dans l'article de Iris *et al.* (1988).

La construction copulative inverse, qui permet de définir l'entité-tout en fonction des parties la composant, est également possible :

- (103) N_h.NOM – (это) N_{marq}.NOM N_m.GEN
 « un N_h c'est un N_{marq} de N_m »

Elle est toutefois réservée à la seule relation ÉLÉMENT / COLLECTION aussi bien construite d'après un lien spatial que social :

- (104) a. колода_h – это набор_{marq} карт_m
 jeu.NOM est ce ensemble.NOM cartes.GEN
 « un jeu [de cartes à jouer] est un ensemble de cartes »

³⁷. On qualifie certaines personnes de « dernier aristocrate » (*последний аристократ*) d'un pays, d'une ville, etc.

- b. оркестр_h – это коллектив_{marq} музыкантов_m
 orchestre.NOM est ce collectif.NOM musiciens.GEN
 « un orchestre est un collectif de musiciens »
- c. корпус_h – это собрание_{marq} текстов_m
 corpus.NOM est ce recueil.NOM textes.GEN
 « un corpus est un ensemble de textes »

Les marqueurs utilisés dans ces énoncés (*набор_{marq}*, *коллектив_{marq}*, *собрание_{marq}*) ne sont évidemment pas les seuls possibles dans ces constructions. Un certain nombre d'entre eux sont des noms verbaux. Les verbes à l'origine de ces dérivations désignent des actions de rassemblement ou de regroupement, nécessaires à la création d'une collection. Dans les exemples ci-dessus, *набор_{marq}* « ensemble » est dérivé du verbe *набрать* « rassembler », et *собрание_{marq}* « recueil » du verbe *собрать* « recueillir ». Il s'agit donc de l'illustration lexicale de l'importance accordée à l'événement de rassemblement des éléments dans la conception d'un nom de collection.

Les relations méronymiques d'autres types ne peuvent généralement pas intégrer ces constructions inverses, définissant l'entité-tout. Nous n'avons notamment pas réussi à trouver de marqueurs lexicaux de la méronymie tels que les énoncés ci-dessous soient valables :

- (105) a. *двигатель – это N_{marq} карбюратора
 moteur.NOM est ce N_{marq}.NOM carburateur.GEN
- b. *бутылка – это N_{marq} горлышка
 bouteille.NOM est ce N_{marq}.NOM goulot.GEN

En conclusion, nous avons montré que les phrases-tests classiques de la relation partie-tout, comme *X est une partie de Y* en français, ne sont qu'un cas particulier des énoncés définitoires copulatifs. En fonction du marqueur lexical de la méronymie utilisé dans ces constructions, il est possible de les utiliser dans l'expression d'un grand nombre de relations de partie à tout. De même, nous avons pu observer que l'inversion de ce type d'énoncés mettait une fois de plus en évidence le caractère particulier de la relation ELEMENT / COLLECTION dans le panorama des relations méronymiques.

2.2.4.2 Constructions verbales de possession

De nombreux travaux³⁸ ont souligné que le verbe *иметь* « avoir » s'emploie principalement avec des sujets inanimés et abstraits. L'emploi typique de ce verbe en russe peut être illustré par des phrases verbales comme *предметы имеют размер* « des objets ont une taille », *эти идеи имеют сходство* « (litt.) ces idées ont la ressemblance ; ces idées se ressemblent », etc. Činlej (1990 : 21) remarque que le verbe *иметь* « avoir » traduit la même relation entre le sujet inanimé et son objet, que celle véhiculée par la construction prépositionnelle avec *у* « chez » ayant des sujets animés. Ce verbe traduit donc la possession, dans son sens le plus large, et nous pouvons donc nous attendre à ce que la possession inaliénable puisse être exprimée de la même manière.

Commençons par la relation entre des objets concrets. Nous observons quelques constructions avec le verbe *иметь* « avoir » traduisant la relation partie-tout entre des entités concrètes, lorsque ces entités sont liées par des relations prototypiques COMPOSANT / ASSEMBLAGE :

- (106) a. каждый автомобиль_h имеет кузов_m
chaque automobile.NOM a carrosserie.ACC
« chaque voiture a une carrosserie »
- b. дом_h имеет много окон_m
maison.NOM a beaucoup fenêtres.GEN
« la maison a beaucoup de fenêtres »

Parmi les énoncés attestés, nous pouvons également citer ceux où le sujet et l'objet du verbe définissent les relation du type ÉLÉMENT / COLLECTION ou SOUS-COLLECTION / COLLECTION. Mais ceci est uniquement vrai, lorsque le lien établi est de nature sociale (107). Les relations construites par proximité spatiale des parties ne peuvent, en effet, être exprimées par de telles constructions verbales (108) :

38. Par exemple, Padučeva (1974 : 237), Padučeva (2004 : 433), Činlej (1990 : 21), Korotkova (2008 : 12), et bien d'autres.

- (107) a. команда_h имеет опытных игроков_m
 équipe.NOM a expérimentés.ACC joueurs.ACC
 « l'équipe a des joueurs expérimentés »
- b. армия_h имеет конную дивизию_m
 armée.NOM a ADJ.de.cheval.ACC division.ACC
 « l'armée comporte une division de cavalerie »
- (108) a. *лес_h имеет высокие деревья_m
 forêt.NOM a hauts.ACC arbres.ACC
- b. *букет_h имеет синие цветы_m
 bouquet.NOM a bleues.ACC fleurs.ACC

Il serait possible de considérer les collections du premier type comme ayant une identité plus autonome que les secondes. Les organisations ou les collectifs dénotés par ces holonymes pourraient être rapprochés des noms d'êtres animés, notamment par leur capacité d'avoir un pouvoir décisionnel (*армия решила не вмешиваться в конфликт* « l'armée décida de ne pas intervenir dans le conflit ») ou une volonté (*команда хочет стать чемпионом* « l'équipe souhaite devenir champion »). Dans ce cas, les relations des exemples (107) peuvent se rapprocher davantage de la possession que de la méronymie, malgré les aspects partitifs qu'elles peuvent présenter.

Malgré la contrainte, formulée plus haut, Činlej (1990 : 21) évoque des exemples avec des sujets animés dans des situations d'énonciation particulières : la considération du corps humain comme un objet physique non-animé, lors d'une description anatomique, par exemple. Il illustre son propos par l'énoncé en (109).

- (109) a. этот больной_h имел два сердца_m
 ce malade.NOM avait deux cœur.GEN
 « ce malade avait deux cœurs »

Si les cas prototypiques de méronymie peuvent être exprimées à l'aide du verbe *иметь* « avoir », son utilisation dans l'expression des relations méronymiques demeure occasionnelle. Ce type de constructions n'accepte d'ailleurs pas les couples d'unités lexicales liées par des relations partie-tout les plus marginales, comme PORTION / TOUT ou SUBSTANCE / TOUT :

- (110) a. *пирог_h имеет куски_m
 tarte.NOM a parts.ACC

- b. *хлеб_h имеет ломтики_m
pain.NOM a tranches.ACC
- c. *игрушка_h имеет пластмассу_m
jouet.NOM a plastique.ACC
- d. *водка_h имеет спирт_m
vodka.NOM a éthanol.ACC

Remarquons que, dans le cas de la relation entre objets concrets et substances qu'ils contiennent ou entre un mélange et l'un de ses ingrédients, il est possible d'utiliser les constructions avec le verbe *содержать* « contenir » :

- (111) a. игрушка_h содержит пластмассу_m
jouet.NOM contient plastique.ACC
« le jouet contient du plastique »
- b. водка_h содержит спирт_m
vodka.NOM contient éthanol.ACC
« la vodka contient de l'éthanol »

Comme nous l'avons remarqué, le verbe *иметь* « avoir » est réputé pouvoir exprimer des relations d'appartenance au sens large, lorsque le sujet est un nom abstrait. Pourtant, les relations de partie à tout entre de tels noms ne semblent pas acceptables dans ces phrases verbales. Afin d'illustrer cette incohérence avec l'usage prescrit du verbe *иметь* « avoir », il suffira de considérer les relations entre les noms de deux périodes temporelles ou celle entre deux noms d'idéalités :

- (112) a. *неделя_h имеет семь дней_m
semaine.NOM a sept jours.GEN
- b. *книга_h имеет две повести_m
vertu.NOM a patience.ACC

D'autres constructions verbales peuvent être utilisées pour traduire la relation de partie à tout entre les entités abstraites de ce type. Par exemple, il serait possible d'utiliser la construction verbale N_h *включает в себя* N_m « N_h inclut N_m » :

- (113) a. неделя_h включает в себя семь дней_m
semaine.NOM inclut dans soi sept jours.GEN
« une semaine compte sept jours »

- b. книга_m включает в себя две повести_m
 livre.NOM inclue dans soi deux nouvelle.GEN
 « le livre comprend deux nouvelles »

L'usage du verbe *иметь* « avoir » dans l'expression des relations partitives ne suit pas véritablement ses autres emplois et le locuteur doit, la plupart du temps, recourir à d'autres constructions verbales. Nous pouvons donc en conclure que l'utilisation de ce verbe ayant pour sujet l'holonyme et pour objet le méronyme appuie notre thèse de la distinction entre la possession et les relations partie-tout.

2.2.4.3 Verbes de séparation

Aurnague et Plénat (2008) montrent qu'il existe en français une catégorie de verbes recourant au préfixe *é-* qui désignent l'action de séparation d'une entité-tout d'une de ses parties. Les auteurs la décrivent comme suit :

Il s'agit des verbes comme *épépiner*, qui sont construits sur un radical nominal (*pépin*) désignant une partie de l'entité à laquelle renvoie le complément direct (*des groseilles, des raisins, etc.*)³⁹.

Le russe possède un mécanisme dérivationnel comparable permettant de construire des verbes qui traduisent cette idée de privation. Un certain nombre de verbes dénominaux, ayant cette sémantique, sont formés à l'aide de deux préfixes consécutifs : *о-*, véhiculant une idée de transformation⁴⁰, et *без-*, le préfixe à valeur privative. Les verbes ainsi formés peuvent être transitifs, comme dans les exemples suivants :

- (114) a. обезжирить мясо_h
 dégraisser viande.ACC
 b. обезглавить противника_h
 décapiter adversaire.ACC

Dans ce cas, le complément d'objet du verbe est l'holonyme du couple partie-tout, et le verbe est dérivé du méronyme. D'autres verbes sont intransitifs :

39. Aurnague et Plénat (2008 : 1).

40. Utilisé seul, ce préfixe apparaît dans des verbes comme *озеленить* « (faire) garnir un lieu de végétaux » (dérivé de l'adjectif *зелёный* « vert ») ou *озвучить* « enregistrer la piste son d'un film » (dérivé du nom *звук* « son »).

- (115) a. солдат_h обезножел
soldat.NOM perdit.les.pieds
b. оазис_h обезводел
oasis.NOM désséchea

Ici, l'holonyme est le sujet du syntagme verbal. Dans certains cas, deux verbes sémantiquement proches peuvent être distingués : l'un transitif, dont l'infinitif perfectif se termine en *-ить*, et l'autre intransitif, avec l'infinitif se terminant par *-еть*. Ainsi, le verbe transitif *обезжирить* « dégraisser » de l'exemple (114a) peut être associé au verbe intransitif *обезжиреть*, et *обезножить* « perdre les pieds » de l'exemple (115a) – au verbe transitif *обезножить* « couper les pieds ». Toutefois, l'existence des deux verbes n'est pas systématique. De plus, leur usage n'est pas toujours équivalent dans la langue en terme de fréquence. Par exemple, le verbe intransitif *обеззубеть* « perdre les dents », est attesté dans les dictionnaires de la langue russe et dans le corpus. Quant au verbe transitif *обеззубить* « casser / arracher les dents », il apparaît une seule fois dans le CNLR (116a), et occasionnellement dans la presse en ligne et les forums (116b) :

- (116) a. Она расплылась очаровательной, до ушей улыбкой своего слегка *обеззубленного рта_h*⁴¹.
« Elle fit un charmant sourire jusqu'aux oreilles avec sa *bouche_h* légèrement *édentée*. »
b. Алчный стоматолог “*обеззубил*” *петербурженку_h*.
« Un dentiste avide “*édenta*” une *habitante de Saint-Petersbourg* »

Un autre verbe mérite d'être abordé : il s'agit de *потрошить* « étripier », dérivé de *потрох* « tripe ». Ceci est un verbe transitif et son complément d'objet direct est toujours le nom d'un être animé :

- (117) потрошить курицу_h / рыбу_h
étripier poulet.ACC poisson.ACC
« étripier un poulet / un poisson »

Toutefois, la formation de ce verbe ne suit pas un mécanisme productif, comme dans le cas des verbes en *без-*, et nous n'avons pas observé d'autres verbes du même type. Précisons, que, dans tous les exemples ci-dessus, nous n'indiquons pas le méronyme, car il n'est pas présent dans la phrase, malgré

41. ISKANDER, F. (1977). *Morskoj skorpion*.

le fait que les verbes de séparation véhiculent l'idée de partie.

D'autres verbes de séparation ont une sémantique plus générale : *отломить* « casser », *отсоединить* « déconnecter », *вырвать* « arracher », etc. Ces verbes transitifs de séparation sont plus complexes d'un point de vue sémantique car ils nécessitent deux compléments pour exprimer la relation de partie à tout. En effet, le complément d'objet direct est toujours un méronyme et le complément d'objet indirect un holonyme :

- (118) a. отсоединить экран_m от ноутбука_h
 déconnecter écran.ACC issu.de ordinateur.portable.GEN
 « détacher l'écran d'un ordinateur portable »
- b. отломить ветку_m от дерева_h
 casser branche.ACC issue.de arbre.GEN
 « casser une branche d'un arbre »
- c. вырвать страницу_m из книги_h
 arracher page.ACC de.intérieur livre.GEN
 « arracher une page d'un livre »

Dans les exemples ci-dessus, le verbe de séparation met, dans une certaine mesure, en jeu une valeur spatiale, celle de la position initiale de la partie au sein de l'entité-tout. Ainsi, la préverbe *вы-*, dans l'exemple (118c), distingue le verbe *вырвать* « arracher » : il indique que la position normale ou attendue de la partie ôtée est à l'intérieur de l'entité-tout (cf. *страница в книге* « une page dans un livre »). Cette localisation, présente morphologiquement dans le verbe, est dupliquée par le recours à la préposition ablative correspondante dans le complément d'objet indirect, comportant l'holonyme. Nous avons pu constater que le recours aux verbes de séparation, traduisant la valeur de localisation « de la surface de » – comme *сорвать* « arracher » ou *снести* « emporter » – n'était que très peu attesté :

- (119) a. ??сорвать ветку_m с дерева_h
 arracher branche.ACC de.surface arbre.GEN
 « arracher une branche d'un arbre »
- b. ??ветер снёс крышу_m с дома_h
 vent.NOM emporta toit.ACC de.surface maison.GEN
 « le vent emporta le toit de la maison »

Le verbe *сорвать* « arracher » peut cependant être utilisé pour certaines relations proches de la méronymie :

- (120) ?? сорвать яблоко_m с яблони_h
 arracher pomme.ACC de.surface pommier.GEN
 « arracher une pomme d'un pommier »

Ici, il s'agit d'une relation entre une entité (un pommier) et les objets qu'elle génère au cours du temps de manière cyclique (des pommes). En effet, une pomme ne semble pas faire partie d'un pommier ou, du moins, pas au même titre que ses feuilles ou ses branches.

Soulignons que certains verbes de séparation ont été dérivés en noms de parties. Ainsi, le substantif *вырезка* « filet⁴² (viande) » est un dérivé du verbe *вырезать* « découper ». De même, le nom de portion *ломоть* « tranche » est un dérivé du verbe *ломать* « casser ». Enfin, le nom de la devise russe – le rouble, ou *рубль* – est un dérivé du verbe *рубить* « couper (à la hache, par exemple) », comme le rapporte Vasmer (1986 : 511). En effet, la monnaie russe du XII^e siècle – la grivna – avait une forme de bâtonnet d'argent. Le rouble, qui est venu la remplacer, était avant tout une partie que l'on découpait à la grivna.

Pour résumer, le processus de séparation semble important dans la conception de la relation partie-tout, mais pour une catégorie assez restreinte de relations partie-tout. Tous les verbes que nous avons évoqués peuvent traduire les relations méronymiques lorsque les parties sont séparables. De plus, aucune inversion de ces constructions verbales ne semble possible.

2.3 Conclusion

Comme nous avons pu le voir, la relation de méronymie a souvent été assimilée à une sous-catégorie de la relation possessive ou à la relation de localisation. Dans ce chapitre, nous avons montré qu'en russe ces rapprochements peuvent également être justifiés puisque l'expression de la méronymie s'y effectue à travers des constructions morpho-syntaxiques propres à ces relations.

Nous avons également constaté que toutes les catégories de la relation partie-tout ne se comportent pas de la même manière dans le discours. Ainsi,

42. Les schémas de découpe des carcasses animales sont différents d'un pays à l'autre. Le nom russe *вырезка* renvoie, plus exactement, à une pièce de viande entre le filet et le filet-mignon. Nous fournissons ici la traduction usuelle.

les oppositions que nous avons établies à la fin du premier chapitre ne sont pas uniquement liées aux aspects ontologiques des référents, mais aussi à l'expression même de ces relations. Nous avons notamment mis en évidence la différence qui existe entre la relation ÉLÉMENT / COLLECTION et les autres catégories de la méronymie. Ce constat rejoint celui de Lammert (2010 : 25) pour qui les noms collectifs « peuvent être considérés comme étant l'inverse des méronymes ».

Enfin, comme nous l'avons souligné, le recours à certaines constructions morpho-syntaxiques nécessite une représentation cognitive « dynamique » des entités chez le locuteur⁴³. Les référents des couples méronyme / holonyme évoluent, en effet, avec le temps et les relations qu'ils entretiennent ne sont pas figées. Les processus d'intégration des parties dans le tout correspondant et de leurs séparation se traduisent de manière récurrente dans les constructions abordées. Pour ces raisons nous nous proposons d'analyser le versant temporel des entités dans le chapitre suivant.

43. Cette dynamité se rapporte, dans notre travail, à l'évolution du monde référentiel lui-même, et non à sa représentation cognitive croissante chez le locuteur, utilisée dans le cadre théorique *DRT* (Kamp, 1981), entre autres. Pour plus d'informations sur ses approches dynamiques, cf. Nouwen *et al.* (2016).

Chapitre 3

Méronymie et dimension temporelle

Les travaux sur la méronymie que nous avons évoqués jusqu'ici, ainsi que notre analyse des moyens d'expression de la méronymie, prennent en compte les configurations **spatiales** des entités. Des traits sémantiques tels que la distribution de la partie dans le tout, le caractère connexe de ces entités ou leur similarité ont été commentés au fil du texte : tout cela est lié au versant spatial des entités concernées.

Dans ce chapitre, nous étudierons l'importance de la vision dynamique des entités et donc de leur dimension temporelle, dans le cadre de la description d'une relation partitive. Nous commencerons par discuter la manière de traiter le temps en logique formelle (voir la section 3.1 ci-dessous). Nous aborderons ensuite le traitement du temps et du domaine temporel en sémantique lexicale (section 3.2, page 127). Enfin, dans la section 3.3 (page 146), nous procéderons à une étude de cas des relations partie-tout correspondant à des configurations temporelles atypiques.

3.1 Logiques temporelles

Étudier les caractéristiques temporelles des parties et des entités-touts correspondantes revient en grande partie à décrire leur position relative sur l'échelle du temps. Nous adoptons ici, à l'instar de Bernitskaïa (2008 : 49), une

vision linéaire du temps qui le représente en tant qu'une dimension continue¹. Plusieurs cadres théoriques formels ont été proposés pour rendre compte des différentes relations temporelles au sein d'un tel modèle linéaire.

3.1.1 Modèle de Allen (1984)

Allen (1984 : 255-256) note que, pour deux périodes ou domaines temporelles A et B , il existe un nombre fini de positions relatives sur l'axe du temps. Il distingue sept configurations principales, qu'il fait correspondre à des relations entre A et B . Le premier cas de figure est celui où A précède B et où il existe une période temporelle entre la fin de A et le début de B . Il note cette relation $A < B$ « A précède B » (ou « A est antérieur à B »). La deuxième relation – AmB^2 « A rencontre B » – a lieu, lorsque la fin de la période A est directement suivie du début de B . La relation d'intersection (ou chevauchement) AoB^3 est la configuration où A commence avant le début de B , mais se termine pendant B . Allen dit que A démarre B (noté AsB , pour *starts*), lorsque les deux périodes commencent au même moment, mais A se termine avant B . La cinquième relation décrite par Allen est la relation « pendant » notée AdB – pour *during* – dans laquelle le domaine temporel de A est entièrement compris dans celui de B . La sixième relation est « A termine B » (AfB , pour *finishes*) : la période temporelle A commence pendant le déroulement de B , et les deux se terminent au même moment. Enfin, la dernière est la relation d'égalité des deux périodes, notée $A = B$. Remarquons qu'il ne s'agit pas simplement de deux périodes temporelles de même longueur : A et B égaux, dans la conception de Allen, se déroulent obligatoirement **en même temps** sur toute leur durée.

Dans la typologie de Allen, les relations inverses peuvent également être formées. Par exemple, la relation inverse de $A < B$ est notée $A > B$ (lire « A est après B » ou « A est postérieur à B »). Les autres relations inverses sont indiqués par la lettre « i » – pour *inverse* – que l'on ajoute dans la formule. Ainsi, lorsque la période A rencontre la période B (AmB), B entretient une relation inverse à « rencontre » avec A , notée $BmiA$. La seule relation n'ayant pas d'inversion chez Allen est la relation d'égalité : la formule $A=B$ est alors équivalente à $B=A$. On peut donc compter 13 positions temporelles relatives.

1. Le modèle linéaire peut être opposé au modèle cyclique ou « naïf ». Jakovleva (1994 : 97-101) traite de cette opposition de manière approfondie.

2. « m » est une abréviation de l'anglais *meets*.

3. « o » est une abréviation de l'anglais *overlap*.

L'ensemble des relations de Allen, ainsi que de leurs inversions, est représenté dans la Figure 3.1.

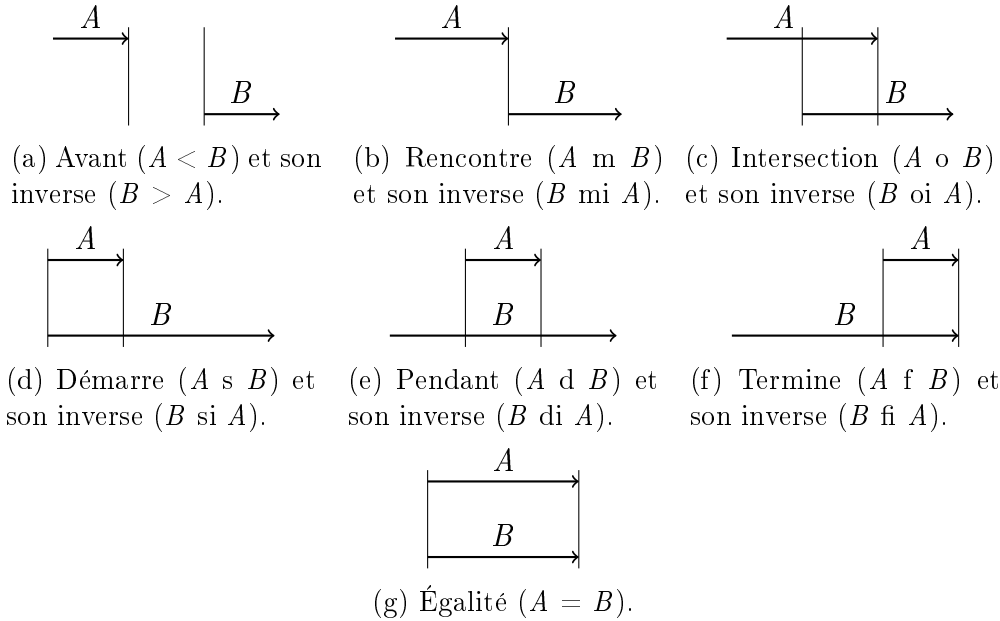


FIGURE 3.1 – Les 13 relations temporelles de Allen (1984).

Ces relations de Allen permettent de décrire de manière formelle les positions relatives des intervalles (que nous noterons I_x) correspondant aux domaines temporels des entités concrètes, abstraites ou bien des événements :

- (1) a. Pierre est mort avant la naissance de Paul
 $I_{Pierre} < I_{Paul}$
- b. Décembre est le dernier mois de l'année
 $I_{décembre} f I_{année}$
- c. Marie était malade hier
 $I_{maladie} d I_{Marie}$

L'énoncé en (1a) n'a qu'une interprétation temporelle possible : Pierre a vécu avant Paul et il existe une période temporelle où Pierre était déjà décédé, tandis que Paul n'était pas encore né. Cette configuration temporelle correspond à la relation « avant » de Allen, ce qu'explique la formalisation $I_{Pierre} < I_{Paul}$. Le mois de décembre étant le dernier mois de l'année,

il commence durant celle-ci et se termine en même temps qu'elle. La relation dans (1b) est donc du type « termine » ($I_{décembre} f I_{année}$). Dans (1c), la période durant laquelle Marie était malade et que nous avons notée $I_{maladie}$ ⁴ se trouve comprise dans le domaine temporel associé à Marie. Nous pouvons représenter une partie du contexte temporel de cet énoncé sous la forme $I_{maladie} d I_{Marie}$.

Enfin, dans les cas des interprétations multiples d'un énoncé, il est possible d'indiquer un ensemble de relations temporelles possibles :

- (2) a. Sophie et Marc ont fini de manger en même temps
 $I_{S.mange} \{f, fi, =\} I_{M.mange}$
 b. Jérôme a fini son entretien avant Léa
 $I_{J.ent} \{<, m, o, s, d\} I_{L.ent}$

Ces énoncés peuvent exprimer un grand nombre de configurations temporelles différentes. Dans (2a), par exemple, Sophie a pu commencer à manger après Marc ($I_{S.mange} f I_{M.mange}$), avant lui ($I_{S.mange} fi I_{M.mange}$), ou bien en même temps que lui ($I_{S.mange} = I_{M.mange}$). Quant à (2b), les interprétations sont encore plus nombreuses : Jérôme a pu terminer son entretien avant que Léa n'arrive ($I_{J.ent} < I_{L.ent}$), au moment même où elle arrivait ($I_{J.ent} m I_{L.ent}$), etc.

Nous ne développerons pas ici les autres principes de la logique temporelle de Allen. Cette logique permet, entre autres, de calculer les syllogismes entre trois domaines temporels ou plus. Étant donné la précision qu'offre ce cadre théorique, nous l'utiliserons pour annoter les schémas temporels dans la suite de ce travail, pour éviter toute ambiguïté. Les quelques exemples commentés suffisent cependant à montrer, que ce modèle n'est pas économique : malgré l'existence de 13 relations primitives, ou atomiques, il est parfois nécessaire de recourir à des ensembles de relations assez importants. C'est pourquoi nous considérerons également le modèle des relations temporelles utilisé dans Vieu (1991).

3.1.2 Modèle de Vieu (1991)

Vieu (1991 : 133) utilise, à l'instar de Kamp (1979), un système appelé structure d'événements. Contrairement à la typologie de Allen, ce système

4. Nous entendons par « maladie » un occurrence particulière de maladie : celle qui atteint Marie et qui a eu lieu hier.

fait uniquement appel à deux relations temporelles primitives. La première est « A précède B » notée $A \propto B$. Dans le cas où A et B sont des instants, cette relation de précédence est valide, lorsque A a lieu avant B . Lorsqu'il s'agit des périodes temporelles, il est nécessaire que l'intégralité de la période A ait lieu avant le début de B . La relation « A précède B » signifie donc qu'il n'existe aucun chevauchement entre les périodes A et B . Elle correspond donc aux relations $A < B$ et AmB de la typologie de Allen, puisque dans aucune des deux il n'y a lieu de chevauchement des entités concernées.

La seconde relation utilisée par Vieu (1991) est « A et B sont contemporains », que l'on note $A\sigma B$. Si A et B sont des événements ponctuels contemporains, cela signifie qu'ils se produisent en un même instant t . S'il s'agit d'événements non ponctuels ou de périodes temporelles, $A\sigma B$ signifie qu'il y a chevauchement de ces périodes sur l'axe du temps. $A\sigma B$ est donc vrai pour toutes les configurations temporelles, apparaissant dans les Figures 3.1c à 3.1g (page 121).

Vieu (1991 : 334) précise que les relations temporelles $A \propto B$ et $A\sigma B$ sont incompatibles ; elle parle de « principe de séparation ». En termes de logique temporelle, ce principe est formulé de la manière suivante :

$$\forall x \forall y (x \propto y \implies \neg x\sigma y) \quad (3.1)$$

Cette contrainte est directement liée à la notion de chevauchement que nous avons évoquée plus haut. En effet, la condition nécessaire à la relation de précédence est l'absence de chevauchement, tandis que la contemporanéité nécessite que les entités aient lieu, du moins en partie, en même temps. Les deux entités ne peuvent donc pas entretenir à la fois les relations \propto et σ .

En dépit du nombre réduit des primitives, il est possible de distinguer, à partir des deux relations introduites dans le modèle de Vieu (1991), toutes les configurations temporelles, décrites par Allen. La correspondance entre les deux cadres théoriques est présentée dans le tableau 3.1 (page suivante).

Les correspondances du tableau ci-dessus permettent également d'exposer, dans le système de Vieu, les équivalents des relations inverses de Allen. Cela démontre que l'équivalence des modèles présentés en termes d'expression des relations temporelles. Nous adoptons néanmoins le système proposé par Vieu (1991), car il possède moins de primitives et fait appel à une axiomatique plus simple.

Allen (1984)	Vieu (1991)
$A < B$	$A \propto B \wedge \exists x(A \propto x \wedge x \propto B)$
AmB	$A \propto B \wedge \forall x(A \propto x \implies \neg(x \propto B))$
AoB	$\forall x(x \propto A \iff x \propto B) \wedge \exists y(y \sigma A \wedge y \sigma B)$
AsB	$\forall x((x \propto A \implies x \propto B) \wedge (x \sigma A \implies x \sigma B)) \wedge \exists y(A \propto y \wedge y \sigma B)$
AdB	$\forall x(x \sigma A \implies x \sigma B) \wedge \exists y(y \propto A \wedge y \sigma B) \wedge \exists z(A \propto z \wedge z \sigma B)$
AfB	$\forall x((x \sigma A \implies x \sigma B) \wedge (A \propto x \implies B \propto x)) \wedge \exists y(y \propto A \wedge y \sigma B)$
$A = B$	$\forall x(x \sigma A \iff x \sigma B)$

TABLE 3.1 – Correspondance entre la typologie de Allen (1984) (hors relations inverses) et le système de Vieu (1991) à deux primitives.

Précisons que certaines formalisations du tableau 3.1 ne correspondent pas à celles proposées par Vieu. Cela a pour cause le conflit terminologique entre les deux modèles. Prenons l'exemple de la relation « pendant ». Pour Allen, cette relation AdB a lieu dans des configurations où le domaine temporel de A est entièrement inclus dans celui de B et leurs bornes ne coïncident pas (cf. Figure 3.1e, page 121). La relation « pendant » n'est pas formalisée de la même manière chez Vieu. Elle la traite en tant qu'inclusion temporelle et la définit comme suit (Vieu, 1991 : 334) :

$$x \subset_t y \equiv_{def} x \sigma y \tag{3.2}$$

$$\wedge \forall z(z \sigma x \implies z \sigma y) \tag{3.3}$$

$$\wedge \forall z(z \propto y \implies z \propto x) \tag{3.4}$$

$$\wedge \forall z(y \propto z \implies x \propto z) \tag{3.5}$$

Ces quatre conditions de la relation « pendant » chez Vieu ne renvoient pas à la même relation dans le modèle de Allen, mais à quatre relations différentes : « A démarre B » (AsB), « A pendant B » (AdB), « A termine B » (AfB) et « A est égal à B » ($A = B$). Autrement dit, cette relation correspond à toutes les configurations temporelles, où le domaine temporel de A est entièrement inclus dans celui de B , sans aucune restriction sur la position relative de leurs bornes. Il nous semble, par ailleurs, que les conditions (3.4) et (3.5) n'ont pas à être précisées, puisqu'elles peuvent être déduites de la condition (3.3)⁵. La forme courte de cette définition pourrait donc être

5. La condition (3.3) permet également de déduire (3.2). Toutefois, nous conservons

présentée comme :

$$x \subset_t y \equiv_{def} x\sigma y \wedge \forall z(z\sigma x \implies z\sigma y) \quad (3.6)$$

Dans ce cas, les conditions (3.4) et (3.5), doivent être considérées en tant qu'axiomes du système utilisé :

$$\forall x, y(x \subset_t y \implies \forall z(z \propto y \implies z \propto x)) \quad (3.7)$$

$$\forall x, y(x \subset_t y \implies \forall z(y \propto z \implies x \propto z)) \quad (3.8)$$

Notre formalisation de l'égalité des domaines temporels dans ce cadre théorique est elle aussi quelque peu différente de celle de l'auteur. Cette relation $A = B$ est notée chez elle $A \equiv_t B$ et définie en fonction de l'inclusion temporelle de manière suivante :

$$(x \equiv_t y) \equiv_{def} x \subset_t y \wedge y \subset_t x \quad (3.9)$$

Autrement dit, deux domaines temporels sont équivalents, lorsque tout instant de l'un a lieu pendant l'autre et vice versa. Si la définition formelle de l'inclusion temporelle ($x \subset_t y$) est réduite à celle, donnée dans la formule 3.6, alors la formalisation de l'équivalence temporelle ($x \equiv_t y$) de Vieu (1991) revient à ce que nous avons proposé dans le tableau 3.1.

Essayons maintenant de formaliser dans le modèle de Vieu (1991) les exemples (1) et (2) choisis pour illustrer la typologie de Allen. Tout d'abord, dans le cas des exemples (1), il n'y a qu'une seule configuration temporelle possible. Il suffit donc d'utiliser les correspondances entre les deux modèles, proposées dans le tableau 3.1, pour formaliser les énoncés en termes des relations « précède » et « contemporain » :

- (3) a. Pierre est mort avant la naissance de Oscar

$$I_{Pierre} \propto I_{Oscar} \\ \wedge \exists x(I_{Pierre} \propto x \wedge x \propto I_{Oscar})$$

- b. Décembre est le dernier mois de l'année

$$\forall x((x\sigma I_{décembre} \implies x\sigma I_{année}) \\ \wedge (I_{décembre} \propto x \implies I_{année} \propto x)) \\ \wedge \exists y(y \propto I_{décembre} \wedge y\sigma I_{année})$$

celle-ci, car elle préserve la validité de la définition dans l'ensemble des univers possibles.

- c. Marie était malade hier
 $\forall x(x\sigma I_{maladie} \implies x\sigma I_{Marie})$
 $\wedge \exists y(y \propto I_{maladie} \wedge y\sigma I_{Marie})$
 $\wedge \exists z(I_{maladie} \propto z \wedge z\sigma I_{Marie})$

Comme nous pouvons le constater, les formalisations de ces exemples dans le modèle de Vieu sont plus complexes que celles obtenues dans le système de Allen. N'oublions pas, cependant, que le nombre de relations atomiques est ici réduit de treize à deux, ce qui suppose une plus grande élégance formelle en même temps qu'une certaine économie.

L'intérêt du modèle à deux primitives réside, notamment, dans la simplicité de formalisation des configurations temporelles plus complexes. Les énoncés en (2) sous-spécifient les positions relatives des entités sur une échelle du temps, en laissant la possibilité des interprétations diverses, comme nous l'avons observé plus haut. Ces exemples peuvent alors être modélisés chez Vieu de manière plus concise :

- (4) a. Sophie et Marc ont fini de manger en même temps
 $\forall x(I_{S.mange} \propto x \iff I_{M.mange} \propto x)$
 b. Jérôme a fini son entretien avant Léa
 $\exists x(I_{J.ent} \propto x \wedge x\sigma I_{L.ent})$

Autrement dit, dans (4a), quel que soit l'événement postérieur au repas de Sophie, il est également postérieur au repas de Marc, et vice versa. Dans l'exemple (4b), il existe toujours un instant postérieur au départ de Jérôme de son entretien et contemporain du déroulement de celui de Léa. Les deux primitives de ce système permettent donc la formalisation, sous une forme synthétique, de l'ensemble des configurations temporelles sous-tendant les exemples (4a) et (4b), là où le calcul de Allen nécessitait respectivement 3 et 5 primitives.

Les modèles de la logique temporelle de Allen et de Vieu sont donc équivalents, comme nous avons essayé de le montrer. Nous préférons néanmoins recourir à un système ayant moins de relations primitives, c'est pourquoi nous allons utiliser, dans la suite de ce chapitre, les relations $A \propto B$ « A précède B » et $A\sigma B$ « A et B sont contemporains ». Toutefois, les résultats de nos analyses pourront tout à fait être comparés à ceux des travaux utilisant le modèle de Allen.

3.2 Temps en sémantique

Nous venons d'aborder la manière dont la dimension temporelle est représentée dans le cadre de la logique formelle. Dans la présente section, nous nous intéresserons au traitement du temps en sémantique. Après avoir présenté quelques éléments de réflexion généraux (3.2.1), nous présenterons les implications de l'opposition entre l'espace et le temps sur les relations partitives (3.2.2, page 131). Nous aborderons ensuite, dans la section 3.2.3 (page 136), une série de limites à la comparaison et au rapprochement entre les domaines spatiaux et temporels.

3.2.1 Considérations générales

3.2.1.1 Espace *vs* temps

Le rapprochement entre la conception des domaines spatiaux et temporels chez l'Homme est couramment observé. Les similitudes traitées dans les différents travaux sont essentiellement liées à la représentation du domaine temporel, que le locuteur « naïf » assimile à une dimension comparable aux dimensions spatiales.

Des points communs entre la représentation de l'espace et du temps existent également en linguistique. Une extension temporelle peut, par exemple, être exprimée de la même manière qu'une extension spatiale. Un locuteur français pourrait ainsi se référer à la durée d'un événement ou à la longueur d'une entité physique au moyen de lexèmes et constructions similaires :

- (5) a. une longue tige, une courte ficelle
- b. une longue vie, une courte réunion
- (6) a. une corde d'un mètre,
- b. une conférence de trois heures, un vase de deux cent ans

Le russe fait, dans une certaine mesure, une distinction entre l'expression de la longueur du domaine spatial et celle du domaine temporel. L'adjectif *длинный* « long (distance) » y est employé pour qualifier une extension spatiale, tandis que *долгий* « long (durée) » s'utilise pour décrire une extension temporelle. Ainsi, l'expression de la longueur des exemples (5) sera traduite en russe de deux manières différentes :

- (7) a. длинный стебель
long.(distance) tige
« une longue tige »
b. долгая жизнь
long.(durée) vie
« une longue vie »

Cette distinction entre la longueur spatiale et temporelle permet aux locuteurs russes d'éviter certaines ambiguïtés, comme celle présente dans *une longue route* en français. Dans son interprétation spatiale, une entité matérielle du monde réel – une route – est qualifiée par rapport à sa longueur, c'est à dire son extension matérielle. D'un autre côté, le nom *route* peut également désigner en français un événement de déplacement (un « trajet »), et peut même être accompagné d'une précision de durée (*six heures de route*). Dans ce cas, l'adjectif *longue* dans *une longue route* se rapporte non pas à la distance, mais à une extension temporelle de l'événement en question. Les deux emplois de cet adjectif seront traduits différemment en russe, en fonction du sens assigné au nom modifié :

- (8) a. длинная дорога
long.(distance) route
b. долгая дорога
long.(durée) vie

Toutefois, chez les locuteurs russes un lien très fort unit également les dimensions spatiales et temporelles. Dahl (2014 : 1298) recense, notamment, un certain nombre d'usages spatiaux, bien que métaphoriques et désormais vieilliss, de l'adjectif *долгий* : *у него долгий язык* « (litt.) il a une langue longue / il n'a pas sa langue dans la poche », *у него долгие руки* « (litt.) il a les bras longs / il a le bras long », etc. Malgré le choix de l'adjectif dans ces constructions, il s'agit dans les deux cas de la longueur d'une extension spatiale et non temporelle.

Notons, d'autre part, que l'adjectif russe *короткий* « court » n'est pas marqué en russe vis-à-vis de l'opposition spatial *vs* temporel. Il peut tout aussi bien désigner alors la faible extension d'une entité matérielle que celle d'un événement :

- (9) a. короткий стебель
courte tige

b. короткая жизнь
courte vie

Nous pouvons donc supposer qu'il existe en russe, comme en français et dans d'autres langues, un rapprochement entre la représentation de l'espace et du temps au niveau conceptuel et cognitif. C'est en partant de ce constat que nous poursuivrons notre analyse.

3.2.1.2 Nom *vs* verbe

Le rapprochement entre la conception de l'espace et du temps que nous venons d'esquisser a des conséquences immédiates dans le domaine de la parole et notamment dans l'opposition faite traditionnellement entre le nom et le verbe.

En russe aussi bien qu'en français, les objets matériels du monde réel sont généralement désignés par des noms. Ces objets ont des propriétés, telles que la taille et le poids, pouvant être mesurés dans l'espace. Les verbes désignent un autre type d'entités : des événements ou procès. Ces derniers s'inscrivent davantage dans le domaine temporel que spatial : leurs propriétés prototypiques sont alors la durée et le temps grammatical. Cette observation a également été faite par Uspenskij (2004) :

de manière générale, l'opposition grammaticale entre le nom et le verbe reflète la différenciation épistémologique entre l'espace et le temps⁶.

Toutefois, nous avons montré que ces deux domaines structurant notre monde sont potentiellement conçus de manière comparable sinon similaire chez les locuteurs. Cela revient à dire que les deux catégories grammaticales concernées – le nom et le verbe – désignent des entités conceptuellement proches et qui peuvent se voir attribuer les mêmes propriétés. L'une des propriétés des noms et des verbes susceptible d'être mise en parallèle est le caractère comptable. Ainsi, Kleiber (1994) évoque la possibilité d'utiliser la dichotomie massif / comptable dans la description des prédicats verbaux :

6. « грамматическое различие между именем и глаголом в принципе отражает эпистемологическое различие пространства и времени. », (Uspenskij, 2004 : 95), nous traduisons.

L'opposition massif / comptable dépasse la seule catégorie du substantif pour s'appliquer en fait à tout prédicat. [...] L'exemple des verbes milite très nettement en faveur de cette extension, même si les résultats, parfois impressionnants, peuvent prêter à discussion⁷.

Parmi les résultats de ce type nous pourrions citer l'illustration du trait de comptabilité appliqué aux syntagmes verbaux, proposée par Krifka (1989) :

un SN comptable comme *un livre* dénote un objet ayant des limites précises, tout comme *assembler un puzzle* dénote un événement ayant des limites précises. D'autre part, un SN massif comme *la bière* dénote quelque chose sans une limite évidente, tout comme ce qui est dénoté par *marcher* n'a pas de limite évidente⁸.

Plus récemment, Nicolas (2002) a effectué une comparaison entre les oppositions massif / comptable du domaine nominal et imperfectif / perfectif du domaine verbal. Cette opposition étant de nature grammaticale avant tout, et non référentielle, Nicolas avance l'idée de l'identité sémantique de certains syntagmes nominaux et verbaux :

Pour décrire une situation, il n'est pas nécessaire d'employer un syntagme verbal : on peut souvent le faire au moyen d'un syntagme nominal. Ainsi, l'expression *la construction de la maison du maire* peut être employée pour renvoyer à la même situation que le syntagme verbal *a construit la maison du maire*⁹.

Bien que nous adhérons à cette conception de Nicolas (2002), celle-ci nécessite quelques remarques. Tout d'abord, les deux syntagmes que l'auteur utilise pour illustrer son propos ne sont pas tout à fait équivalents. En effet, la construction verbale *a construit la maison du maire* est ancrée dans le temps par rapport au temps de parole : l'événement dénoté a eu lieu avant l'énonciation. A contrario, le syntagme nominal *la construction de la maison du maire* ne permet pas de situer l'événement désigné dans le temps. Il serait plus juste de comparer la sémantique de cette construction nominale à un

7. Kleiber (1994 : 30).

8. « a quantized NP like *a book* denotes an object with precise limits, just as *solve the puzzle* denotes an event with precise limits. On the other hand, a cumulative NP like *beer* denotes something without clear limitation, just like what *walk* denotes also has no clear limitation. », (Krifka, 1989 : 76), nous traduisons.

9. Nicolas (2002 : 67).

syntagme infinitif comme *construire la maison du maire*, qui ne véhicule pas non plus la position temporelle de l'événement. Leur sémantique apparaît alors tout à fait identique¹⁰.

Néanmoins, la localisation temporelle d'un événement peut être explicitée à l'aide des divers moyens dont dispose la grammaire d'une langue (flexions temporelles, adverbes, etc.), que cet événement soit désigné par un syntagme nominal (10) ou infinitif (11) :

- (10) a. la construction de la maison du maire a eu lieu en janvier dernier
- b. la construction de la maison du maire aura lieu en janvier prochain

- (11) a. construire la maison du maire en janvier dernier
- b. construire la maison du maire en janvier prochain

Nous concluons donc que la sémantique des syntagmes nominaux peut parfois être similaire à celle des syntagmes verbaux dénotant un événement. Nous acceptons, par conséquent, l'équivalence sémantique de certains couples verbe / nom verbal dans la suite de ce travail. Nous notons que l'ancrage dans le temps n'est pas inscrit dans la sémantique lexicale d'un lexème mais doit être traité dans le cadre de la sémantique phrastique et discursive.

3.2.2 Application à la méronymie

La méronymie est une relation, dont l'interprétation sémantique s'effectue essentiellement au niveau référentiel : il ne peut être envisagé de considérer une relation lexicale partie-tout sans prendre en compte, à un moment ou un autre, la relation qu'entretiennent les référents des deux entités dénommées. Les travaux portant sur la méronymie s'appuient généralement sur les configurations spatiales dont elles font partie. Ayant tout juste traité des similarités entre domaines spatiaux et temporels, ainsi que des rapprochements entre sémantique nominale et verbale, nous verrons, dans les points qui suivent, les implications que cela peut avoir sur l'interprétation de la relation de partie à tout.

10. La représentation cognitive d'un événement peut toutefois être différente dans les deux cas : Croft et Cruse (2004 : 53) parlent de « mode de balayage sommaire » dans le cas des constructions nominales (*the collapse of Boston Bridge*) et de « mode de balayage séquentiel », lorsqu'il s'agit des constructions verbales (*the Boston Bridge collapsed*).

3.2.2.1 Parties spatiales *vs* parties temporelles

À ce que l'on appelle « une partie », correspond généralement une portion de l'espace, délimité par l'entité-tout à laquelle elle appartient. Compte tenu de ce qui a été dit plus haut, nous pourrions nous attendre à ce que la désignation de certaines parties se produise également dans le domaine temporel. Selon Lyons (1977), ce type de relation partie-tout mettait en jeu la notion de « période » : des couples lexicaux comme *bataille / guerre* ou *chanson / concert* sont liés par une relation méronymique de ce type. Bien que l'interprétation partitive de ces exemples soit tout à fait plausible, elle véhicule une ambiguïté, car elle peut être facilement confondue avec la relation d'hyponymie. L'auteur résume le problème posé par ce type d'exemples comme suit :

D'autres complications et interrelations émergent lorsque nous considérons des types particuliers de relations partie-tout, comme celle d'être-une-tranche-temporelle-de (cf. la relation de partie à tout entre *enfance* et *vie* ainsi que la relation d'hyponymie entre *enfant* et *personne*)¹¹.

L'enfance fait partie de la vie semble tout à fait acceptable en français : la partie est ici envisagée comme une phase d'une période temporelle plus importante. À cet exemple de Lyons nous pouvons ajouter le couple lexical *janvier / année*, lié par une relation partitive de même nature. Nous reviendrons à ce type de parties à la page 161.

Les entités temporelles ne sont pas les seules à pouvoir être analysées en termes de phases. Ainsi, Cruse (2000) remarque que le terme « partie » peut être appliqué à un certain nombre d'entités qui n'existent pas dans le tout correspondant, mais servent de matière ou d'ingrédient dans la confection de celui-ci :

considérez le cas de *jus de raisin / vin* ou *farine / pain*. Il n'est pas complètement faux de dire que le jus de raisin fait partie du vin, ni que la farine fait partie du pain, mais cela ne semble pas non plus tout à fait juste¹².

11. « Further complexities and interrelationships emerge when we consider particular types of part-whole relations such as that of being-a-temporal-slice-of (cf. the part whole relation between 'childhood' and 'life' and the hyponymous relation which holds between 'child' and 'person'). », (Lyons, 1977 : 315), nous traduisons.

12. « take the case of *grape juice :wine* or *flour :bread*. It does not seem wholly wrong to say that grape juice is part of wine, or that flour is part of bread, but it does not seem quite right either. », (Cruse, 2000 : 152), nous traduisons.

Dans ces exemples, auxquels on peut ajouter le couple *lait / beurre*, les deux noms peuvent désigner une même entité à deux périodes distinctes de son existence. En effet, il est possible de dire qu'il existe une entité matérielle dont la première phase est appelée *jus de raisin* et la seconde *vin*. L'exemple *farine / pain* nous semble quelque peu plus complexe car la partie *y* est délimitée à la fois dans l'espace (d'autres ingrédients sont nécessaires pour la confection du pain) et dans le temps (la farine n'existe pas en même temps que le pain). Cruse (2000) oppose les parties de ce type à des parties prototypiques, qu'il qualifie de congruentes de phase (*phase congruent*, c'est à dire existant en même temps que le tout. Ces parties, que nous appelons « ingrédients » seront abordées plus en détail dans le point 3.3.3 de ce chapitre (page 152).

3.2.2.2 Méronymie nominale *vs* verbale

Nous venons de voir qu'une relation partie-tout entre des entités essentiellement temporelles est possible, ce qui se traduit par l'interprétation partitive de couples tels que *atterrissage / vol*. Étant donné les similarités entre noms et verbes relevées précédemment et les liens morphologiques entre des noms comme *atterrissage* et *vol* et les verbes correspondants, cela pose la question de la possible expression d'une relation de partie à tout temporelle par des couples de verbes. Lyons (1977) admet une telle éventualité, en l'illustrant comme suit :

Chaque verbe dans la liste {*faire une bordée*, *faire un ourlet*, *faufiler*, etc.} est un hyponyme de *coudre* et peut cependant être utilisé pour désigner une activité qui fait partie de l'activité désignée par *coudre*¹³.

L'ambiguïté entre la méronymie et la troponymie¹⁴ est ici équivalente à celle entre la méronymie et l'hyponymie que Lyons (1977) a relevé dans les cas *enfance / vie* et *enfant / personne*. Cruse (2000) précise également que certaines constructions, réservées a priori à la relation de partie à tout peuvent être utilisées avec les couples verbaux de ce type :

13. « Each of the verbs in the set {'tack', 'hem', 'baste', etc.} is a hyponym of 'sew' and may yet be said to denote an activity which is a part of activity denoted by 'sew' », (Lyons, 1977 : 314), nous traduisons.

14. Relation entre deux verbes, le premier précisant le procès dénoté par le second, introduite dans le cadre de *WordNet* (Miller et Fellbaum, 1991).

L'expression *faire partie de* peut être utilisée dans un grand nombre de sens différents. On pourrait citer des exemples comme : [...] *Changer les couches fait partie du fait d'être une mère*¹⁵.

Les verbes des exemples de Lyons et Cruse ne sont présentés qu'à la forme gérondive et peuvent, de ce fait, difficilement militer à eux seuls en faveur de l'interprétation partitive des couples verbaux. Kleiber (1999) propose à son tour l'exemple d'une relation de partie à tout entre événements, dont un des éléments est exprimé par un syntagme verbal et l'autre par un nom :

- (12) Paul [est allé aux États-Unis en bateau]_h. L'embarquement_m s'est mal passé mais il a bien apprécié la traversée_m¹⁶.

Ici, l'holonyme est désigné par le syntagme verbal complexe *est allé aux États-Unis en bateau*, dont le verbe est conjugué au passé composé. Cet exemple semble donc plus sûrement attester de l'existence de la méronymie entre couples verbaux ou impliquant des formes verbales. Enfin, même si Champollion (2010) ou Champollion et Krifka (2016) ne donnent pas une définition précise de la relation partie-tout ou de la méronymie, ils stipulent qu'une telle relation est possible entre des événements et des sous-événements :

la relation [partie-tout] peut exister entre les masses, les objets, les objets et les groupes, les lieux, les événements, les temps et les entités abstraites¹⁷

Dans le cadre théorique de Winston *et al.* (1987), une importance toute particulière est accordée à ce type de méronymie. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, une sous-catégorie spécifique de la typologie de ces auteurs regroupe dans leur typologie les relations méronymiques entre les événements et les sous-événements :

15. « The expression *is part of* can be used in a number of different senses. One might cite as examples : [...] *Changing nappies is part of being a mother* », (Cruse, 1979 : 29), nous traduisons.

16. Kleiber (1999 : 90), nous annotons.

17. « the [part-whole] relation may hold between masses, objects, objects and groups, locations, events, times, and abstract entities », (Champollion et Krifka, 2016 : 90), nous traduisons.

L'existence du cinquième type de la relation de méronymie est indiquée par l'usage de « partie » pour désigner les étapes ou les phases des activités et des processus, comme dans (5a) Le paiement fait partie de l'achat. (5b) L'enchère fait partie du bridge¹⁸.

En ce qui concerne plus particulièrement la recherche en slavistique, cette observation n'est pas récurrente, d'autant plus que les travaux sur la méronymie demeurent rares. Uspenskij (2004) remarque la possibilité d'une méronymie verbale en rappelant les similitudes entre l'espace et le temps :

Les relations partie-tout trouvent leur expression grammaticale dans des formes nominales plutôt que verbales. Ceci est tout à fait naturel : les relations partie-tout sont observables davantage dans l'espace que dans le temps ; et pourtant, l'opposition entre le nom et le verbe est liée à l'opposition entre l'espace et le temps. Le fait que les relations similaires peuvent dans certains cas être également observées dans le verbe est d'autant plus remarquable¹⁹.

De leur côté, Vol'vačeva et Rudenko (2007) acceptent également ce type de relation partie-tout et utilisent pour la première fois le terme « méronymie verbale » :

Dans certains couples verbaux [...] il s'agit d'une relation semblable à la méronymie. [...] Évidemment, dans le cas de la méronymie verbale, la partie et le tout sont exprimés par des verbes ; auprès d'un holonyme (le tout) il existe deux méronymes (les parties) ou plus²⁰.

Compte tenu de ces exemples et arguments, nous acceptons dans ce travail la relation de partie à tout entre les syntagmes verbaux.

18. « The existence of a fifth type of meronymic relation is indicated by the use of “part” to designate the features or phases of activities and processes, as in, (5a) Paying is part of shopping. (5b) Bidding is part of playing bridge », (Winston *et al.*, 1987 : 426), nous traduisons.

19. « Отношения части и целого находят грамматическое выражение по преимуществу в именных, а не в глагольных формах. Это вполне естественно : отношения части и целого наиболее наглядно проявляются в пространстве, а не во времени ; между тем противопоставление имени и глагола в принципе связано с противопоставлением пространства и времени. Тем большего внимания заслуживает то обстоятельство, что аналогичные отношения в некоторых случаях могут быть прослежены и в глаголе. », (Uspenskij, 2004 : 46), nous traduisons.

20. « В некоторых глагольных парах [...] речь идет об отношении, внешне напоминающем меронимию. [...] Разумеется, при глагольной меронимии часть и целое также выражены глаголами ; при одном холониме (целое) имеется два или больше меронима (части). », (Vol'vačeva et Rudenko, 2007 : 157), nous traduisons.

3.2.3 Limites de la comparaison

Winston *et al.* (1987 : 426) remarquent que, contrairement à toutes les autres relations partie-tout, la méronymie entre événements ne peut pas être exprimée en anglais par des constructions du type « X has Y ». Cette opposition existe également en français et en russe. Plus généralement, ceci signifie que l'appartenance des parties concrètes n'est pas toujours exprimée de la même manière que celle des parties temporelles. Ainsi, la construction prépositionnelle en *y* « chez » n'est pas acceptable en russe pour une relation partitive entre événements, même si ceux-ci sont désignés par des noms :

- (13) a. ножки_m у стола_h
pieds chez tables
« les pieds de la table »
b. *приземление_m у полёта_h
atterrissage chez vol

Avant de passer à la suite de notre analyse, dans la section 3.3, nous relevons certaines asymétries existant entre les parties spatiales et temporelles. Ces asymétries seront abordées sous trois angles principaux : la possibilité d'accès aux dimensions sous-jacentes des entités spatiales et temporelles (3.2.3.1), l'orientation des entités-touts (3.2.3.2, page 139) et la localisation des parties (3.2.3.3, page 144).

3.2.3.1 Accès aux dimensions sous-jacentes

Même si les objets concrets sont a priori ancrés dans le domaine spatial, ils ne sont pas pour autant dénués de dimension temporelle. Les entités matérielles sont indirectement associées à des événements-états. Aurnague (1998 : 22) parle de « la durée de vie » d'un objet, c'est-à-dire de la période temporelle correspondant à son existence. Hayes (1978, 1985), dont le travail a été cité par Vieu (1991 : 78) parle d'« histoire » afin de traduire le même concept. Ce terme est largement utilisé en logique des relations temporelles. Toutefois, dans la majorité des cas, la langue n'autorise pas le locuteur à accéder à cette dimension des objets pour l'utiliser en tant que repère temporel (**в течение Ирины* « durant Irina », **во время чашки* « lors d'une tasse »), comme l'a remarqué Huyghe (2012). Ceci est également vrai lorsqu'il s'agit de créer des parties. Ainsi, il est impossible de désigner une période arbitraire dans les limites de la durée de vie d'une entité (**пять минут*

стола « cinq minutes de la table », **два дня стены* « deux jours du mur ») ni même leurs différentes « phases » (**начало сумки* « le début du sac », **конец вазы* « la fin du vase »).

Les événements, quant à eux, se situent principalement dans le temps, mais peuvent avoir une localisation spatiale. En effet, la participation d'agents matériels à un événement permet souvent de le situer dans le domaine spatial. Ainsi, dans *дом горит* « une maison brûle », *жираф пьёт* « la girafe boit » ou *сокровище спрятано* « un trésor gît », l'action ou l'état désigné a lieu quelque part. De même, les noms d'événements peuvent intégrer des constructions locatives, comme dans *конференция в Тулузе* « une conférence à Toulouse » ou *церемония в Сорбонне* « la cérémonie à la Sorbonne ». Sont évidemment exclus de ce cas de figure les événements qui, bien qu'ayant des sujets concrets, présentent une localisation très incertaine, tel que dans *Павел любит фрукты* « Pavel aime les fruits », *она потеряла свои часы* « elle a perdu sa montre », etc.

Bien qu'il soit possible de localiser des événements dans l'espace, ceux-ci n'ont généralement pas d'extension spatiale, comme le soutient Huyghe (2012 : 7). Des expressions comme **la superficie d'un mariage*, **le périmètre d'une réunion* ou **la largeur d'un match* ne sont pas acceptables en français pour l'auteur, contrairement à *la superficie d'un champ*, *le périmètre d'une roue* ou *la largeur d'une table*. En l'absence d'extension physique des événements accessible par le locuteur, il lui est, plus généralement, impossible de procéder à un quelconque découpage spatial de ce type d'entités aussi bien en français qu'en russe :

- (14) a. *север церемонии
nord cérémonie.GEN
b. *край конференции
bord conférence.GEN
c. *квадратный метр концерта
carré.ADJ mètre concert.GEN

Il existe cependant des exceptions, et les noms de certains événements peuvent faire référence à des portions correspondant à leur extension physique. Il s'agit vraisemblablement d'événements auxquels un espace, présentant parfois une délimitation précise, peut être attribué, comme dans le cas des noms *festival* ou *exposition*. On trouve également dans cette catégorie des noms tels que *course* ou *randonnée*, pouvant faire référence

aussi bien à l'activité elle-même qu'au parcours, ou tracé, de cette dernière. Nous avons relevé un certain nombre d'expressions du français, proches de celles jugées inacceptables par Huyghe (2012) :

- (15) a. le moindre [mètre carré]_m du festival_h est exploité²¹
b. j'ai mis mes qualités à contribution dès les premiers mètres_m de la course_h²²
c. l'enneigement est plus important dans [la partie sud]_m de la randonnée²³

Dans certains contextes, il est même possible de rencontrer un découpage en parties spatiales d'événements qui ne présupposent aucune extension fixe, ou préalablement établie, de ce type. À titre d'exemple, un locuteur commente un match de rugby de la manière suivante :

- (16) il manquait un peu de gaz sur les derniers mètres_m de son essai_h²⁴

Le locuteur utilise ici le nom *essai* pour désigner le parcours du sportif dans le cadre de l'événement « marquer l'essai », sans que ce parcours ait été physiquement établi au préalable. Le découpage spatial de cet événement est donc possible, bien que son extension physique ne soit pas aussi « immédiate » que celle d'une randonnée ou d'une course : *la longueur de la randonnée* mais ?*la longueur de l'essai*.

Les noms des êtres animés, et notamment les noms d'humains, constituent sans doute un cas à part entière car ils permettent d'accéder aussi bien au domaine spatial que temporel de leurs référents. Effectivement, la notion de « durée de vie » que nous venons d'exposer est plus saillante pour les animés, et leur spécificité permet la référence à une multitude de périodes associées : Aleksandrova (2013) exploite les exemples *l'enfance / l'adolescence / la vieillesse de Pierre* en français. Les périodes de vie arbitraires, désignées à l'aide de noms d'unités temporelles (*heure, jour, année, etc.*), ne peuvent en principe être exprimées telles quelles : **cinq minutes / *dix*

23. www.radiometal.com, consulté le 11/04/2018.

23. www.lequipe.fr, consulté le 11/04/2018.

23. www.partance.org, consulté le 11/04/2018.

24. www.forum.fcgrenoble.com, consulté le 11/04/2018.

*heures de Pierre*²⁵. L'association de ce dernier type de parties et des noms d'humains est uniquement possible lorsque le locuteur précise, de manière explicite, qu'il s'agit de la dimension temporelle de l'animé en question : *cinq minutes / dix heures de la vie de Pierre*.

En résumé, il est plus fréquent pour les événements d'autoriser la référence à leur dimension spatiale que pour les entités-touts matérielles de permettre l'expression de leur versant temporel.

3.2.3.2 Orientation des entités-touts

Les entités matérielles / concrètes peuvent être perçues comme intrinsèquement orientées. Vandeloise (1986a,b) parle de l'orientation générale des entités définie en fonction de leur structure interne (les symétries et les asymétries du corps), du positionnement des organes de perception (en particulier des organes de vision) et/ou de la direction de leurs déplacements prototypiques²⁶. Ainsi, les organes de sens orientent la plupart des êtres animés : c'est la raison pour laquelle les expressions *перед собакой / птицей* « devant un chien / un oiseau » désignent en principe toujours le même espace par rapport à l'animal, indépendamment de la position du locuteur. Une interprétation relative ou déictique de ces expressions paraît difficile. D'un autre côté, c'est essentiellement le sens du déplacement qui définit l'orientation de véhicules comme des voitures ou des avions. Bien qu'une voiture puisse faire marche arrière, l'avant et l'arrière du véhicule sont définis par le sens de son **déplacement prototypique** (Vieu, 1991 : 17).

La dénomination de certaines parties tient compte de l'orientation générale de l'entité-tout (pour l'axe frontal) et, plus généralement, de son (ses) orientation(s) intrinsèque(s). Ceci est vrai pour les Noms de Localisation Interne orientationnels (Aurnague, 1996) : on parle ainsi de *низ_m живота_n* « bas du ventre », ou de *верх_m шкафа_n* « haut d'une armoire ». Outre ces NLI génériques, il existe des noms de parties orientées plus spécifiques : par exemple, le référent de *корма* « la poupe » est défini en fonction de l'orien-

25. Ce type de constructions peut être trouvé avec des compléments locatifs : *deux ans de Pierre dans le cabinet notarial (ont suffi à bouleverser l'organisation)*. Toutefois, l'analyse de ce type d'énoncés nous éloigne de la problématique des relations partitives.

26. Nous pouvons ajouter à ces critères la position de la personne qui les utilise (*экран* « un écran », *диван* « un canapé ») ou la position prototypique de cette entité (*гора* « une montagne »), qui sont, d'une certaine façon, des cas particuliers de l'orientation générale.

tation générale d'un bateau. L'orientation de l'entité-tout joue également un rôle dans la dénomination par métaphore de certaines parties, comme dans *нос корабля* « (litt.) le nez du bateau / la proue » en russe ou *le pied d'une montagne* en français. Enfin, les noms d'entités dépourvues d'orientation(s) intrinsèque(s) ne sont pas compatibles avec les NLI ou nécessitent une interprétation de ces lexèmes dans laquelle l'orientation est attribuée contextuellement : **l'avant / *l'arrière d'un grain de riz / d'une soupe*, **le haut / *le bas d'un mètre ruban / d'une pelouse*, etc.

Le NLI français *bout* est un bon indicateur lexical de l'orientation des entités unidimensionnelles ou pouvant être assimilées à de telles entités. Tout d'abord, dans le cas des entités non-orientées de manière intrinsèque – comme dans *le bout d'une corde / d'un bâton* – il désigne, généralement, l'une des deux extrémités longitudinales de l'entité en question. Il est d'ailleurs possible de décrire ces entités comme suit : *une corde / un bâton a deux bouts*.

À l'inverse, dans le cas des entités intrinsèquement orientées, le mot *bout* désigne généralement une seule extrémité. Par exemple, il peut dénoter l'extrémité fonctionnelle dans *le bout d'un couteau* ou la partie la plus avancée dans l'eau dans *le bout d'une jetée*. Tout comme un bâton, un couteau possède deux extrémités d'un point de vue topologique : une du côté de la lame et l'autre du côté du manche. Cependant, l'usage que l'on fait d'un couteau lui donne une orientation.

De toute évidence, certaines situations d'énonciation peuvent attribuer une orientation pragmatique à des entités intrinsèquement non-orientées, comme *bâton*, vu précédemment. Le nom *bout* peut alors tout à fait être employé avec un article définitif et désigner une extrémité bien précise de l'entité en question :

- (17) avec le bout_m d'un bâton_h on titille un poisson échoué pour s'assurer qu'il est bien mort ²⁷

Le bâton n'est pas perçu dans ce cas comme un simple objet, mais comme un outil auquel l'on affecte une fonction. Ici, plus spécifiquement, le bâton de (17) sert à toucher ou déplacer le poisson sans que l'on ait à le manipuler ; la partie du bâton dénommée par *bout* est alors la partie fonctionnelle, c'est-à-dire celle qui entre en contact avec le poisson.

Un mécanisme pragmatique similaire permet de faire la différence entre les énoncés suivants :

27. Vilaine, *Le silence ne sera qu'un souvenir*, 2011.

- (18) a. j’aperçois l’entrée du tunnel
 b. j’aperçois le bout du tunnel

Dans ces deux exemples, le locuteur peut désigner une même partie du tunnel par les noms *entrée* et *bout*. Cependant, ils ne seront certainement pas employés dans des contextes d’énonciation similaires. En effet, on parle de l’entrée du tunnel lorsque le locuteur se trouve à l’extérieur de celui-ci et, éventuellement, lorsqu’il se dirige vers lui. *Le bout du tunnel* est employé plutôt pour désigner la sortie, lorsque le locuteur est à l’intérieur du tunnel.

Tournons-nous maintenant vers la manière dont un locuteur perçoit l’orientation des événements. On s’attend à ce que ces derniers soient conceptualisés en tant qu’entités intrinsèquement orientées : la nature du temps, dans lequel les événements sont inscrits, impose un sens à ce type d’entités. Ce raisonnement, fondé sur des informations extra-linguistiques, trouve un écho en linguistique : en effet, la dénomination des extrémités temporelles des événements non-punctuels tient compte de cette orientation. En français, dans la majorité des cas, elle se fait de manière générique à l’aide de noms comme *début* et *fin* :

- (19) a. le début_m d’une intervention_h / bagarre_h / réparation_h
 b. la fin_m d’un incendie_h / repas_h / cours_h

Pour un certain nombre de noms d’événements la dénomination de ces extrémités temporelles peut se faire de manière spécifique. On utilisera les noms *décollage* et *atterrissage* pour désigner le début et la fin de l’événement *vol*, et les noms *naissance* et *mort* pour ceux de l’événement *vie*, etc. Il est intéressant de noter que *atterrissage* n’est méronyme que de *vol*, car il n’existe pas d’autre événement-tout au même niveau hiérarchique qu’un vol dont un atterrissage pourrait faire partie. De même, une naissance est toujours un moment, ou une phase, d’une vie. Ces noms de parties n’ont pas d’entité-tout alternative ce qui entraîne l’acceptabilité douteuse des constructions suivantes :

- (20) a. ?l’atterrissage_m d’un vol_h
 b. ??la naissance_m d’une vie_h

Pour que ces constructions soient acceptables, il est nécessaire que des entités-touts alternatives existent. C’est le cas lorsque les énoncés génériques dans (20) sont remplacés par des énoncés spécifiques :

- (21) a. l'atterrissage_m du [vol AF3321]_h / d'un Airbus A330
 b. la naissance_m de Pierre_h / du chat_h

Il existe en effet, au même niveau que *le vol AF3321*, d'autres entités-touts dont l'atterrissage peut faire partie. Remarquons que, dans le cas de (21b), la référence à un événement *vie* particulier passe par la référence à l'être animé correspondant ; cela rejoint les observations faites dans la section 3.2.3.1.

Le NLI *bout*, dont l'usage est différent avec des entités-touts spatiales orientées et non-orientées, peut également se rapporter à des parties temporelles d'événements. Il désigne, dans la majorité des cas, la fin d'un événement, notamment lorsqu'il est associé aux verbes *arriver* et *parvenir* dans des constructions *arriver / parvenir au bout de*²⁸ :

- (22) a. arriver au bout_m de la compétition_h / d'un morceau_h (musical)
 b. parvenir au bout_m de la mission_h / formation_h

Dans tous ces cas, les événements dénotés n'ont pas de domaine spatial bien défini et seule la lecture partitive temporelle est possible : *bout* désigne un stade du procès – la fin de l'événement-tout – et non un espace quel qu'il soit. Ce type de constructions reste bien sûr acceptable avec les noms d'événements présentant un versant spatial, en sus de leur dimension temporelle :

- (23) Gagner une course_h, c'est arriver au bout_m²⁹

L'existence d'un tracé de la course – c'est-à-dire d'un espace qui lui est réservé – implique la possibilité d'une lecture partitive spatiale de la relation entre *bout* et *course*. Cet énoncé présente une anaphore associative méronymique, pour reprendre les termes de Kleiber (1999), dans laquelle *arriver au bout (de la course)* véhicule le sens « franchir la ligne d'arrivée » et non « se positionner au point de départ ». Le NLI *bout* appliqué aux événements de ce type a également un seul référent spatial – le site localisé à la fin du déplacement – dans des constructions sans les verbes *arriver / venir* :

- (24) le bout_m de la course_h / randonnée_h (est encore loin)

28. Le même phénomène peut être observé avec les constructions *venir à bout de*. Nous ne la traitons pas ici à cause de son caractère figé.

29. <https://www.ladepeche.fr>, consulté le 11/03/2018.

Dans certains cas, le mot *bout* renvoie à l'une des deux extrémités existantes :

- (25) a. les équipes médicales se trouvent à chaque bout_m de la course $_h$
 b. à chaque bout_m de la randonnée $_h$ se trouve un parking

Cette utilisation de *bout* indique alors que l'entité-tout est perçue comme non-orientée. Cela ne remet pas en cause l'orientation intrinsèque des événements déjà mise en évidence, car dans ces cas l'entité-tout relève uniquement du versant spatial de course et randonnée. Dans (25b) par exemple, *randonnée* désigne non pas une activité ou un événement, mais un circuit pouvant être emprunté par des personnes. Toute interprétation événementielle de ce nom est d'ailleurs exclue en présence de la construction à *chaque bout de*, ce qui aboutit à l'étrangeté des exemples ci-dessous :

- (26) a. ??l'athlète a bu de l'eau à chaque bout_m de la course $_h$
 b. ??nous avons pris des photos à chaque bout_m de la randonnée $_h$

Une attention particulière doit être accordée à la construction *d'un bout à l'autre*, comme dans les exemples suivants :

- (27) a. l'athlète doit rester dans le couloir d'un bout_m à l'autre de la course $_h$
 b. nous avons marché seuls d'un bout_m à l'autre de la randonnée $_h$

Remarquons que les entités-touts *course* et *randonnée* semblent ici présentées comme non-orientées, aucune distinction lexicale n'étant explicitement faite entre leurs débuts et leurs fins³⁰. D'autre part, l'interprétation en jeu est strictement événementielle et non spatiale. Ces énoncés sont alors à distinguer des exemples suivants, ayant une lecture spatiale :

- (28) a. L'appel des guetteurs résonna d'un bout à l'autre des remparts³¹
 b. une émission de télévision diffusée d'un bout à l'autre du pays³²

C'est en fait à deux emplois distincts de *d'un bout à l'autre* que l'on est ici confronté. La lecture temporelle de cette construction peut d'ailleurs être facilement mise en évidence en la remplaçant par des prépositions véhiculant l'idée de durée :

30. La différenciation lexicale début / fin est toutefois implicite, car la première occurrence de *bout* désigne le début, tandis que la seconde – la fin.

32. Moore V., *Le peuple du vent : Les aventures de Tancrède le Normand*, 2011.

32. MacDonald K., *Un trombone rouge*, 2011.

- (29) a. l'athlète doit rester dans le couloir durant la course
b. nous avons marché seuls pendant la randonnée
- (30) a. *L'appel des guetteurs résonna durant les remparts
b. *une émission de télévision diffusée pendant le pays

Tous ces exemples nous portent à croire que, contrairement aux entités matérielles, les événements sont toujours conceptualisés comme orientés, et exprimés tels quels, par les locuteurs. Dès lors qu'un nom d'événement est présenté sous une perspective non-orientée, et notamment lorsque la distinction début / fin n'est pas faite, la référence qui s'opère a trait à son domaine spatial uniquement. Le raisonnement que nous avons mené ici sur les exemples en français peut être validé pour d'autres langues. Certaines langues, comme le russe ou l'allemand, ne font pas de distinction lexicale « bout » / « fin ». Le russe utilisera le même lexème – *конец* – pour désigner soit l'une des extrémités d'une entité matérielle non orientée, soit l'unique extrémité d'une entité matérielle orientée, soit la fin d'un événement ou d'une période temporelle³³. Cela confirme notre hypothèse de l'orientation intrinsèque des événements, contrairement aux noms d'objets physiques.

3.2.3.3 Localisation des parties

Les méronymes abordés dans la section précédente désignent des parties dont la position au sein des entités-touts est bien définie. Ainsi, le nom *bout* est lexicalement défini comme « portion extrême d'une chose considérée comme un continu allongé » (TLFi, 12/04/2018). Or, ainsi que le remarque Borillo (1988)³⁴, « dans le cas le plus courant, un nom désignant une partie d'objet, n'indique rien sur la position que cette partie occupe par rapport aux autres ». C'est pourquoi, dans le discours, un locuteur peut préciser la localisation d'une partie par rapport à son tout. En russe, dans le cas des entités matérielles, cette localisation se fait généralement à l'aide de prépositions locatives telles que *в* « dans » ou *на* « sur ». Nous avons discuté la localisation des parties dans la section 2.1.2 (page 61) du chapitre précédent.

Tout comme dans le domaine spatial, la localisation temporelle est également possible. Les événements peuvent ainsi être situés dans le temps

33. Le même sens du mot allemand *ein Ende* rend intraduisible en français le jeu de mots dans titre d'une chanson de Stephan Remmler : *Alles hat ein Ende, nur die Wurst hat zwei* « Tout a une fin / un bout, seules les saucisses en ont deux ».

34. Cité par Aurnague (2004 : 95).

par rapport à d'autres événements, notamment via l'indication de la simultanéité (Aslanides Rousselet, 1998), comme dans les exemples *elle téléphonait en conduisant* ou *он ел, читая* « il mangeait en lisant » en russe. Cependant, l'expression de la simultanéité entre les événements-touts et leurs sous-événements semble être un mécanisme peu utilisé par les locuteurs. Tout d'abord, les noms de sous-événements véhiculent, dans un certain nombre de cas, des informations sur la localisation temporelle de ces derniers au sein de l'événement-tout correspondant. Ceci est notamment vrai pour les noms des segments initiaux ou finaux de certains événements tels que *naissance* ou *atterrissage* vus précédemment. Leur localisation temporelle au sein de leurs événements-touts paraît alors tautologique :

- (31) a. *l'enfance_m lors / au cours de la vie_h
 b. *l'atterrissage_m à la fin du vol_h

En effet, il est tautologique de situer l'enfance dans les limites temporelles d'une vie, car l'existence de l'entité temporelle enfance présuppose l'existence de l'entité-tout vie. De même, tout atterrissage fait nécessairement partie d'un vol.

D'autres événements-touts sont composés d'événements cycliques élémentaires : *идти* « marcher » et *бежать* « courir » c'est effectuer une série de pas ; *плыть* « nager », pour un sujet animé, désigne généralement une action composée de mouvement des bras et des jambes. Dans ces cas de relation partie-tout, il existe des mouvements élémentaires à tout instant de l'événement-tout : il n'y a plus d'action de *marcher* dès lors qu'aucun pas n'est fait, et une personne ne nage plus du moment qu'elle cesse tout mouvement de ses membres. Les énoncés ci-dessous sont donc eux aussi tautologiques et ne sont pas attestés en français :

- (32) a. *il [faisait des pas]_m en marchant_h
 b. *il [faisait des pas]_m au début / à la fin de la marche_h
 c. *en marchant_h, il [faisait des pas]_m sans arrêt / tout le temps

Enfin, certains sous-événements, tels que *freinage* pour *conduite* ou *manœuvre* pour *vol*, n'ont pas de position temporelle bien définie au sein de l'événement-tout car ils peuvent se produire à tout moment du déroulement de ce dernier. Ces parties temporelles semblent même facultatives : il est possible que des événements de conduite spécifiques ne comportent pas de freinage, et des occurrences de vols peuvent être également dénuées de toute

manœuvre. Ici encore, il paraît généralement peu naturel d'indiquer un rapport de simultanéité entre ces parties et le tout correspondant, contrairement à ce qui se produit pour les éléments indépendants.

Ce type de parties n'est généralement pas présenté comme simultané avec le tout, contrairement à des événements indépendants :

- (33) a. elle a dû prendre une décision pendant qu'elle conduisait ³⁵
b. ??elle a dû freiner_m pendant qu'elle conduisait_h

Il est toutefois possible de préciser la localisation temporelle du sous-événement au sein de l'événement tout, comme dans (34a), ou bien de préciser la fréquence de ses multiples occurrences, comme dans (34b) :

- (34) a. elle a fait une manœuvre_m au début du vol_h
b. en conduisant_h, elle freinait_m sans arrêt / tout le temps

Au total, et comme nous pouvons le constater à partir des exemples précédents, les parties des entités matérielles semblent pouvoir être localisées dans l'espace occupé par leurs touts, tandis que les sous-événements ne peuvent être localisés dans les domaines temporels des événements-touts que de manière occasionnelle.

3.3 Étude de cas

Dans la section précédente, nous avons vu que certaines relations de partie à tout peuvent avoir des liens très étroits avec la dimension temporelle des entités. À présent, nous allons examiner quelques cas de figure pour lesquels l'extension temporelle des parties nécessite une description particulière.

3.3.1 Composants artificiels

Au sein de la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE, nous pouvons distinguer une catégorie d'entités artificielles, dont les parties ont une grande autonomie temporelle. Dans cette section, nous allons analyser la variabilité des configurations temporelles constituées par les extensions temporelles des parties et des touts.

35. Chesbro G., *Hémorragie dans l'œil du cyclone mental*, 2013.

Tout d'abord, d'un point de vue générique, la notion d'assemblage suppose l'existence préalable des parties qui le composent : il est impossible de monter un mécanisme sans que les pièces dont il est constitué existent. Toutefois, la lecture spécifique des relations partie-tout est différente. Dans un grand nombre de couples lexicaux liés par cette relation, le méronyme désigne une partie détachable de son tout, voire remplaçable. Ainsi, *колесо* « roue » a pour référent une entité ayant une existence temporellement indépendante d'un tout, qu'il s'agisse de *машина* « voiture », *поезд* « train », *самолёт* « avion », etc. Une roue particulière peut, en effet, être confectionnée bien avant l'apparition du véhicule correspondant et n'en est pas dépendante de manière génésique ; elle peut être déconnectée de son entité-tout et même être rattachée à un autre tout. De plus, une roue démontée ne perd pas son statut lexical et peut être dénommée par *колесо*. En revanche, la destruction d'une partie de ce type endommage l'entité-tout à laquelle elle appartient mais ne nuit pas toujours à son statut lexical. Une voiture dont une roue est détruite ne cesse pas d'être une voiture.

Tous ces éléments de réflexion nous amènent à considérer les configurations entre les domaines temporels des entités-tout du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE, relativement à ceux des parties correspondantes. Nous présentons l'ensemble des situations possibles dans la Figure 3.2.

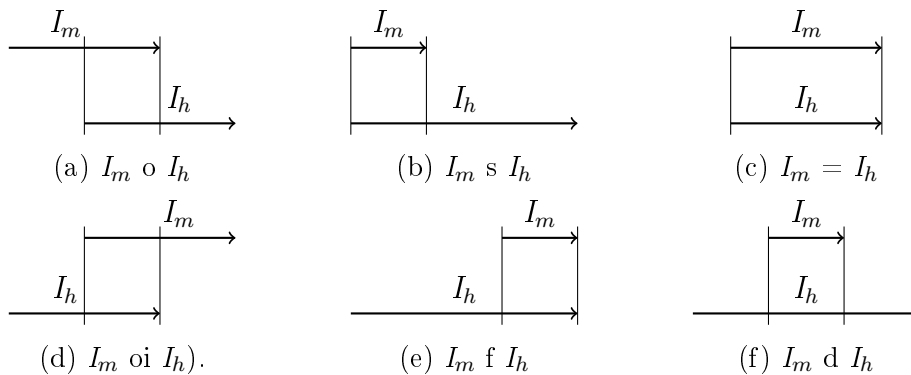


FIGURE 3.2 – Configurations temporelles de la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE.

Comme nous pouvons le constater, l'extension temporelle de la partie ne peut être finie avant le début de celle de l'entité tout. À l'inverse, l'extension temporelle du tout ne peut se terminer avant que celle de la partie ne commence. De manière plus formelle, nous dirons que pour qu'une lecture

partitive spécifique du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE puisse avoir lieu, il est nécessaire que le domaine temporel de la partie soit contemporain de celui de l'entité-tout :

$$\text{Composant}(N_m, N_h) \implies I_m \sigma I_h \quad (3.10)$$

Mikaelian (2002 : 202) cite les travaux de Krejdin et Raxilina (1983) et Seliverstova (1990) et remarque que le recours à la construction prépositionnelle avec *y* « chez » n'est possible que lorsque le tout comprend la partie au moment de l'énonciation ou pendant la période qui la précède. Il nous semble toutefois que cette restriction n'est pas liée au temps d'énonciation, mais plutôt au temps de la narration, c'est-à-dire le temps de l'événement auquel le locuteur se réfère. À titre d'exemple, la préposition *y* « chez » peut tout à fait attribuer une partie à un tout qui n'existe pas au moment de l'énonciation mais dans le futur, comme le montrent les exemples ci-dessous.

- (35) a. показать, где у дома_h будет крыша_m, окна_m, дверь_m ³⁶
montrer, où seront *le toit, les fenêtres, la porte* de *la maison*
- b. у автомобиля_h будет шесть [подушек безопасности]_m ³⁷
l'automobile possédera six *airbags*

3.3.2 Éléments

Nous avons déjà souligné qu'au sein de la méronymie ÉLÉMENT / ENSEMBLE deux relations pouvaient être distinguées : la relation basée sur l'acceptation sociale des parties et celle fondée sur leur proximité spatiale. Nous allons maintenant comparer les aspects temporels de ces deux catégories de la relation partie-tout.

Commençons par les ensembles d'entités par acceptation sociale illustrés ici par des couples suivants :

- (36) a. футболист / команда
footballer / équipe

37. <http://www.maam.ru/detskijsad/konspekt-sovmestnoi-dejatelnosti-v-srednei-grupe-moja-rodina-moi-gorod.html>, consulté le 16/06/2018.

37. <https://quto.ru/mazda/5/iii/minivan5d/>, consulté le 16/06/2018.

- b. музыкант / оркестр
 musicien / orchestre

Afin qu'un sportif ou un musicien appartienne à une équipe ou un orchestre, il est nécessaire que le collectif considéré accepte l'individu en question comme membre légitime : tout musicien qui se trouve à côté d'un orchestre n'en devient pas membre ipso facto. Ce type de relations de partie à tout est assez remarquable d'un point de vue temporel car les collectifs peuvent exister à un moment t sans qu'aucun membre n'en fasse partie. En témoignent des phrases et des énoncés suivants :

- (37) a. команда_h осталась без игроков_m³⁸
 équipe.NOM rester.PST sans joueurs.GEN
 « L'équipe est restée sans joueurs »
- b. оркестр_h остался без музыкантов_m
 orchestre.NOM rester.PST sans musiciens.GEN
 « L'orchestre est resté sans musiciens »

Cela signifie que les collections telles que *команда* « équipe » ou *оркестр* « orchestre » ont un statut différent d'un simple regroupement de leurs membres, comme les définissent les grands dictionnaires de la langue russe³⁹. Ces entités ont, par conséquent, une existence quasiment indépendante des éléments qui les composent : pour qu'une personne puisse faire partie d'un collectif de cette nature, son extension temporelle doit simplement être en chevauchement avec celle du collectif. Cela conduit aux configurations temporelles, représentées dans la Figure 3.3 (page suivante). Et, comme nous pouvons le constater, il s'agit des mêmes cas de figure que ceux mis en évidence pour la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE.

Examinons à présent les relations ÉLÉMENT / COLLECTION fondées sur la proximité spatiale des parties. Ce type des relations méronymiques peut être illustré par des exemples comme :

- (38) a. дерево / лес
 arbre forêt
- b. цветок / букет
 fleur bouquet

38. <http://goodgame.ru/news/23414/>, 01/09/2016, consulté le 30/03/2017.

39. cf. Ožegov (1988)

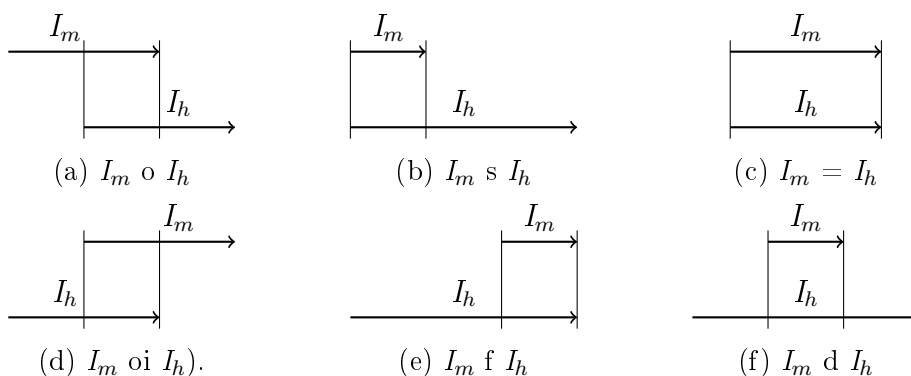


FIGURE 3.3 – Configurations temporelles de la relation ÉLÉMENT / COLLECTION par acceptation sociale.

En effet, une forêt étant définie comme un ensemble d'arbres dont les branchages se touchent et occupent un grand espace⁴⁰, tout arbre proche d'une forêt est également inclus dans la forêt en question. De même, lorsque l'on considère un bouquet non-structuré, sans emballage, toute fleur mise avec ce bouquet devient sa partie. L'existence d'une collection de ce type diffère donc des collections sociales, telle que *команда* « équipe » ou *оркестр* « orchestre », car elle dépend crucialement de l'existence préalable de parties.

Toutefois, lorsque l'on s'intéresse à la position temporelle relative d'un élément particulier d'un ensemble, cette restriction ne semble pas aussi catégorique. Pour illustrer notre propos, imaginons le contexte suivant : un jeune arbre qui pousse à côté d'une forêt devient-il l'un de ses éléments ? Nous aurons tendance à dire, de manière tout à fait naturelle, que cela est bien le cas. Or, dans cette situation, la partie apparaît après le tout, auquel elle appartient. Il est par ailleurs évident que, bien qu'une collection par proximité spatiale nécessite l'existence préalable de ses éléments, tous les arbres d'une forêt peuvent mourir avec le temps et d'autres prendre leur place. Il s'agirait, néanmoins, de la même forêt ; le paradoxe du bateau de Thésée, que nous avons évoqué précédemment, s'applique ici à la relation ÉLÉMENT / COLLECTION. Cela rejoint l'observation suivante de Aurnague (2004) concernant les collections d'ordre social :

nous noterons que de nombreuses structures collectives présentent, vis-à-vis de leurs éléments, un degré d'autonomie plus fort que celui qui

40. Cf. Ožegov (1988)

caractérise d'autres relations de partie à tout. On pourra ainsi continuer à désigner certaines collections par leur nom quand bien même on en aurait changé tous les éléments⁴¹

Nous pouvons donc en conclure que dans une relation ÉLÉMENT / COLLECTION fondée sur la proximité spatiale des parties, la partie peut entretenir avec le tout les mêmes relations temporelles, que les parties du type ÉLÉMENT / COLLECTION par acceptation sociale. Les schémas de la Figure 3.3 page ci-contre peuvent donc également s'appliquer à ce type de relations. La seule condition temporelle de l'appartenance d'une entité à une collection est donc le chevauchement des extensions de ces entités ou leur simultanéité. La relation ÉLÉMENT / COLLECTION peut ainsi être formalisée comme suit :

$$\text{Élément}(N_m, N_h) \implies I_m \sigma I_h \quad (3.11)$$

Remarquons que la catégorisation d'une relation ÉLÉMENT / COLLECTION comme fondée sur la proximité spatiale des parties ou sur l'acceptation sociale repose sur des informations contextuelles. Prenons l'exemple du nom *толпа* « foule », défini par le dictionnaire de Ožegov (1988) comme « une agrégation de personnes », c'est à dire un grand nombre de personnes rassemblées dans un lieu donné. L'appartenance à une foule se fait, a priori, par proximité spatiale et chaque personne qui entre dans la foule devient l'un de ses éléments constitutifs⁴². Or, dans certains contextes, une foule peut tout à fait être motivée par un but commun ou des idées communes :

- (39) толпа_h из ста человек_m окружила Михаила
 foule de cent.GEN personnes.GEN entourer.PST Mikhail.ACC
 « une foule de cent personnes entoura Mikhail »

Ici, l'ensemble *толпа* « foule » n'est pas défini par la proximité spatiale de ses éléments. Malgré le fait que tous les éléments d'une foule sont des personnes, toute personne proche de la foule n'en fait pas partie : en l'occurrence, Mikhail n'est pas compris dans l'ensemble de personnes désigné par *толпа* « foule ». Le regroupement de personnes peut être ici motivé par des intentions communes des personnes : la foule peut être définie comme un ensemble

41. Aurnague (2004 : 57).

42. Ce raisonnement est également à l'origine d'un slogan, utilisé pour défendre les modes de transport écologiques : « You are not stuck in traffic. You are traffic ».

de personnes qui souhaitent entendre Mikhail parler, le voir, l'empêcher de partir ou autre. Cela voudrait dire que la relation entre les éléments d'un tel ensemble n'est pas uniquement d'ordre spatial mais également social.

Toutefois, malgré le caractère social d'un tel regroupement, *толпа* « foule » ne présente pas les mêmes caractéristiques que d'autres ensembles de personnes, comme *команда* « équipe » ou *оркестр* « orchestre », vus plus haut. En effet, *толпа* « foule » ne peut pas désigner une entité créée avant que ses éléments ne soient réunis (ou avant même l'existence de ceux-ci), ni persister dans le temps si les éléments n'en font plus partie.

3.3.3 Ingrédients

Nous appelons « ingrédients » les entités se trouvant dans la composition des tous correspondants mais qui ne peuvent pas être distingués au sein de ceux-ci. La majorité des ingrédients sont des parties distribuées. Nous illustrerons ce type de parties par les exemples suivants :

- (40) a. мука / тесто
farine pâte
b. сахар / десерт
sucre dessert

Dans ces couples lexicaux, les parties sont des substances entrant dans la composition d'un mélange. Ces parties, ou ingrédients, ne peuvent être distinguées au sein des entités-tous correspondantes une fois que le mélange a été effectué. Le caractère distribué de ses composants ne permet pas au locuteur de les désigner par *мука* « farine » ou *сахар* « sucre ». C'est pourquoi ce type des relations partitives doit être traité différemment des couples suivants :

- (41) a. помидор / салат
tomate salade
b. гравий / бетон
gravier béton

Dans ces derniers exemples, le composant ne disparaît pas au profit de la création du mélange correspondant. Au sein d'une salade, il est toujours possible de distinguer des morceaux, plus ou moins grands, de tomate. De même, dans le béton on peut distinguer le gravier des autres composants

(par exemple, le ciment utilisé pour lier le gravier).

Nous pouvons donc décrire les configurations temporelles relatives des ingrédients et des entités-touts qu'ils composent. Le cas le plus simple, présenté dans la Figure 3.4a (de la présente page), est celui où l'on considère qu'il existe un instant de transformation de l'ingrédient (t_1 sur le schéma), tel que N_m lui est antérieur et N_h – postérieur. Autrement dit, le locuteur ne peut pas affirmer l'existence de N_h avant l'instant de transformation, et ne peut pas dire que N_m existe après cet instant là. Toutefois, il est rare qu'une transformation soit un événement instantané. Dans une majorité de contextes, il s'agit d'une période temporelle, bien qu'elle puisse parfois être assez courte. Une telle période de transformation est illustrée dans la Figure 3.4b.

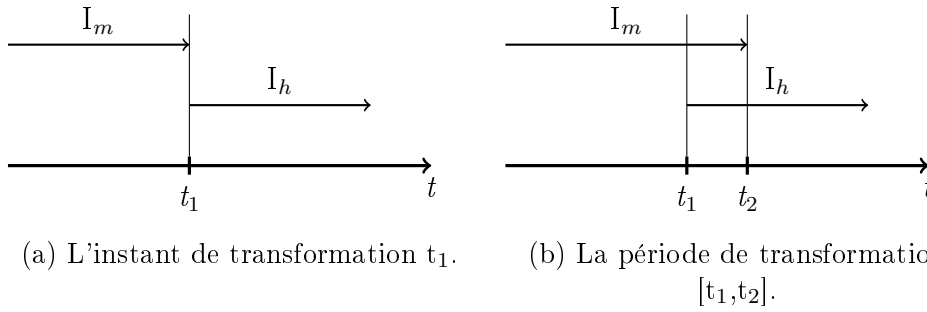


FIGURE 3.4 – La transformation ingrédient / tout sur un axe du temps.

La période de transformation renvoie, dans la majorité des contextes, à une action effectuée par un agent externe, souvent humain. Cela peut être le processus de mélange, d'incorporation, etc. En l'absence d'un agent externe, cette période peut, par exemple, correspondre à un processus naturel de dissolution. Formellement, ces deux configurations temporelles sont saisies de manière suivante :

$$\text{Ingrédient}(N_m, N_h) \implies \forall x (I_m \propto x \implies \neg(x \propto I_h)) \quad (3.12)$$

$$\wedge \exists y (y \sigma I_m \wedge y \propto I_h) \quad (3.13)$$

$$\wedge \exists z (z \sigma I_h \wedge I_m \propto z) \quad (3.14)$$

Autrement dit, trois conditions doivent être remplies pour que N_m puisse être considéré comme un ingrédient de N_h . Premièrement, il est nécessaire

qu'il n'y ait pas un intervalle de temps entre la disparition de la partie et l'apparition de l'entité-tout correspondante. Ceci est garanti par la condition (3.12), selon laquelle un instant x postérieur au domaine temporel du méronyme (I_m) n'est jamais antérieur à celui du holonyme (I_h). Ainsi, par exemple, le domaine temporel de la farine rencontre ou chevauche celui de la pâte, dont elle fait partie. Deuxièmement, l'existence d'un ingrédient commence obligatoirement avant l'existence du tout. On peut donc dire, comme nous le faisons dans (3.13), qu'il existe un instant y contemporain de la partie, mais antérieur au tout. Enfin, la dernière condition (3.14) veut que la partie perde son autonomie en tant qu'entité avant la fin du domaine temporel de l'entité-tout correspondante. Autrement dit, cette condition garantit que la partie disparaisse avant le tout.

L'expression syntaxique des relations entre les ingrédients et les tous qu'ils composent les distingue des relations prototypiques de la méronymie. Premièrement, les constructions génitiales n'acceptent pas les couples lexicaux de ce type :

- (42) a. *мука_m (этого) теста_h
 farine cette pâte.GEN
 b. *сахар_m (этого) десерта_h
 sucre ce dessert.GEN

Toutefois, il est possible d'introduire cette relation de partie à tout en utilisant des constructions prépositionnelles à valeur locative :

- (43) a. в этом тесте_h гречневая мука_m
 dans cette pâte.LOC de.sarrasin.ADJ.NOM farine.NOM
 « dans cette pâte il y a de la farine de sarrasin »
 b. в этом десерте_h много сахара_m
 dans ce dessert.LOC beaucoup sucre.GEN
 « dans ce dessert il y a beaucoup de sucre »

Toutes les entités qui correspondent à la définition des ingrédients donnée plus haut ne sont pas acceptables dans ce type de construction :

- (44) *в этом стекле_h кварцевый песок_m
 dans ce verre.LOC de.quartz.ADJ.NOM sable.NOM

La mise à l'écart de cette phrase indique que le sable n'est pas considéré par le locuteur comme un ingrédient nécessaire à la confection du verre. L'acceptabilité des constructions locatives introduisant un ingrédient ne semble pas être liée à la nature du processus de transformation. En effet, celui-ci peut consister en l'incorporation d'une partie dans le tout (*сливки в кофе* « la crème dans du café »), au mélange des parties pour homogénéiser le tout (*вода в бетоне* « l'eau dans du béton »), en la cuisson du mélange (*глина в кирпичях* « l'argile dans des briques ») ou bien en sa congélation (*молоко в мороженом* « le lait dans la glace »), etc. L'acceptabilité de ces constructions est probablement liée à la connaissance extralinguistique du processus de transformation dans le contexte d'énonciation.

Il est intéressant de remarquer que la relation $\text{Ingrédient}(N_m, N_h)$ n'est pas systématiquement transitive. Prenons l'exemple d'une soupe, dont le concentré de tomates est l'un des ingrédients. Il est possible en russe de décrire cette relation par une construction locative *в этом супе есть томатная паста* « dans cette soupe il y a du concentré de tomates ». Or, il n'est pas sémantiquement acceptable de stipuler dans le même contexte *?в этом супе есть помидоры* « dans cette soupe il y a des tomates », quoiqu'il s'agisse de l'ingrédient principal du concentré de tomates. Dans ce cas, les deux entités – les tomates et le concentré de tomates – peuvent être traitées comme des ingrédients indépendants. Cela permet d'ailleurs la séquence suivante :

- (45) в этом супе₂ не помидоры₀, а
 dans cette soupe.LOC pas tomates.NOM mais
 томатная паста₁
 de.tomates.ADJ.NOM pâte.NOM
 « dans cette soupe il n'y a pas de tomates, mais du concentré de
 tomates »

D'un point de vue méreologique, le référent de N_0 est nécessaire à la confection du référent de N_1 , qui est à son tour utilisé pour confectionner le référent de N_2 . Les trois entités peuvent donc être situées sur l'axe du temps, comme dans la Figure 3.5 (page suivante).

Comme nous pouvons le constater, N_0 peut être qualifié d'ingrédient de N_1 , puisque son domaine temporel I_0 commence avant le domaine temporel I_1 de N_1 et se termine avant la fin de celui-ci ; il existe donc une période de transformation $[t_1, t_2]$. Les domaines temporels de N_1 et de N_2 (I_1 et

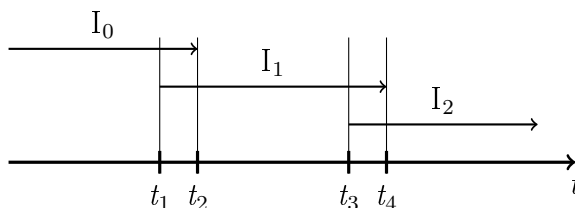


FIGURE 3.5 – Relations Ingrédient(N_0, N_1) et Ingrédient(N_1, N_2) sur un axe du temps.

I_2 , respectivement) remplissent les mêmes conditions : N_1 dénote donc un ingrédient de N_2 , la période de transformation étant $[t_3, t_4]$. Or, les trois conditions ne sont pas respectées en ce qui concerne les domaines temporels de N_0 et N_2 . En effet, il existe une période $[t_2, t_3]$, postérieure à l'existence de N_0 (I_0) et antérieure à I_2 , si bien que N_0 et N_2 ne présentent pas de contemporanéité ou chevauchement temporel. La condition (3.12) de la page 153, n'est donc pas respectée. L'entité N_0 ne peut pas être considérée comme un ingrédient de N_2 . Au niveau linguistique, cela veut dire que la relation Ingrédient(N_m, N_h) n'est pas transitive en russe. C'est la raison pour laquelle l'énoncé *в этом супе₂ не помидоры₀, а томатная паста₁* « dans cette soupe il n'y a pas de tomates, mais du concentré de tomates » semble tout à fait acceptable.

Certains exemples peuvent néanmoins porter à croire, que la transitivité de la relation Ingrédient(N_m, N_h) peut être valide. Prenons l'exemple suivant :

- (46) в этих блинах_h гречневая мука_m
 dans ces crêpes.LOC de.sarrasin.ADJ farine.NOM
 « dans ces crêpes il y a de la farine de sarrasin »

Dans cet énoncé, la farine est considérée comme un ingrédient des crêpes, ce qui est tout à fait cohérent avec l'intuition. Il existe une entité intermédiaire – la pâte – dont la farine est également un ingrédient. La pâte peut, dans une certaine mesure, être considérée comme un ingrédient des crêpes, ce qui peut être vérifié au niveau linguistique : *в этих блинах сдобное тесто* « dans ces crêpes il y a de la pâte au beurre ». Toutefois, avec le triplet *мука / тесто / блины* « farine / pâte / crêpes », il n'est pas possible de construire un énoncé sémantiquement correct, similaire à l'exemple (45) :

- (47) *В этих блинах₂ не мука₀, а тесто₁
 dans ces crêpes.LOC pas farine.NOM mais pâte.NOM

Cela montre que l'exemple (46) ne met pas en jeu la transitivité de la relation $\text{Ingrédient}(N_m, N_h)$, puisqu'il s'agit d'une combinaison de deux relations ontologiques différentes. En effet, la relation dans le couple *тесто / блин* « pâte / crêpe » se rapproche davantage de la transformation que de la méronymie.

Pour résumer, nous avons essayé de montrer que la notion d'ingrédient peut être définie à la fois par des critères linguistiques et ontologiques. Nous avons également souligné que la relation méronymique $\text{Ingrédient}(N_m, N_h)$ est intransitive. Rappelons également que le processus de transformation de l'ingrédient au profit de la création de l'entité-tout correspondante joue un rôle primordial dans la définition de ce type d'entités.

3.3.4 Produits

Nous appelons « produits » les parties d'une entité **qui ne peuvent être nommées** que lorsqu'elles ont été détachées de celle-ci. Nous illustrerons ce type de relations par les couples lexicaux suivants :

- (48) a. прут / кустарник
 branche cassée buisson
 b. кусок / пирог
 part tarte

Dans ce type de couples, les noms sont liés par des relations partitives, telles que le méronyme ne peut désigner une partie au sein de l'entité-tout intacte. Ainsi, le mot *прут* désigne en russe une fine branche détachée d'un arbre ou d'un arbuste, qu'elle soit coupée ou arrachée, et souvent privée des feuilles ou d'éventuelles branches plus petites⁴³. Il ne peut avoir pour référent une branche intacte, que l'on désignera par *ветвь* ou *ветка*. De même, le substantif *кусок* « morceau, part » de l'exemple (48b), en tant que nom de portion, n'a pas de référent au sein d'une tarte « entière » ou non-découpée. Il est défini comme « partie distincte de quelque-chose (cassée, coupée)⁴⁴ » et son référent ne devient accessible au locuteur que lorsque la

43. « Тонкая отломанная или срезанная ветка без листьев », Ožegov (1988).

44. « Отдельная часть чего-н. (отломанная, отрезанная) », Ožegov (1988).

également valable lorsque le syntagme prépositionnel $om + N_h$ se rapporte non pas au méronyme, mais à un verbe de séparation :

- (51) a. Оторвать прут_m от кустарника_h
 arracher branche.arrachée.ACC de buisson.GEN
 « Arracher une branche d'un buisson »
- b. ??Отрезать кусок_m от пирога_h
 couper part.ACC issu.de tarte.GEN
- c. Отрезать кусок_m пирога_h
 couper part.ACC tarte.GEN
 « Couper une part de tarte »

Enfin, précisons que les noms d'un certain nombre de produits sont dérivés des noms de processus les dissociant de leurs tous :

- (52) a. вырезка / газета
 extrait journal
- b. выборка / совокупность
 échantillon
- c. отрубок / бревно
 morceau rondin

Ainsi, dans l'exemple (52a) le nom *вырезка* « extrait » est un dérivé du verbe *вырезать* « (litt.) découper ». *Выборка* « échantillon » est formé à partir de *выбирать* « sélectionner ». Quant au nom *отрубок* « morceau », il présente le radical *руб*, également présent dans le verbe *отрубить* « couper (généralement à la hache) ». La référence au processus de séparation est donc présente dans le sens lexical même de certains méronymes-produits.

Toutes ces précisions étant apportées, nous pouvons établir les différents schémas des positions temporelles relatives d'un couple partie-tout, lié par la relation $\text{Produit}(N_m, N_h)$. Nous présentons les configurations possibles dans la Figure 3.6 (page suivante).

Comme nous pouvons le constater, le tout-initial apparaît nécessairement avant la partie-produit dans les quatre cas de figure. Cette première condition est cohérente avec la définition informelle de la relation $\text{Produit}(N_m, N_h)$ donnée au début de cette section. La seule différence entre les quatre configurations ainsi dégagées est la position temporelle de la fin de I_h relativement à

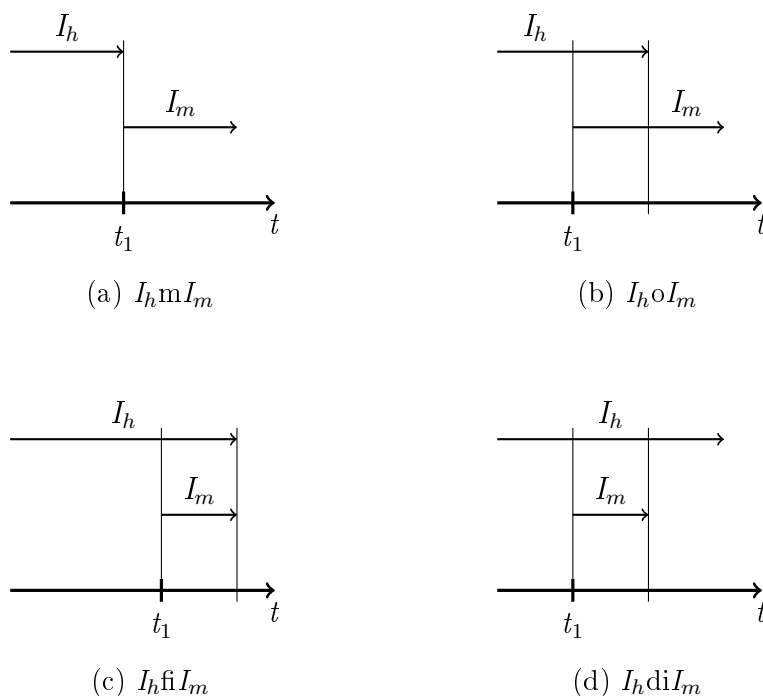


FIGURE 3.6 – Le moment t_1 d'apparition d'un produit sur l'axe du temps.

I_m . En effet, la fin de la « durée de vie » de l'entité-tout peut avoir lieu durant la période I_m ou bien après celle-ci. Toutefois, I_h ne semble pas pouvoir se terminer avant le début de I_m .

La Figure 3.6a présente une situation nécessitant un commentaire particulier. Elle saisit la configuration où le processus de séparation, qui marque l'apparition de la partie-produit dans la langue, détruit également le tout-initial. On peut illustrer ce cas de figure par le couple *прыт / саженец* « branche cassée / plant (d'arbre ou d'arbuste) » : lorsque le tronc d'un jeune arbre est cassé, il peut être appelé *прыт* par un locuteur ; toutefois, l'entité-tout originale ne peut plus être dénommée par *саженец*, elle disparaît donc en tant qu'entité nommable.

Les deux conditions que nous venons de formuler – le chevauchement (ou la poursuite immédiate) des périodes I_h et I_m ainsi que l'antériorité du début de I_h avant celui de I_m – peuvent être formalisés dans le cadre de la méreo-topologie de la manière suivante :

$$\text{Produit}(N_m, N_h) \implies \forall x(I_m \times x \implies \neg(x \times I_h)) \quad (3.15)$$

$$\wedge \exists y(y \sigma I_h \wedge y \times I_m) \quad (3.16)$$

Ici, la condition en (3.15) garantit qu'un instant x strictement postérieur à la période I_m ne soit en aucun cas précédant de la période I_h . La condition en (3.16), quant à elle, traduit l'apparition de l'entité-tout avant celle de la partie-produit correspondante. Pour cela, l'on postule l'existence d'un instant y contemporain de la période I_h et strictement antérieur à I_m .

3.3.5 Événements

La relation partie-tout entre événements, que nous noterons $\text{Sous-événement}(N_m, N_h)$ couvre des phénomènes et réalités très variés. Après un bref panorama des différentes oppositions, intervenant dans ce type de relation, nous présenterons la formalisation de sa sémantique.

Tout d'abord, dans la majorité des cas, le terme « sous-événement » désigne une étape d'un processus complexe. Un événement-tout est ainsi divisé en plusieurs parties temporelles consécutives⁴⁶. C'est le cas par exemple, d'un couple nominal comme *приземление / полёт* « atterrissage / vol » : ici, le méronyme désigne la dernière phase du déplacement dénoté par *полёт*. Ce type de sous-événements peut être catégorisé comme une relation MORCEAU / TOUT ou COMPOSANT / ASSEMBLAGE, selon la situation d'énonciation. Lorsque l'objet en question vole suite à un lancement ou une projection, sans qu'un humain le contrôle de quelque manière durant le vol⁴⁷, *приземление* désignera l'instant où cet objet touche le sol. Ainsi, par exemple, un locuteur qui évoque

- (53) *приземление [волана] за границами корта*⁴⁸
 atterrissage volant au-delà limites.INSTR court.GEN
 « l'atterrissage [du volant] en dehors du court [de badminton] »

46. Les discours décrivant de tels processus complexes sont appelés TDM (Table De Matière) chez Danlos (2006).

47. N'oublions pas que la trajectoire d'un objet projeté est tout de même soumise au contrôle de la gravitation, de la résistance de l'air, etc.

veut désigner uniquement le moment où le volant touche le sol, et non une phase de vol quelconque précédant ce contact. Le caractère non-continu de ce type de sous-événement peut d'ailleurs être mis en évidence par l'impossibilité de le désigner à l'aide des verbes indéterminés :

- (54) a. Смотри, мяч приземлился на крышу!
« Regardes, le ballon a atterri sur le toit! »
- b. *Смотри, мяч приземляется на крышу!
« Regardes, le ballon est en train d'atterrir sur le toit! »

Dans ces contextes, les noms *приземление* / *полёт* « atterrissage / vol » sont liés par une relation MORCEAU / TOUT. On peut les opposer à des situations où l'objet en question est contrôlé et manœuvré par un agent humain durant le déplacement et non uniquement en lui donnant une impulsion initiale. Dans le cas de *приземление самолёта* « atterrissage d'un avion », *приземление* peut désigner non seulement le moment où l'avion touche le sol, mais également tout le processus de perte d'altitude initié par les pilotes, l'approche de la piste d'atterrissage, etc. Ce nom désigne donc ici un processus doté d'une certaine fonction au sein de l'événement-tout correspondant et, par conséquent, la relation entre *приземление* / *полёт* « atterrissage / vol » est du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les aviateurs distinguent différentes phases à l'intérieur même d'un événement d'atterrissage : *планирование* « vol plané », *выравнивание* « alignement », *выдерживание* « maintien », *пробег* « course », etc.

Un autre type de relation partie-tout entre événements est celui où tous les sous-événements sont du même type et peuvent, en conséquence, être dénommées par les mêmes unités lexicales. C'est généralement le cas d'événements-touts composés d'un sous-événement répété de manière cyclique :

48. <http://smithclub.ru/page/kogda-schitat-volan-v-aute>, consulté le 11/06/2018.

- (55) a. Разрушение Изенгарда — важная *битва*_m [*Войны Кольца*]_h⁴⁹
 « La destruction d’Isengard est une importante *bataille de la Guerre* de l’Anneau »
- b. Ему понравились все номера_m спектакля_h
 il.DAT plaire.PST.PL tous numéros.NOM spectacle.GEN
 « Il a aimé tous *les numéros du spectacle* »
- c. Он знает все песни_m концерта_h
 il.NOM connaitre tous chansons.ACC concert.GEN
 « Il connaît toutes *les chansons du concert* »

Certains déplacements peuvent également s’inscrire dans cette catégorie des relations partie-tout, lorsqu’ils sont constitués de mouvements élémentaires cycliques ou sont présentés sous cet angle :

- (56) a. теперь я знаю — каждый шаг_m похода_h того стоил⁵⁰.
 « maintenant je le sais — chaque *pas de la randonnée* en valait la peine »
- b. каждое мгновение этого путешествия бесценно — каждая тренировка, каждый гребок_m заплыва_h⁵¹
 « chaque instant de ce voyage est précieux — chaque entraînement, chaque *mouvement de bras de la nage* [litt.] »

Dans tous ces exemples, les sous-événements sont considérés du point de vue de la similitude qu’ils présentent les uns avec les autres. Cela rapproche les énoncés ci-dessus des relations du type ÉLÉMENT / COLLECTION. Ce type de sous-événements est également lié à la pluriactionnalité des verbes. En français, ceci a été illustré par des verbes comme *sautiller* (Amiot et Stosic, 2011). En russe, nous pouvons souligner la sémantique partitive des verbes imperfectifs comme *постукивать* « tapoter » ou *расклеивать* « afficher », mais également des constructions indiquant le nombre de répétitions d’une action (Bottineau, 2012). Toutefois, nous ne nous attardons pas sur l’étude de l’aspect verbal dans notre recherche.

50. <http://www.mhealth.ru/life/leisure/puteshestvie-mm-za-kondorami-v-peruanskiye-andy/2/>, consulté le 20/11/2017.

51. <https://www.trilife.ru/reports/ultra-zaplyv-27-km-tsyurikhskoe-ozero/>, consulté le 20/11/2017.

Enfin, d'autres sous-événements peuvent avoir lieu durant l'intégralité de l'événement-tout auxquels ils appartiennent. Ainsi, *партия скрипки* « partie (voix) du violon » désigne un sous-événement du référent de *соната* « sonate », ces deux entités ayant la même extension temporelle. De même, la phrase *Пётр и Анна гуляли* « Piotr et Anna se promenaient » peut désigner un événement complexe, dans lequel il est possible de distinguer deux sous-événements simultanés : *Пётр гулял* « Piotr se promenait » et *Анна гуляла* « Anne se promenait ». De manière générale, ce type de sous-événements correspond à des situations où les actions sont exécutées par plusieurs agents en même temps, qu'ils soient implicites (un orchestre, c'est à dire un ensemble de musiciens, joue une sonate) ou explicites (Piotr et Anna)⁵². Le rapprochement entre ce type de relation partie-tout et une des catégories méronymiques de Vieu (1991) est difficile à établir. Le caractère homéomère des ces entités nous laisse penser que la relation sémantique entre les unités linguistiques les dénotant doit être rapprochée des relations PORTION / TOUT. En effet, l'action désignée par *Пётр гулял* « Piotr se promenait » a une forme semblable à celle de l'événement complexe qu'elle compose, c'est-à-dire *Пётр и Анна гуляли* « Piotr et Anna se promenaient » : il s'agit dans les deux cas de l'action de se promener.

Malgré la diversité des sous-événements que nous venons de passer en revue, la relation qu'ils entretiennent avec leurs événements-touts correspond nécessairement à l'une des quatre configurations temporelles de la Figure 3.7.

La seule condition nécessaire à la relation Sous-événement(N_m, N_h) qui découle de ces schémas est l'inclusion totale de l'intervalle I_m dans l'intervalle I_h . Le temps de déroulement d'un sous-événement est, en effet, toujours entièrement inclus dans le temps de l'événement-tout dont il fait partie. Cette unique condition peut être formalisée dans notre cadre théorique de la manière suivante :

$$\text{Sous-événement}(N_m, N_h) \implies \forall x(x\sigma I_m \implies x\sigma I_h) \quad (3.17)$$

Autrement dit, la relation Sous-événement(N_m, N_h) peut se produire, dès lors que pour tout instant x contemporain de la période I_m celui-ci est

⁵². Certains auteurs (Dressler, 1968 ; Cusic, 1981 ; Corbett, 2000) parlent de « pluralité verbale », bien que ce terme regroupe chez eux des concepts grammaticaux différents (Cabredo Hofherr, 2010).

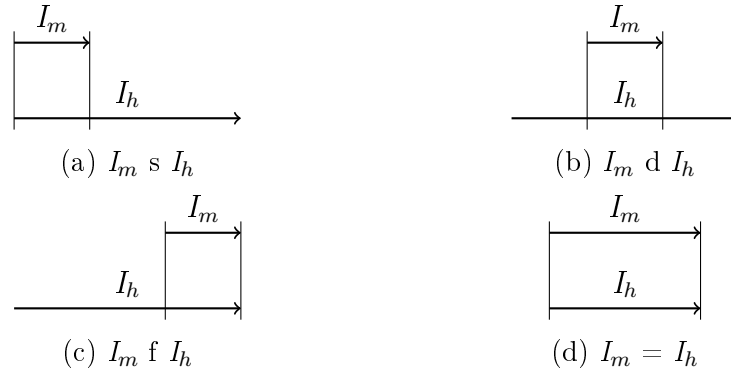


FIGURE 3.7 – Les relations temporelles possibles entre un événement N_h et son sous-événement N_m .

également contemporain de la période I_h . Il est aussi possible de recourir à la relation « pendant » de Vieu (1991), que nous avons évoquée à la page 125. Dans ce cas, la même condition prend la forme suivante :

$$\text{Sous-événement}(N_m, N_h) \implies I_m \subseteq_t I_h \quad (3.18)$$

Il est intéressant de remarquer que les configurations temporelles entre événements et sous-événements – qui sont, rappelons-le, des entités essentiellement temporelles – sont comparables aux configurations spatiales que forment les parties matérielles. Ainsi, de la même manière que les sous-événements sont temporellement inclus dans l'événement-tout, les parties matérielles des entités concrètes sont incluses dans l'extension spatiale de leurs tous⁵³.

Un certain nombre d'exemples en contexte peuvent porter à croire à l'invalidité de la formalisation ci-dessus. Nous pensons à des énoncés comme :

- (57) a. Он репетирует первый номер_m своего будущего спектакля_h
 « Il répète le premier numéro_m de son futur spectacle_h »
- b. Она играет первую часть_m своей будущей симфонии_h
 « Elle joue le premier mouvement_m de sa future symphonie_h »

⁵³ Cf. également Lukaševič (2013 : 4).

Tout en considérant les énoncés observés dans le corpus, ces exemples ont été construits afin de désambiguïser au maximum les situations considérées et d'apporter tous les éléments du contexte dont nous avons besoin pour notre analyse. Ici, *номер* « numéro » et *часть* « mouvement » désignent des événements qui se déroulent – et donc existent en tant qu'entités temporelles – au moment de l'énonciation. Or, les événements-touts dont les entités temporelles ainsi dénommées font partie – à savoir *спектакль* « spectacle » et *симфония* « symphonie » – n'existent pas encore à ce moment là. On pourrait donc dire qu'il existe un moment x tel que $(x\sigma I_m) \wedge \neg(x\sigma I_h)$, ce qui serait incompatible avec la condition formulée en plus haut.

Ce type d'exemples cadre toutefois avec la configuration temporelle décrite précédemment. Tout d'abord, un numéro peut faire partie d'un spectacle ou bien ne pas en faire partie. Il s'en suit donc que *номер* est le méronyme de *спектакль*, si du moins l'on se tient à la définition de la méronymie formulée par Salles (1995) (nous l'avons discutée à la page 59). Or, lorsqu'un numéro fait effectivement partie d'un spectacle, il ne peut que correspondre à l'une des configurations temporelles illustrées dans la Figure 3.7 (page précédente). En effet, du moment que le premier numéro d'un spectacle commence, le spectacle en question commence obligatoirement lui aussi. Inversement, un spectacle ne peut être fini si le dernier numéro qui en fait partie ne l'est pas. Le même raisonnement s'applique au couple lexical *часть* / *симфония* « mouvement / symphonie » de l'exemple (57b). On est ici en présence des noms d'idéalités, pouvant désigner aussi bien une réalisation concrète d'une œuvre – et donc un événement – que ses éventuels supports physiques (partition, par exemple) ou son abstraction de toute réalisation⁵⁴. Le contexte linguistique que nous proposons évite cette ambiguïté : ici, *часть* désigne la réalisation particulière d'un mouvement de symphonie. Cet événement se déroule au moment de l'énonciation, sans que la symphonie entière soit réalisée. Toutefois, lorsque ce mouvement fera partie de la réalisation de la symphonie dans son intégralité, la relation temporelle entre les deux événements correspondra à l'un des schémas de la Figure 3.7. En cela les exemples (57) se rapprochent de la relation temporelle des couples lexicaux COMPOSANT / ASSEMBLAGE, que nous avons abordée plus haut.

54. Ce dernier sens est celui dans *Мне нравятся сонаты, а не симфонии* « J'aime bien les sonates, mais pas les symphonies ».

3.4 Conclusion

Au terme de ce chapitre, il nous semble pouvoir dire que l'adoption d'une analyse temporelle (et donc « dynamique ») des entités permet un examen plus approfondi des relations sémantiques, en l'occurrence ici de la méronymie. Les référents des noms et des verbes que nous avons abordés s'inscrivent dans la dimension temporelle au même titre que dans les dimensions spatiales, leur structure interne évoluant avec le temps. Bien qu'il existe des asymétries dans l'expression des domaines spatiaux et temporels, ne pas prendre en compte certaines de ces évolutions nous empêche d'expliquer les différences ou les points communs de certains types de parties.

Au delà de tous les cas particuliers abordés, une tendance générale semble se dégager. Quel que soit le type de partie considérée, son domaine temporel doit obligatoirement être contemporain de celui de l'entité-tout correspondante. Autrement dit, il doit exister une période, aussi courte soit-elle, commune aux extensions temporelles des deux entités. Cette restriction peut être formalisée comme suit :

$$\text{Partie}(N_m, N_h) \implies I_m \sigma I_h \quad (3.19)$$

Les différents types de parties que nous avons passés en revue dans cette section ne sont que des cas particuliers de cette contrainte.

Précisons également que le recours au cadre théorique développé par Vieu (1991) présente un avantage considérable dans la formalisation de cette contrainte. En effet, le cadre théorique de Allen (1984) nécessite l'énumération des configurations temporelles possibles entre les domaines temporels du tout et de la partie :

$$\text{Partie}(N_m, N_h) \implies I_m \{m, mi, o, oi, s, si, d, di, f, fi, =\} I_h \quad (3.20)$$

Cette notation ne nous semble pas tout à fait adaptée à la modélisation des relations temporelles de partie à tout. C'est pourquoi, à notre avis, le cadre théorique de la méréo-topologie devrait être utilisé dans des recherches futures sur la sémantique des sous-événements, ainsi que des parties atypiques comme les ingrédients ou les produits.

Chapitre 4

Dualité méronymie / hyponymie

Un lien très étroit entre la méronymie et l'hyponymie, ou l'inclusion de classes, a été mis en lumière dans de nombreux travaux, comme nous l'avons déjà souligné dans les premiers chapitres de cette thèse. Ces relations sémantiques peuvent se distinguer selon les critères linguistiques suivants : la méronymie correspond généralement aux patrons syntaxiques SN_m est une partie de SN_h et SN_h a / contient SN_m , tandis que l'hyponymie est souvent exprimée par N_1 est une sorte de N_2 . Toutefois, l'opposition entre la méronymie et l'hyponymie au niveau référentiel n'est pas toujours très nette. Dans ce chapitre, nous essayerons d'intégrer la notion d'hyponymie dans le cadre théorique utilisé. Après avoir introduit une manière de représenter visuellement la relation entre la méronymie et l'hyponymie (section 4.1), nous aborderons quelques phénomènes liés à cette dualité (section 4.2, page 177). Nous tenterons de recourir à l'analyse temporelle entre entités, présentée dans le chapitre précédent, afin d'avoir un regard nouveau sur ces problématiques.

4.1 Visualisation de méronymie / hyponymie

La relation qui lie la méronymie à l'hyponymie est observable dans un champ sémantique comprenant de nombreuses unités lexicales plutôt qu'un simple couple lexical. Or, plus le nombre de lexèmes étudiés est important, plus il devient difficile d'analyser les rapports entre ces deux relations et les

patrons syntaxiques associés. Jusqu'à présent, nous avons eu recours à une notation comprenant des indices N_m et N_h , mais elle n'est pas adaptée à l'étude des relations plus complexes. Dans cette section, nous introduisons donc une manière de représenter visuellement les données afin de faciliter leur exploitation.

4.1.1 Méthode de construction

4.1.1.1 Axe de méronymie M

Supposons un axe M illustrant la relation de méronymie. Sur cet axe nous pouvons indiquer des points qui correspondent aux unités lexicales étudiées. Nous avons choisi de placer ces points de telle sorte que ceux matérialisant des parties se trouvent plus près du point d'origine de l'axe que ceux qui désignent les tous auxquels ces parties appartiennent. Par exemple, le cas du couple *moteur* / *voiture* pourrait être représenté par le schéma de la Figure 4.1.

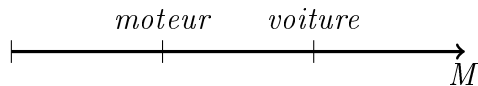


FIGURE 4.1 – Axe M : la représentation graphique de la méronymie.

Ce schéma indique que le référent de *moteur* est inclus dans le référent de *voiture*. Ce type de schématisation tient compte de la transitivité qui caractérise, de manière générale, la relation partie-tout. Effectivement, lorsqu'on représente sur un même axe M les couples lexicaux *carburateur* / *moteur* et *moteur* / *voiture*, le point correspondant à *carburateur* est situé plus près de l'origine de l'axe M que le point correspondant à *voiture* (cf. Figure 4.2 page ci-contre). La lecture graphique nous suggère donc l'existence d'un couple partie-tout *carburateur* / *voiture* ; la transitivité a bien lieu dans ce cas. Les cas d'échec de la transitivité seront abordés plus loin dans cette section (page 173).

4.1.1.2 Axe d'hyperonymie H

De manière similaire à la construction de l'axe M , considérons un axe H correspondant à la relation d'hyperonymie. Nous pouvons y placer des unités

4.1. Visualisation de méronymie / hyperonymie

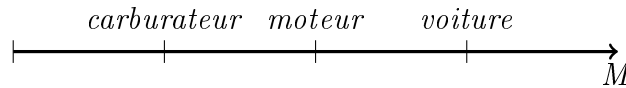


FIGURE 4.2 – La transitivité de la méronymie sur l'axe M .

lexicales de sorte que les hyponymes soient plus près de l'origine de l'axe que les hyperonymes correspondants. La Figure 4.3 illustre l'exemple du couple *voiture* / *véhicule* dans lequel le premier substantif est l'hyponyme du second.

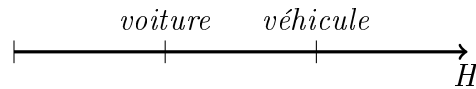


FIGURE 4.3 – Axe H : la représentation graphique de l'hyperonymie.

L'axe H rend également compte du caractère transitif de l'hyperonymie. Le couple hyperonymique *limousine* / *voiture*, placé sur le même axe que le couple précédent, nous donne la Figure 4.4.

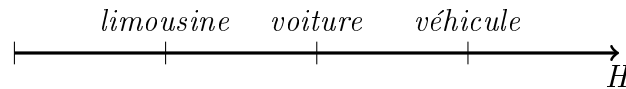


FIGURE 4.4 – Transitivité de l'hyperonymie sur l'axe H .

Le nom *limousine* est situé plus près de l'origine de l'axe H que le nom *véhicule* : une limousine est donc un véhicule, selon cette représentation. Comme on le voit, nous avons décidé de recourir à la même logique d'inclusion sur les axes M et H : l'entité se situant plus près de l'origine de l'axe est incluse dans celle qui s'en trouve plus éloignée ; cette inclusion est spatio-temporelle dans le cas de la relation partie-tout (axe M) et « typologique » dans le cas de l'hyperonymie (axe H).

Nous devons également préciser que seule la position relative est à lire sur les schémas présentés. Des distances potentiellement mesurées entre points n'y ont aucune signification particulière et ne doivent, par conséquent, pas être prises en compte. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de représenter les points voisins à des distances égales.

4.1.1.3 Plan sémantique méronymie / hyperonymie

Les axes M et H définis plus haut peuvent être combinés pour former un espace à deux dimensions. Nous utiliserons M en tant qu'axe des abscisses et H en tant qu'axe des ordonnées. Il s'agit, bien évidemment, d'une décision arbitraire mais nous nous tiendrons à cette convention dans la suite de ce travail. L'espace ainsi obtenu sera appelé « **plan sémantique méronymie / hyperonymie** » ou, tout simplement, **plan sémantique**¹.

Le plan sémantique nous permet d'indiquer, pour une unité lexicale donnée, quatre relations différentes. Si celle-ci est représentée par le point N , alors N_{mer} , son méronyme, se situe à sa gauche et N_{hol} , son holonyme, à sa droite. Les points N_{hyper} et N_{hypo} , représentant son hyperonyme et son hyponyme, se situent respectivement au-dessus et en dessous. L'ensemble de ces relations ainsi qu'un exemple de schématisation sont présentés dans la Figure 4.5.

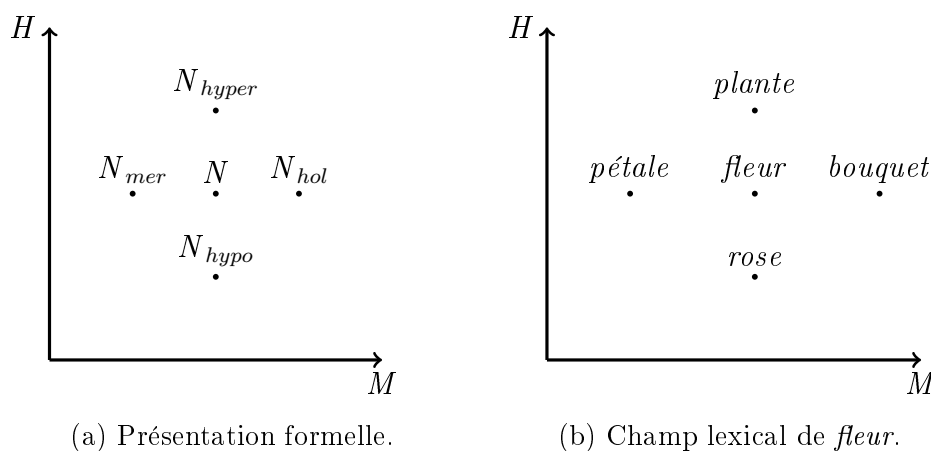


FIGURE 4.5 – Plan sémantique méronymie-hyperonymie.

La Figure 4.5b nous permet donc d'illustrer quatre unités lexicales liées au nom *fleur* par des relations sémantiques distinctes. Sur le même axe horizontal que *fleur* se trouvent des noms d'entités liées à une fleur par une relation partitive : *pétale* désigne la partie d'une fleur, tandis que *bouquet* désigne l'entité dont une fleur peut faire partie. Sur l'axe vertical se situent des noms, qui entretiennent avec *fleur* une relation « sorte de » : une fleur

1. Ce terme n'a pas ici la même signification que dans les théories de Tesnière (1988) et Melčuk (1995b).

est une sorte de plante, c'est pourquoi le point *plante* se trouve au-dessus du point *fleur*. *Rose*, au contraire, se situe sous le point *fleur*, car il s'agit de son hyponyme.

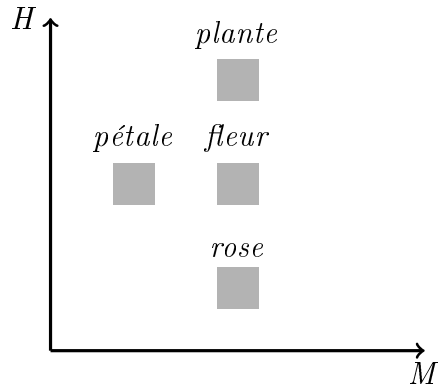
Plusieurs problèmes peuvent être soulevés quant à la schématisation en 4.5b. Premièrement, il est impossible d'ajouter à ce schéma certaines autres unités lexicales. Ainsi, *sépale* ne semble pas prendre place dans le plan sémantique considéré. Ce nom réfère, en effet, à une partie d'une fleur et le point correspondant devrait donc se situer sur le même axe horizontal que le point *fleur*. Or, il n'entretient pas de relation partitive avec *pétale* et ne peut donc se situer ni à sa gauche, ni à sa droite. De même, il serait impossible d'illustrer *tulipe* dans ce plan sémantique, car ce nom forme une hiérarchie hyperonymique avec *fleur* (une tulipe est une sorte de fleur) mais pas avec *rose* (une tulipe n'est pas une sorte de rose et une rose n'est pas une sorte de tulipe).

Un second problème est celui de l'incohérence de la hiérarchie *pétale* / *fleur* / *bouquet*. La représentation dans la Figure 4.5b montre sa transitivité et cela trouve en partie un reflet dans le monde des objets réels : un pétale est une portion de l'espace occupé par un bouquet de fleurs, le poids d'un pétale fait partie du poids du bouquet correspondant, etc². Or, les couples lexicaux *pétale* / *fleur* et *fleur* / *bouquet* ne sont pas liés par les mêmes relations méronymiques, la première étant la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE et la seconde ÉLÉMENT / COLLECTION.

4.1.1.4 Surface sémantique

Les critiques de la figuration sous forme de « plan sémantique » avancées dans le point précédent sont liées à la manière de représenter les unités lexicales. Dès lors qu'une unité est représentée par un point, elle ne peut, en effet, être graphiquement inscrite que dans une seule hiérarchie méronymique et hyperonymique. Pour permettre des visualisations plus complexes, comme celles suggérées dans le point précédent, nous allons donc doter chaque unité lexicale de dimensions dans le plan sémantique utilisé. Chaque item sera ainsi représenté par un rectangle dont les dimensions dépendront du nombre de hiérarchies sémantiques – méronymiques et hyperonymiques – dont il fait partie. Les hiérarchies *pétale* / *fleur* et *rose* / *fleur* / *plante* peuvent ainsi être saisies par le biais de la Figure 4.6 (page suivante).

2. Cf. le raisonnement similaire de Lukašević (2013 : 4) sur le triplet *ручка* / *дверь* /

FIGURE 4.6 – Surfaces sémantiques du champ lexical de *fleur*.

Ici, le raisonnement relatif au positionnement des unités lexicales sur le plan sémantique est similaire à celui employé dans la construction de la Figure 4.5b (page 172). Mais l’attribution de surfaces aux représentations des items concernés nous offre la possibilité de les inscrire dans plusieurs hiérarchies de chaque type. Ainsi, nous pouvons placer *sépale* sur le plan sémantique de telle sorte qu’il soit méronyme de *fleur*, mais n’entre pas dans une hiérarchie partitive avec *pétale* (cf. Figure 4.7a, page suivante). *Sépale* ne se trouve donc pas sur le même axe horizontal que *pétale*, les positions de ces deux unités lexicales diffèrent également sur un axe vertical, car aucune hiérarchie hyperonymique ne les lie. De la même manière, le mot *tulipe* trouve sa place dans cette représentation graphique en tant qu’hyponyme de *fleur* sans pour autant entretenir une relation d’hyperonymie ou d’hyponymie avec *rose* (cf. Figure 4.7b, page ci-contre). Le recours à des surfaces plutôt que des points règle donc le premier problème évoqué dans la section précédente.

La problématique de l’indication des hiérarchies non-transitives peut être solutionnée de la même manière, en utilisant les surfaces sémantiques des unités lexicales. La configuration illustrée dans la Figure 4.8 (page 176) permet, par exemple, d’indiquer une relation de partie à tout entre *fleur* et *bouquet* d’un type différent de celle qui opère entre *pétale* et *fleur* ou *sépale* et *fleur*. Ainsi placé sur le plan sémantique, *bouquet* n’est pas en relation de méronymie avec les noms *pétale* et *sépale*.

Précisons également que, malgré l’utilisation que nous faisons de la notion de « surface sémantique », les **tailles** des figures illustrant les unités lexicales

dom « poignée / porte / maison ».

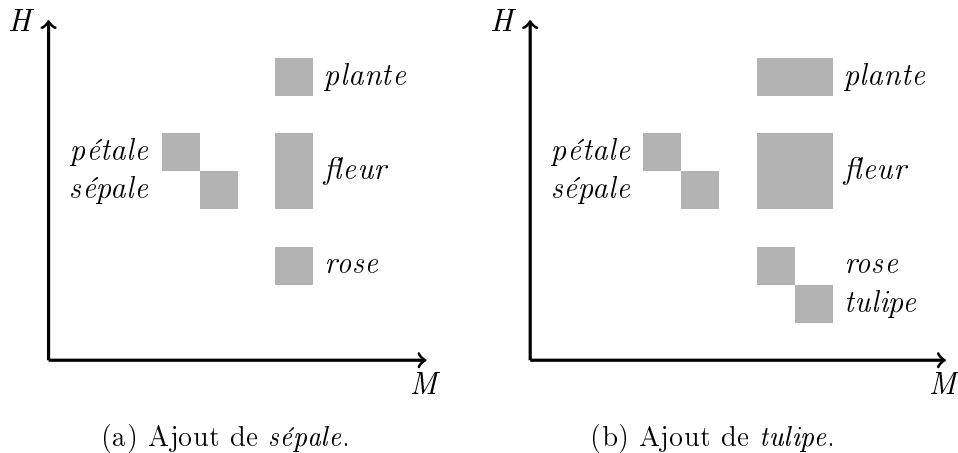


FIGURE 4.7 – Indication des hiérarchies méronymiques et hyperonymiques multiples.

ne sont pas à prendre en compte lors de la lecture des schémas. Seules leurs positions relatives peuvent faire l'objet d'une interprétation. Nous avons toutefois essayé de nous tenir à des constructions graphiques similaires afin de proposer une certaine homogénéité des notations et de faciliter la lecture des schémas.

4.1.2 Limites de la méthode

La méthode de représentation visuelle de la dualité méronymie / hyponymie présente certaines limites que nous décrivons dans cette section. Tout d'abord, ce système ne permet pas de représenter les entités définies par l'absence d'une partie. Cela concerne un faible nombre de cas, parmi lesquels les exemples ci-dessous :

- (1) a. un sphinx est un chat sans poils
- b. une piala³ est une tasse sans anse

Il s'agit toujours d'une catégorie d'entités dont la différence spécifique par rapport aux autres entités d'un même genre est l'absence d'une partie prototypique. La représentation graphique de ce type de relation n'est pas possible. Premièrement, il n'existe bien évidemment pas de catégorie d'entités

3. Récipient d'origine orientale servant à boire du thé ou d'autres boissons.

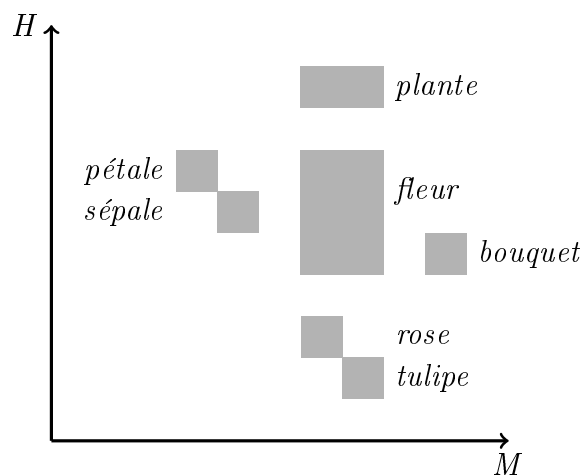


FIGURE 4.8 – Représentation des hiérarchies non-transitives.

dont la spécificité est de ne pas exister et il n'est pas possible de traduire le prédicat *x n'existe pas* dans notre modèle graphique⁴. Deuxièmement, nous n'avons pas la possibilité d'interdire l'héritage de partie par l'hyperonyme pour un hyponyme particulier. Un sphinx étant dans (1a) une race de chats, il doit forcément hériter du méronyme *poils*⁵. La relation sémantique qui lie les couples *poils / sphinx* et *anse / piala* est donc d'ordre méréologique, car elle reflète la structure de l'entité-tout. Toutefois, les noms *poils* et *anse* ne désignent pas des parties des référents de *sphinx* et *piala* mais des entités qui leur sont hiérarchiquement supérieures. Nous ne pouvons donc pas parler d'une relation de partie à tout dans le cas de ces couples lexicaux.

Précisons toutefois que l'absence de partie ne doit pas être confondue avec la présence de parties négatives dans la structure d'une entité-tout. Ce type d'entités – auxquels font référence des noms comme *trou*, *fissure*, *creux*, etc. – ne pose pas de problème d'héritage des parties absentes. Bien que ce cas de figure soit lui aussi assez rare, nous en avons observé quelques occurrences. Par exemple, le dictionnaire de Ožegov (1988) définit une rondelle

4. Les entités mythiques ou imaginaires, tels Minotaure ou une licorne, constituent sans doute des cas à part entière. Bien que ces êtres n'existent pas, a priori, dans l'espace référentiel dans lequel nous évoluons, il est possible de faire des assertions quant à leur structure spatiale : *Minotaure a la tête d'un taureau*, *une licorne a une corne*, etc. Nous laissons ici de côté ces entités particulières, qui devraient être analysés dans le cadre sémantique des espaces mentaux (Fauconnier, 1984).

5. Nous parlerons des mécaniques d'héritage dans la section 4.2.2.2 de ce chapitre.

(шайба) comme « un disque avec un trou » (*пластинка с отверстием*). La représentation graphique du couple *отверстие / шайба* « trou / rondelle » est donc tout à fait envisageable.

Un autre problème que l'on peut rencontrer est celui des représentations atypiques de la dualité hyperonymie / méronymie. Supposons une structure sémantique à deux unités lexicales liées par une des relations abordées jusqu'ici. Il est impossible qu'elles entretiennent également une seconde relation sémantique : ainsi un nom N_1 ne peut être à la fois méronyme et holonyme de N_2 , et N_3 ne peut être hyponyme et hyperonyme de N_4 . Le fait pour une entité d'être à la fois la partie et l'entité-tout d'une seconde entité va à l'encontre de la notion même de partie : comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, une telle configuration impliquerait forcément l'équivalence des deux unités lexicales garantie par la propriété d'antisymétrie de la méronymie (page 10). Mais cette restriction est également valable lorsque les relations considérées appartiennent à des hiérarchies différentes : par exemple, il est impossible de représenter une unité lexicale N_1 qui serait à la fois méronyme et hyperonyme de l'unité N_2 . Nous présentons ici cette limitation en tant que faiblesse du modèle graphique que nous proposons. Malgré cela, nous n'avons pas trouvé d'exemples permettant d'illustrer la condition décrite ci-dessus. Il peut donc s'agir d'une restriction d'ordre ontologique, les implications sémantiques n'étant qu'une conséquence.

4.2 Phénomènes liés à la dualité

Nous venons de montrer qu'il existe un lien fort entre la méronymie et l'hyperonymie, nous permettant de parler d'une véritable dualité sémantique. Ces rapprochements ont des conséquences sur certains phénomènes sémantiques. Dans cette section, nous allons aborder quelques unes d'entre elles.

4.2.1 Congruence ontologique

4.2.1.1 Définition

Comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, les relations de partie à tout prototypiques lient les entités concrètes :

la relation « partie-tout » est conceptuellement ancrée dans le monde

des objets physiques et s'applique, en premier lieu, « à l'ensemble des entités du monde concret matériel et vaut pour toute entité susceptible d'être envisagée sous l'angle de sa constitution physique » (Borillo, 1996 : 111)⁶.

En effet, c'est le découpage « spatial » des entités qui semble le plus souvent mis en jeu par la relation de partie à tout. Les exemples avancés tout au long de ce travail, et notamment dans le chapitre 3, prouvent qu'il est également possible de considérer des relations méronymiques entre entités abstraites : le domaine temporel semble offrir un support suffisant à la distinction des parties. Mais les entités matérielles ne semblent pas accepter le découpage dans le domaine temporel. De même, les entités temporelles n'acceptent généralement pas de découpage spatial. Les entités des deux catégories ne sont donc généralement pas liées par une relation de partie à tout. Nous avons également vu que dans certaines classifications, comme celle de Champollion (2010), la nature des relations partitives dépend de celle des entités. Tout cela nous porte à croire qu'il existe sans doute des contraintes générales sur la nature des entités-touts et celle des parties qui les composent.

Dans le cadre de sa recherche sur l'anaphore associative en français, Kleiber (1999) remarque que celle-ci ne peut avoir lieu entre les entités de types différents :

l'aliénation exigée par l'anaphore associative peut avoir lieu si l'élément subordonné est du même type ontologique que le référent de l'antécédent⁷.

Il explique ainsi la différence entre l'exemple *Il s'abrita sous un vieux tilleul. Le tronc était tout craquelé*, tout à fait acceptable en français, et **Pierre a exposé son dernier tableau. La beauté est fascinante* qui ne l'est pas. En effet, dans le premier cas, l'anaphore peut être mise en place, car les noms concernés – *tilleul* et *tronc* – désignent tous les deux des entités matérielles. Dans le second exemple, a contrario, les deux entités convoquent des catégories ontologiques différentes : *tableau* désigne un objet concret tandis que *beauté* est une propriété abstraite. En se basant sur cette observation, l'auteur formule un critère relatif à la notion de « partie » connu sous le nom de **principe de congruence ontologique** :

6. Mikaelian (2002 : 198).

7. Kleiber (1999 : 89).

seul un élément qui est du même type ontologique que l'objet est considéré comme une véritable partie de l'objet⁸.

Ce critère de Kleiber nous amène à considérer conjointement les types d'entités dénommées par un méronyme ou par un holonyme donnés. Pour les spécifier, il n'est pas possible de recourir à la notion de classe d'objets de Gross (2008), largement utilisée par ailleurs. En effet, comme l'auteur le remarque lui-même, « les classes d'objets ne sont pas des concepts sémantiques abstraits mais des entités construites sur des bases syntaxiques » (Gross, 2008 : 121). Or nous souhaitons décrire le type d'entité en tant que telle, indépendamment de l'usage qu'un locuteur peut en faire. Préciser la nature intrinsèque de telle ou telle entité revient alors, dans notre cas, à donner son genre prochain⁹ ou hyperonyme. L'annotation en classes sémantiques à l'aide des hyperonymes est une méthode utilisée, entre autres, par Morlane-Hondère et Fabre (2012 : 174), dans le cadre de la recherche sur le traitement automatique de la méronymie. Nous pouvons donc reformuler le principe de congruence ontologique en stipulant que seules les unités lexicales ayant un hyperonyme commun peuvent être liées par une relation sémantique de partie à tout. Et par conséquent le couple N_m / N_h ne peut recevoir un traitement méronymique que lorsqu'il existe une unité lexicale N_1 hyperonyme de N_m et N_h , comme dans la Figure 4.9.

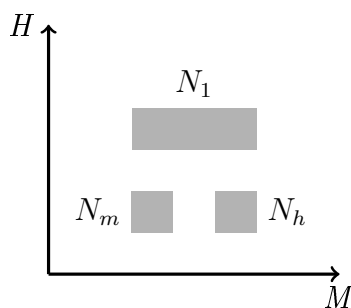


FIGURE 4.9 – Représentation de la congruence ontologique de Kleiber (1999 : 89).

Cruse (1986, 2000) évoque lui-aussi un critère similaire, bien que, dans son cadre d'analyse, la restriction ne soit pas aussi catégorique. L'auteur distingue

8. *ibid.*

9. Nous avons évoqué cette notion à la page 105.

les parties ayant un même type ontologique que les tous correspondants (« type congruent parts ») de celles dont la nature est différente des tous qu'elles composent. Contrairement à Kleiber, il n'exclut pas le traitement de ces dernières en termes de relation partie-tout. Il remarque toutefois que les couples lexicaux ontologiquement congruents sont « meilleurs » que ceux qui ne répondent pas à ce critère¹⁰.

4.2.1.2 Contre-exemples

Le principe de congruence ontologique permet donc de distinguer les relations partie-tout supposées prototypiques des autres relations sémantiques. Celles-ci recouvrent notamment les propriétés des entités matérielles, telles que le poids ou la taille, qui ne peuvent être traitées en tant que parties des premières, du fait de leur nature abstraite. Le traitement différent des parties et des propriétés nous paraît tout à fait justifié : ces dernières n'ont pas d'extension spatio-temporelle qui leur serait propre et ne peuvent résulter, par conséquent, d'un découpage quelconque de l'entité-tout. Les notions de poids et de taille, par exemple, qualifient les entités concrètes, mais ne sont pas elles-mêmes dotées de matière.

Toutefois, la notion de congruence ontologique et de classes d'entités pose certains problèmes. En effet, dans de nombreux exemples de couples partie-tout, les lexèmes appartiennent à des classes sémantiques différentes. Prenons tout d'abord des cas de méronymies prototypiques, comme *колесо* / *машина* « roue / voiture » ou *крыша* / *дом* « toit / maison ». Il paraît tout à fait évident que, bien que *машина* « voiture » désigne un véhicule, le référent de *колесо* « roue » n'en est pas un. De même, *крыша* « toit » et *дом* « maison » n'appartiennent pas aux mêmes classes sémantiques : une maison est un bâtiment tandis qu'un toit n'en est pas un. Le caractère artificiel est la seule qualité que ces noms de parties et de tous ont en commun. Ainsi, une roue et une voiture sont des artefacts ce qui justifie, selon le principe de congruence ontologique, leur interprétation partitive. Le même raisonnement peut être avancé pour le couple lexical *крыша* / *дом* « toit / maison ».

Certains autres couples partie-tout sont néanmoins constitués à la fois d'entités naturelles et d'artefacts. C'est le cas de certaines relations ÉLÉMENT / COLLECTION, comme *цветок* / *букет* « fleur / bouquet » : bien qu'une

10. « The consistent type pairs are somehow “better” », (Cruse, 2000 : 153).

fleur soit une entité naturelle, l'entité-tout dont elle peut faire partie – un bouquet – ne l'est pas et présente des caractéristiques d'un artefact. Supposons que ces deux unités lexicales répondent au principe de congruence ontologique – condition nécessaire à l'interprétation méronymique de ce couple. Cela signifie donc que les deux entités dénommées sont considérées sous angle matériel, car une fleur et un bouquet ont tous les deux des extensions spatiales.

L'aspect matériel ou concret des entités est également le seul point commun à des personnes et à des objets de leur sphère personnelle qui, comme nous l'avons évoqué précédemment, peuvent être conceptualisés en tant que parties des premières. Ainsi, un vêtement, par exemple, est ontologiquement très éloigné de la personne qui peut le porter : il s'agit d'un artefact et non d'une entité naturelle, un vêtement n'est pas animé contrairement à celui qui le porte, etc. Or la relation de partie à tout entre deux entités de ce type en russe ouvre la voie à l'expression d'une synecdoque, comme en (2) :

- (2) Ирина надела куртку и застегнулась
 Irina mit veste.ACC et se.ferma
 « Irina a mis une veste et l'a fermée »

Ici, l'emploi du verbe réfléchi *застегнуться* « se fermer / se boutonner » est possible en russe, tandis qu'en français le recours similaire à des verbes réfléchis est réservé au registre familier (*Irina s'est boutonnée*). Le vêtement en question y est donc assimilé à une partie de son porteur. Pourtant, Irina et sa veste n'ont pas d'autres points en commun, que d'être dotées de matière et de forme¹¹.

Il est donc clair que dans les exemples avancés jusqu'ici, seule l'opposition concret / abstrait entre deux entités pouvait empêcher leur interprétation partitive. Autrement dit, les objets concrets ne semblent pas accepter les parties abstraites et vice versa. Quelques couples partie / tout, dont une entité est concrète et l'autre abstraite, ont tout de même été observés. Nous pouvons nous demander, notamment, si le couple *спортсмен / команда* « sportif / équipe » présente une opposition de ce type : un sportif est une entité

11. Cet exemple peut se rapprocher de ce que Kleiber (1994 : 138) appelle la « métonymie intégrée » : le nom désignant l'entité-tout peut être le sujet de prédicats qui s'appliquent, en règle générale, aux noms de certaines de ses parties. L'auteur illustre ce phénomène par l'opposition entre *Paul est bronzé* et *La peau de Paul est bronzée*. Il remarque qu'il n'y a pas d'identité référentielle entre les sujets de ces phrases : dans *Paul est bronzé* le prédicat *être bronzé* s'applique alors non pas à la peau de Paul mais au tout qu'il représente.

matérielle et animée, tandis qu'une équipe est un ensemble de personnes, c'est à dire une entité abstraite. En effet, contrairement aux ensembles formés en fonction de la proximité spatiale des éléments, les ensembles construits socialement peuvent exister indépendamment de leurs membres. Ainsi, quand bien même une forêt peut se voir attribuer une matière – celle de l'ensemble des arbres la composant – une équipe ne peut être réduite à la somme des sportifs qui la composent. Du point de vue linguistique, *спортсмен* « sportif » et *команда* « équipe » ne semblent pas susceptibles de partager un véritable hyperonyme : *вещь* « chose » et *предмет* « entité » désignent davantage des objets concrets non-animés et sont, sans doute, des termes trop généraux pour illustrer le principe de congruence ontologique. Celui-ci ne semble donc pas caractériser l'ensemble des relations méronymiques.

Quelques relations de partie à tout nécessitent tout de même un commentaire particulier, car la nature des entités qu'elles lient est sujette à discussion. Se pose notamment la question de la nature des matières et des substances désignées par des noms comme *золото* « or », *дерево* « bois », *алкоголь* « alcool », etc. Salles (1995 : 54) avance que le principe de congruence ontologique doit les exclure « des parties d'un objet physique cohésif » car, contrairement à ces objets concrets, la matière désignée par ces noms est une entité abstraite. En effet, les noms de ce type peuvent désigner la matière, sans qu'aucune forme ne lui soit attribuée. Ainsi, des phrases comme *золото – ковкий металл* « l'or est un métal malléable » ou *вода – бесцветная жидкость* « l'eau est un liquide incolore » décrivent les caractéristiques d'une matière indépendamment de la forme qu'elle peut prendre, ou des entités dont elle peut être un constituant. L'or est donc décrit ici comme un métal *intrinsèquement* malléable et, par conséquent, il l'est également lorsqu'il est doté d'une forme. Mais l'abstraction de la matière n'est pas la seule interprétation possible de ce type d'énoncés. Le nom de matière *золото* « or » peut également désigner tout l'or du monde ou, plus formellement, la somme de toutes les entités que l'on nomme « or ». Il ne s'agirait pas, dans ce cas, d'une abstraction : le référent de *золото* « or » est ici concret et matériel puisque chaque entité faisant partie de l'ensemble de l'or du monde est dotée de matière et de forme. Les deux interprétations des noms de substances – abstraite et concrète – sont alors envisageables.

L'interprétation de ces noms dans des constructions traduisant la relation de partie à tout est également ambiguë. Lorsque l'on considère un énoncé comme *в этом кольце_h есть золото_m* « dans cette bague_h il y a de l'or_m », le

nom de matière *золото* « or » semble avoir pour référent une entité concrète : l'or d'une bague particulière est une substance concrète et non une abstraction de quelque type que ce soit. *Cet* or peut être vu, touché, voire extrait et utilisé pour la confection d'une autre entité. Il nous semble donc que la matière peut tout à fait être considérée sous l'angle partitif par rapport à une entité dans la composition de laquelle elle entre, que l'on accepte ou non la restriction du principe de congruence ontologique. Rappelons également que certaines typologies des relations méronymiques (Iris *et al.*, 1988 ; Vieu, 1991) réservent une catégorie particulière aux relations entre une substance et l'entité-tout correspondante.

Le raisonnement concernant les noms de matière que nous venons d'exposer rejoint celui que Salles (1995 : 54) avance à propos des noms de localisation interne :

Quant aux éléments X, tels que *côté*, *angle*, *pointe*, *coin*, etc., parties d'objets matériels, qui ne sont pas eux-mêmes marqués du trait [objet matériel], je ne pense pas que le principe d'identité des méronymes doive les exclure. Ces éléments, quand ils sont associés à un objet physique, sont dotés d'une matière et d'une forme.

En effet, les noms évoqués ne désignent pas des entités existant dans le monde des entités concrètes puisqu'il n'existe pas d'objets portant les noms *côté*, *angle*, *pointe*, etc. Il s'agit d'entités ayant une dépendance existentielle de type référentiel, comme nous avons déjà eu le cas de le préciser : ces entités n'existent qu'au moment où le locuteur s'y réfère. Seulement, malgré l'absence de référent ayant une existence propre et autonome, ils désignent des parties d'objets concrets qui sont elles-mêmes matérielles. Aurnague (2004 : 98-99) remarque toutefois que, malgré ces aspects spatiaux des noms de localisation interne, la nature de leurs référents est différente par essence de celle des entités-touts : il qualifie les premiers de « lieux » (entités matérielles fixes dans un cadre de référence et une portion d'espace), tandis que les seconds sont des « objets ». Ceci peut être également problématique du point de vue du « principe de contraste ».

Compte tenu de tous les arguments avancés dans cette section, le principe de congruence ontologique, tel que le conçoit Kleiber (1999), paraît trop restrictif. La frontière entre la méronymie et d'autres relations sémantiques ne semble pas pouvoir être définie de manière aussi catégorique. De nombreuses entités n'appartiennent pas à la même classe sémantique – aussi bien

qu'ontologique – que les parties qui les composent. Bien qu'insuffisante, l'opposition concret / abstrait semble donc plus opératoire pour la distinction des méronymies prototypiques et marginales.

4.2.2 Hyperonymie entre couples partie-tout

4.2.2.1 Cas général

Comme nous venons de le discuter, deux unités lexicales liées par une relation de méronymie n'appartiennent pas toujours à une même classe sémantique et ne possèdent donc pas obligatoirement des hyperonymes en commun. Nous pourrions donc stipuler que les unités lexicales en question – le méronyme et l'holonyme – peuvent être inscrites dans des hiérarchies hyperonymiques indépendantes ; cette configuration généralisée est illustrée dans la Figure 4.10. Ici, N_m et N_h ont des hyperonymes et des hyponymes différents, bien qu'ils puissent avoir un hyperonyme commun de haut niveau, qui n'est pas présenté dans l'illustration.

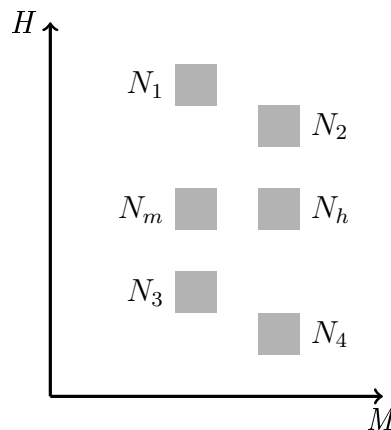


FIGURE 4.10 – Méronyme et holonyme avec leurs hiérarchies hyperonymiques respectives.

Dans ce schéma, nous avons pris soin de ne pas situer les unités lexicales N_1 et N_2 , tout comme N_3 et N_4 , sur un même axe horizontal, et ce pour ne pas les inscrire dans des mêmes hiérarchies méronymiques. On remarquera que, jusqu'ici, nous ne nous sommes pas intéressé à la possibilité de relations partie-tout entre des couples tels que N_1 / N_2 et N_3 / N_4 . L'analyse de telles

relations est l'objet de la présente section.

La relation de méronymie entre ces unités lexicales semble, en effet, correspondre à une multitude de configurations ontologiques. Nous avons observé des couples méronymiques N_1 / N_2 et N_3 / N_4 , tels que N_1 et N_2 sont respectivement hyperonymes de N_3 et N_4 . Autrement dit, quatre unités lexicales peuvent former deux hiérarchies hyperonymiques et deux hiérarchies méronymiques. Cette configuration est graphiquement représentée dans la Figure 4.11. Dans ce genre de situation, nous parlerons d'**hyperonymie entre deux couples partie-tout**.

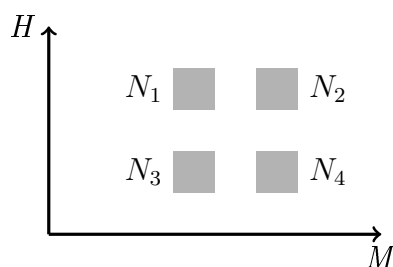


FIGURE 4.11 – Relation d'hyperonymie entre deux couples partie-tout.

Les couples méronymiques liés de cette façon par la relation d'hyperonymie peuvent appartenir à des différentes catégories de notre typologie. Nous illustrons ce phénomène par deux couples prototypiques COMPOSANT / ASSEMBLAGE – *конечность / животное* « membre (extrémité) / animal » et *лапа / собака* « patte / chien » – dans la Figure 4.12 page suivante. On voit, à travers ce schéma, que *конечность* désigne une partie du référent de *животное* ; il s'agit en effet d'une partie canonique, car un animal a généralement des membres d'un type ou un autre¹². Ces deux unités lexicales ont pour hyponymes respectivement *лапа* et *собака* et ces noms entretiennent la même relation méronymique que leurs hyperonymes : un chien est généralement doté de pattes.

Cette figure ne rend toutefois pas compte des éventuelles entités-touts alternatives ainsi que des cas de co-méronymie. Traitons avant tout le premier problème. De la même manière que nous l'avons fait dans les sections

12. Cette partie n'est toutefois pas obligatoire, car certains animaux n'ont pas de membres (serpents, limaces).

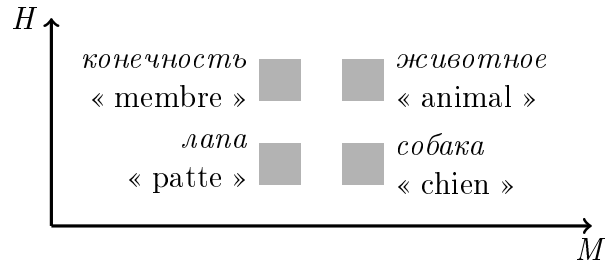


FIGURE 4.12 – La relation d’hyperonymie entre deux couples méronymiques du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE.

précédentes, il est possible d’enrichir la Figure 4.12 en y intégrant la relation de partie à tout entre *лапа* « patte » et *кошка* « chat ». Le résultat de cet ajout est présenté dans la Figure 4.13. Comme nous pouvons le constater, la relation d’hyperonymie y est également possible entre les couples *конечность* / *животное* « membre / animal » et *лапа* / *кошка* « patte / chat ».

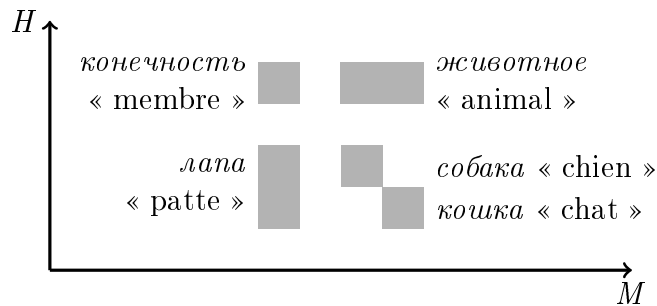


FIGURE 4.13 – Enrichissement de la Figure 4.12 avec le nom d’une entité-tout alternative.

Dans les cas de co-méronymie qui requièrent la présence de plusieurs types de parties au sein d’une entité, la configuration d’hyperonymie entre les couples partie-tout est également possible. Cela se produit, lorsqu’un tout compte dans sa structure des parties lexicalement distinctes, mais ayant un même hyperonyme. Pour reprendre le champ lexical des membres, nous pouvons avancer l’exemple de la structure du corps humain. En effet, les membres du corps humain n’appartiennent pas à un seul type, comme chez le chat ou le chien, car lexicalement distincts selon qu’ils sont situés dans la partie

supérieure ou inférieure du corps. On peut s'y référer respectivement par *рука* « bras » et *нога* « jambe », comme nous pouvons le voir dans la Figure 4.14 (de la présente page). La relation d'hyponymie entre les couples partie-tout est également à l'œuvre dans les cas des membres du corps humain.

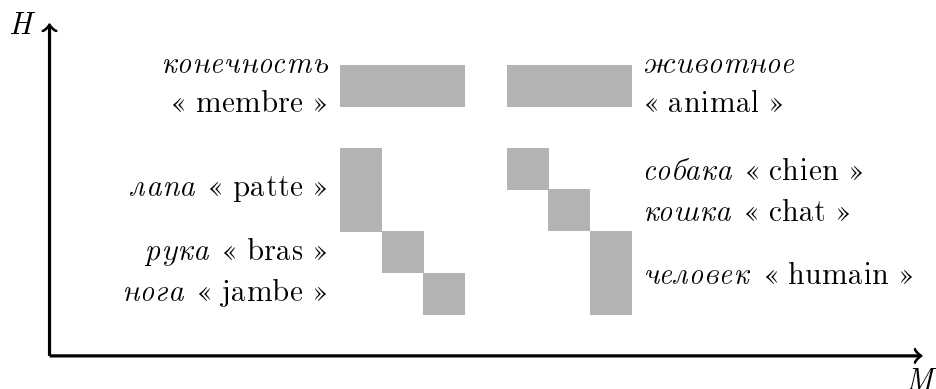


FIGURE 4.14 – Enrichissement de la Figure 4.13 avec une relation de co-méronymie.

Une autre illustration de ce type de configuration peut être trouvée dans les dénominations de certaines collections. Ainsi, le couple méronymique *дерево / лес* « arbre / forêt » est en relation d'hyponymie avec le couple *дуб / дубняк* « chêne / chênaie », comme le montre la Figure 4.15 page suivante. En effet, un chêne est une sorte d'arbre, tandis qu'une chênaie est une forêt. Les deux couples font appel à une relation partitive du même type. Les relations présentes sur ce dernier schéma sont ontologiquement différentes de celles présentes dans la Figure 4.14. Elles peuvent être mises en opposition à partir des critères de similarité entre les parties, du caractère connexe des parties, de la dépendance fonctionnelle, mais aussi de la dépendance temporelle. Cela nous suggère que l'hyponymie entre les couples partie-tout est un phénomène universel en ontologie.

4.2.2.2 Héritage

Nous venons de mettre en évidence l'existence d'une configuration sémantique dans laquelle deux méronymes, ainsi que deux holonymes correspondants, entretiennent une relation d'hyponymie. Considérons maintenant des cas où un nom et son hyperonyme ont un même méronyme.

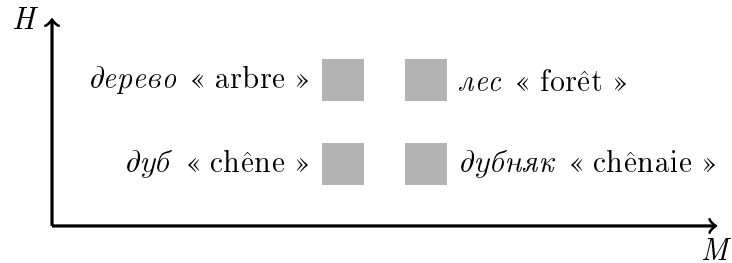


FIGURE 4.15 – La relation d’hyperonymie entre les couples méronymiques du type ÉLÉMENT / COLLECTION.

Une relation de ce type peut être mise en jeu par les couples méronymiques *дерево* / *лес* « arbre / forêt » et *дерево* / *дубняк* « arbre / chênaie », comme illustré dans la Figure 4.16. Si le premier couple est prototypique de la relation ÉLÉMENT / COLLECTION, le méronyme du second est ici sous-spécifié par rapport à la Figure 4.15, présentée dans la section précédente.

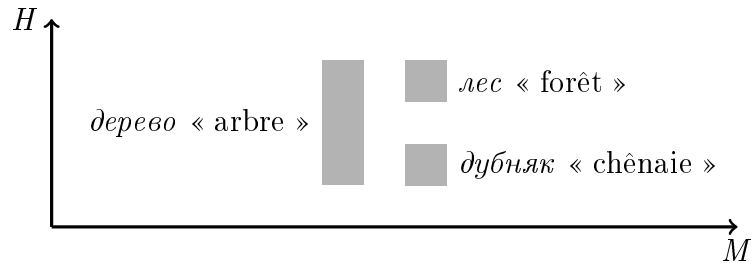


FIGURE 4.16 – Méronyme commun au couple hyponyme / hyperonyme.

Ce schéma peut toutefois être simplifié. En effet, toute forêt est composée d’arbres. Or une chênaie est un type de forêt et donc, par définition, a également des arbres pour éléments. Dans ce cas, la partie n’est pas spécifique à un tout donné, mais à une classe d’entités à laquelle ce tout appartient. On peut alors dire que le méronyme est hérité de l’hyperonyme, le nom *дерево* « arbre » ne devant pas explicitement apparaître en tant que méronyme de *дубняк* « chênaie » dans le « plan sémantique ». La relation entre les couples *дерево* / *лес* « arbre / forêt » et *дерево* / *дубняк* « arbre / chênaie » peut donc être représentée comme dans la Figure 4.17.

La notion de partie héritée, ou générale, a déjà été utilisée par Tuğba *et al.* (2015) dans le cadre de l’annotation automatique de la méronymie

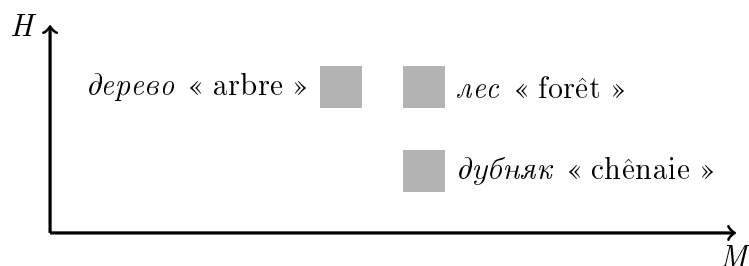
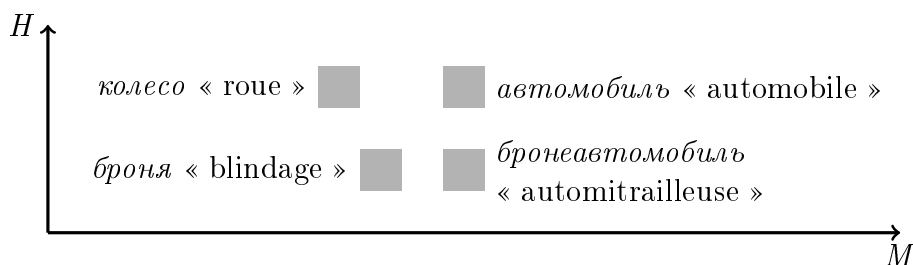


FIGURE 4.17 – Méronyme hérité par hyperonyme.

dans des corpus du turc. A contrario, les noms de parties qui appartiennent à une entité de manière intrinsèque, et non pas à toute une classe d'entités dont elle fait partie, sont dits « spécifiques » ou « distinctifs » dans ce travail. Un exemple de cette opposition est présenté dans la Figure 4.18. Le nom *броневедомобиль* « automitrailleuse » est présenté sur ce schéma comme possédant deux méronymes. Le premier – *колесо* « roue » – est hérité de son hyperonyme : une automitrailleuse est une automobile et, en tant que telle, possède des roues. Le second – *броня* « blindage » – désigne une partie spécifique à ce type de véhicules.

FIGURE 4.18 – Méronyme hérité (*колесо* « roue ») et spécifique (*броня* « blindage »).

Remarquons que les langues peuvent utiliser différents types de parties pour décrire la spécificité d'une entité-tout. Dans l'exemple de la Figure 4.18, le nom russe *броневедомобиль* « (litt.) automobile blindée » désigne une automobile qui, contrairement aux autres, possède un blindage. Le terme français *automitrailleuse* dénomme des véhicules du même type, mais les distingue des autres automobiles par la présence d'une mitrailleuse et non d'un blindage. L'indication du blindage en tant que partie spécifique d'une

automobile se traduit en français par l'appellation *véhicule blindé*. Toutefois, ce terme permet de désigner aussi bien les véhicules à usage militaire que des voitures civiles dotées d'un blindage, tandis que *броневтомобиль* désigne en russe uniquement des véhicules militaires.

Il est également possible qu'une entité-tout, et non une partie, soit héritée par la relation hyperonymique. Prenons l'exemple des couples lexicaux *крыша / здание* « toit / bâtiment » et *купол / здание* « dôme / bâtiment ». Ce sont des couples méronymiques puisqu'un toit, aussi bien qu'un dôme, sont des parties de bâtiments. Or, il existe une relation d'appartenance de classe entre *крыша* et *купол* puisque le premier est l'hyperonyme du second. Nous sommes donc face à une configuration sémantique, illustrée dans la Figure 4.19, dans laquelle *купол* hérite de son holonyme *здание*.

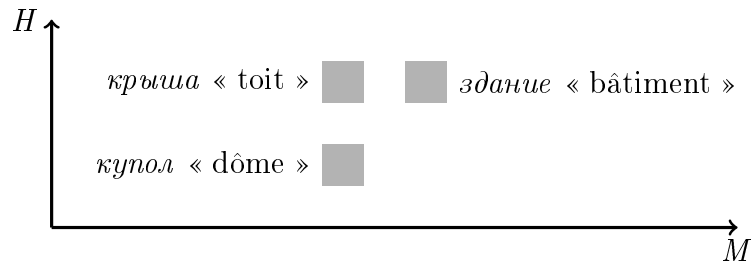


FIGURE 4.19 – Holonyme hérité par l'hyperonyme.

4.2.2.3 Nommabilité

La notion de plan sémantique hyperonymie-méronymie, telle que nous la présentons, reflète la conception aristotélicienne de la définition. Une définition se doit de fournir, pour une chose donnée, son genre prochain ainsi que sa différence spécifique. Le premier est indiqué lorsque l'on donne l'hyperonyme du nom à définir : il s'agit, d'un point de vue sémantique, de la classe de noms à laquelle il appartient. La différence spécifique d'une entité peut être définie selon des aspects tout à fait différents – la taille, la couleur, la forme, etc. – mais elle peut aussi être basée sur des critères méréologiques. Ainsi, le fait de posséder une partie d'un certain type ou bien de faire partie d'une entité plus complexe peut distinguer une entité d'autres catégories d'entités. Nous avons ainsi défini *дубняк* « chênaie » comme une

forêt (genre prochain) de chênes (différence spécifique) et *броневотомобиль* « (litt.) automobile blindée / automitrailleuse » comme une voiture (genre prochain) dotée d'un blindage (différence spécifique).

Comme nous l'avons montré dans la section précédente, l'héritage des méronymes ou des holonymes par l'hyperonymie consiste en une structure sémantique en trois unités lexicales. Or cela signifie qu'il peut exister, au sein de ces structures, des entités potentiellement nommables. Ainsi, dans le cas de la configuration en 4.20, N_3 peut être nommé. Il aura alors N_1 pour hyperonyme, définissant son genre prochain. Son holonyme spécifiera sa différence mérologique par rapport aux autres entités ayant le même hyperonyme, à savoir son appartenance à une entité du type N_2 .

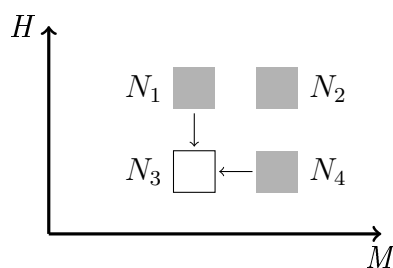


FIGURE 4.20 – Entité potentiellement nommable.

Prenons le cas de la configuration sémantique représentée dans la Figure 4.21 (page suivante). Nous y avons illustré deux syntagmes nominaux N_1 et N_2 , hyponymes de *ручка* « poignée », qui peuvent être nommées. Le premier est généralement réalisé en russe par la construction génitive *ручка чашки* « (litt.) poignée d'une tasse », tandis que le seconde l'est par la construction *ручка двери* « poignée de porte ». Ces deux syntagmes désignent des entités d'un même type. Ces dernières se distinguent néanmoins par leur spécificité ontologique car elles font partie d'entités différentes. Bien que ces deux unités lexicales ne soient pas nominalisées en russe, elles sont potentiellement nommables. Cela est justifié par leur nominalisation dans d'autres langues. Ainsi, N_1 existe en français : il s'agit du mot *anse*. N_2 est réalisé sous forme *clenche* dans la variété normande du français.

Dans les relations méronymiques du type ÉLÉMENT / COLLECTION, c'est généralement le tout qui est défini en fonction de la nature de ses parties. C'est la raison pour laquelle il est plus cohérent de parler de la nommabilité des ensembles plutôt que de celle des éléments qui les composent. Par

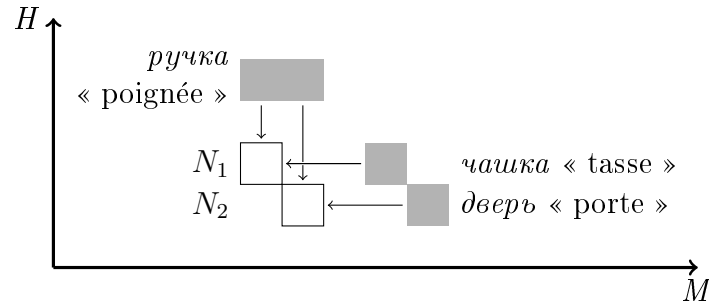


FIGURE 4.21 – Nommabilité des hyponymes de *ручка* « poignée ».

exemple, dans le modèle présenté dans la Figure 4.22 (de la présente page), deux unités lexicales, N_1 et N_2 , pourraient être nommées. Elles auraient pour référents des forêts composées en grande partie de chênes et de trembles, respectivement. Tout comme dans l'exemple précédent, la nommabilité de ces entités ne se traduit pas par une nominalisation effective dans toutes les langues. En l'occurrence, N_1 est réalisé aussi bien en russe (*дубняк*) qu'en français (*chênaie*) ou anglais (*oakery*). Quant à N_2 , il est lexicalisé en russe standard (*осинник*), dans certaines variétés du français (*tremblaie*) mais pas en anglais (*aspen forest*).

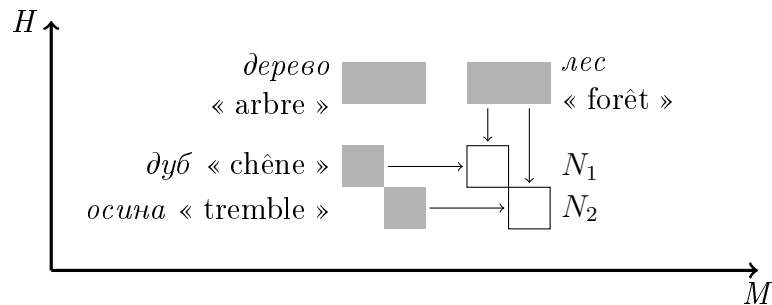


FIGURE 4.22 – Nommabilité des hyponymes de *лес* « forêt ».

Pour résumer cette section, il nous semble que l'hyperonymie entre deux couples partie / tout est une configuration sémantique répandue. Elle reflète le lien qui existe, d'une part, entre l'hyperonymie et la méronymie en sémantique et, d'autre part, entre l'inclusion de classes et l'inclusion partiitive en ontologie. Ce type de relation à quatre unités lexicales est également

étroitement lié à des phénomènes d'héritage, et permet de saisir la notion de nommabilité selon des critères méreologiques.

4.2.3 Confusion des deux relations

Dans les parties précédentes de ce chapitre, nous avons montré les interactions systématiques entre l'hyponymie et la méronymie. La proximité conceptuelle de ces relations sémantiques peut causer des confusions entre elles. En effet, dans le cas de certains couples lexicaux, il est difficile de dire si l'on a affaire à de l'inclusion de classe ou de l'inclusion partitive. Dans cette section, nous aborderons deux situations récurrentes menant à une telle ambiguïté : le cas des collections d'entités, ainsi que la relation entre des entités abstraites.

4.2.3.1 Collection *vs* Classe

Un rapprochement conceptuel peut être fait entre la relation d'hyponymie et les méronymies impliquant la notion de collection, c'est à dire ÉLÉMENT / COLLECTION et SOUS-COLLECTION / COLLECTION. Dans le cas de ces deux relations, une entité fait partie d'un ensemble d'entités du même type. Prenons le cas de couple *яблоко / фрукт* « pomme / fruit ». D'un point de vue ontologique, une pomme fait partie d'un ensemble d'entités, à savoir celui de tous les fruits du monde. La relation entre les référents de ces deux noms peut alors être comparée à celle entre les référents de *дерево / лес* « arbre / forêt » : un arbre est également un élément d'un ensemble d'entités. Or, les relations sémantiques qui lient les couples lexicaux en question sont différentes. Ainsi, *яблоко / фрукт* « pomme / fruit » est un exemple prototypique de l'hyponymie, tandis que *дерево / лес* « arbre / forêt » illustre la relation partitive du type ÉLÉMENT / COLLECTION. De plus, le recours au pluriel peut modifier l'interprétation du premier : *яблоки / фрукты* « pommes / fruits » correspond davantage à une relation du type SOUS-ENSEMBLE / ENSEMBLE. L'ambiguïté ontologique entre toutes ces relations cause parfois de sérieuses confusions. Comme nous avons pu le voir à la page 40, Iris *et al.* (1988) illustrent la relation SOUS-COLLECTION / COLLECTION avec des couples lexicaux *fruit / food* et *meat / food*. Or, l'interprétation hyperonymique est communément proposée pour ce type d'exemples.

De nombreux auteurs essaient de rendre compte des différences entre la méronymie et l'hyponymie par l'acceptabilité de phrases-tests. Par

exemple, l'interprétation hyperonymique du couple *яблоко / фрукт* « pomme / fruit » peut être déduite de l'acceptabilité des énoncés suivants :

- (3) a. яблоко – это фрукт
 pomme.NOM COP ce fruit.NOM
 « une pomme est un fruit »
 б. яблоки – это вид фруктов
 pommes.NOM COP ce sorte.NOM fruits.GEN
 « les pommes sont une sorte de fruits »

Ce raisonnement n'est pas valide en ce qui concerne le couple *дерево / лес* « arbre / forêt » : les énoncés **дерево – это лес* « un arbre est une forêt » et **деревья – это вид лесов* « les arbres sont une sorte de forêts » ne sont pas sémantiquement corrects.

Un autre argument purement linguistique qui peut être avancé en faveur de la distinction des deux relations est celui de la transitivité des prédicats au sein d'un couple lexical donné. En effet, un prédicat appliqué à un nom peut également être appliqué à son hyperonyme, aussi bien en russe qu'en français :

- (4) a. это яблоко зеленое → этот фрукт зеленый
 « cette pomme est verte » → « ce fruit est vert »
 б. эта малиновка молодая → эта птица молодая
 « ce merle est jeune » → « cet oiseau est jeune »

En ce qui concerne les relations de partie à tout, la transitivité des prédicats n'est pas systématique. Ainsi, les méronymes et les holonymes peuvent ne pas partager les mêmes propriétés ce qui aboutit, pour reprendre les exemples précédents, aux implications incorrectes ci-dessous :

- (5) a. это дерево высокое ↗ этот лес высокий
 « cet arbre est haut » ↗ « cette forêt est haute »
 б. эта стена белая ↗ этот дом белый
 « ce mur est blanc » ↗ « cette maison est blanche »

En effet, qu'il s'agisse d'une relation du type ÉLÉMENT / COLLECTION ou COMPOSANT / ASSEMBLAGE, la transitivité des prédicats du méronyme à l'holonyme n'a généralement pas cours. Un arbre haut peut être situé dans une forêt composée en majorité de petits arbres, de même qu'un mur blanc

peut faire partie d'une maison de toute autre couleur. Link (1983) a fait la même remarque concernant la relation que nous appelons SUBSTANCE / TOUT. Il note que dans le couple méronymique *gold / ring* « or / bague » les mêmes prédicats ne s'appliquent pas aux deux entités : une bague neuve peut avoir été fabriquée à partir d'or ancien. Précisons toutefois que sous certaines conditions et dans certains contextes, un même prédicat pourra être appliqué à un méronyme et à un holonyme correspondant : un mur blanc peut faire partie d'une maison blanche, un arbre haut d'une forêt haute et une bague neuve être constituée d'or neuf. Mais cela ne se produit pas dans tous les contextes, contrairement à la relation d'hyponymie.

Bien que ces arguments linguistiques permettent de mettre en évidence la différence entre l'inclusion partitive et l'inclusion de classes, il nous semble important de faire un pas supplémentaire en recourant à l'analyse référentielle de la méronymie. C'est pourquoi nous allons essayer d'expliquer la différence entre ces deux relations en nous appuyant sur les oppositions présentées dans le premier chapitre.

Tout d'abord, les constructions du type $N_m - \text{это } N_h$ « un N_m c'est un N_h » reflètent le caractère homéomère de la relations partitive qui lie N_m et N_h . L'acceptabilité d'un énoncé de ce type signifie qu'une entité peut être dénommée aussi bien par le N_m que par le N_h . Rappelons que ce trait descriptif caractérise, entre autres, les relations du type PORTION / TOUT. Le couple *кусок / пирог* « part / tarte », par exemple, est lié par une relation partitive homéomère, comme en témoigne l'acceptabilité de *кусок пирога – это пирог* « une part de tarte c'est de la tarte ». Les parties, dans ce cas, sont de même nature que le tout auquel elles appartiennent.

Cela signifie que si l'on adhère à interprétation méronymique du couple *яблоко / фрукт* « pomme / fruit », et étant donné l'acceptabilité de l'exemple (3a), alors ces noms sont liés par une relation partitive homéomère. En effet, une pomme peut être désignée aussi bien par *яблоко* que par *фрукт*. Néanmoins, nous avons souligné précédemment que la relation ELEMENT / COLLECTION ne présente pas ce trait : les éléments n'ont généralement pas le même statut lexical que les ensembles dont ils font partie. De plus, comme nous avons montré dans le point 4.2.1.2 de ce chapitre, les collections relèvent parfois de classes sémantiques très différentes de celle des individus qui les constituent. Nous sommes donc confrontés à une incohérence d'analyse méronymique du couple *яблоко / фрукт* « pomme / fruit ». Son interprétation en termes d'hyponymie ne présente pas cette faiblesse.

Deuxièmement, des couples comme *яблоко* / *фрукт* « pomme / fruit » peuvent être opposés à des couples prototypiques ÉLÉMENT / COLLECTION selon le critère de similarité des parties. En effet, dans le cas de cette relation méronymique, les parties sont considérées sous l'angle des propriétés communes. Ainsi, dans le couple *дерево* / *лес* « arbre / forêt », chaque individu de l'ensemble appartient à une même classe sémantique et, par conséquent, peut être désigné par une même unité lexicale. Ce n'est pas le cas des relations hyperonymiques puisque chaque sous-classe d'entités est distincte d'une autre sous-classe. Ainsi, si nous considérons un ensemble d'entités appelé *фрукты* « fruits », chaque élément de cet ensemble ne peut être appelé *яблоко* « pomme » car d'autres classes de fruits font partie de cet ensemble. Ce n'est donc pas une relation partitive du type ÉLÉMENT / COLLECTION qui lie ces substantifs entre eux.

Enfin, l'hyperonymie et la méronymie impliquant la notion de collection peuvent être différenciées selon les configurations temporelles possibles entre les entités concernées. Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent (page 148), les ensembles sont temporellement indépendants des entités qui les composent : toutes les parties peuvent être remplacées sans altérer l'identité de la collection, les collections basées sur l'acceptation sociale peuvent exister avant ou après l'existence de leurs parties, etc. À l'inverse, les éléments peuvent exister indépendamment des ensembles correspondants. Or, cette indépendance des entités dans le domaine temporel n'est pas caractéristique de l'hyperonymie. En effet, la relation d'inclusion de classes entre *pomme* et *fruit* implique le fait que l'ensemble des pommes ne peut exister sans qu'existe l'ensemble des fruits et l'existence d'une pomme implique obligatoirement l'existence d'un fruit. Les périodes qui leur sont associées sont alors très dépendantes : l'extension temporelle de l'hyponyme est strictement incluse dans celle de l'hyperonyme. Ce critère semble assez fiable pour distinguer les relations d'hyperonymie et les relations partitives ÉLÉMENT / COLLECTION et SOUS-COLLECTION / COLLECTION.

La contrainte sur les configurations temporelles peut toutefois poser problème lorsqu'une relation entre événements et sous-événement est en jeu. En effet, comme nous l'avons précisé dans la section 3.3.5 du précédent chapitre (page 161), les sous-événements se caractérisent par l'inclusion temporelle stricte dans l'événement-tout : un atterrissage est entièrement inclus dans le domaine temporel du vol. De ce point de vue, les sous-événements se rapprochent donc de l'inclusion de classes. Cela permet la double in-

interprétation de certains exemples verbaux, comme le couple *faire un pas* / *marcher* évoqué précédemment. S'il peut être interprété comme une relation d'hyponymie ou troponymie (faire un pas c'est une manière de marcher) ou bien comme une relation partitive (faire un pas est une partie de l'action de marcher plus complexe), c'est parce que le domaine temporel de *faire un pas* est toujours strictement inclus temporellement dans celui de *marcher*. Cela entraîne des implications logiques comme *Il fait un pas, alors il marche*, très proches des déductions *C'est un chien, alors c'est un animal* ou *C'est une fleur, alors c'est une plante*. Ces implications reflètent l'inclusion temporelle stricte, qui est à notre avis récurrente dans le cas de l'hyponymie, ainsi que dans le cas des relations partitives entre les événements et les périodes temporelles.

Pour conclure, il nous semble que l'analyse dynamique des entités et la description de leurs domaines temporels permet, lorsqu'elles sont couplées à l'analyse linguistique, de saisir les différences conceptuelles entre l'hyponymie et les relations partitives du type ÉLÉMENT / COLLECTION ou SOUS-COLLECTION / COLLECTION.

4.2.3.2 Entités abstraites

La relation de partie à tout entre les noms abstraits est également une source d'ambiguïté car, pour un grand nombre d'exemples, elle peut également être confondue avec la relation d'hyponymie. Un exemple de cette double interprétation a été fourni par Lyons (1977 : 314) :

Les noms abstraits, tout comme les noms massifs avec lesquels ils ont une certaine affinité logique, peuvent être vus comme des hyponymes par rapport à une entité superordonnée ou bien comme des parties par rapport à un tout. L'honnêteté peut être considérée une sorte de vertu mais aussi comme une partie de la vertu¹³.

En effet, les deux conceptions de ces noms abstraits peuvent être envisagées. D'une part, il est possible de considérer qu'il existe une catégorie de notions abstraites dénommée *добродетель* « vertu » définie, en partie du

13. « Abstract nouns, like concrete mass nouns, with which they have a certain logic affinity (cf. 11.3), may also be related both as hyponyms to a superordinate and as parts to a whole. Honesty may be regarded as a kind of virtue and also a part of virtue. », (Lyons, 1977 : 314), nous traduisons.

moins, comme une sorte de qualité morale. Dans ce cas, des noms comme *честность* « honnêteté » ou *правосудие* « justice » sont des hyponymes de *добродетель* « vertu » mais aussi, par transitivité de l'hyperonymie, du syntagme nominal *моральное качество* « qualité morale » : la justice et la vertu sont donc, en tant que vertus, des qualités morales d'une personne. Cette lecture, illustrée dans la Figure 4.23a, peut être justifiée par l'acceptabilité des énoncés *правосудие – это добродетель* « la justice est une vertu ».

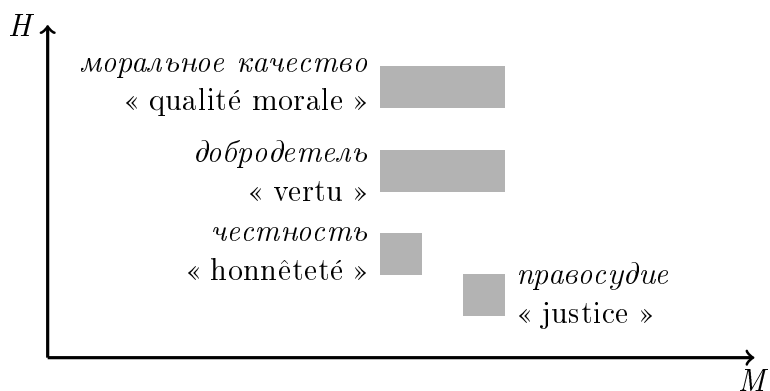
D'autre part, il est possible d'adopter une lecture partitive de la notion de vertu. Le nom *добродетель* « vertu » pourrait alors désigner un ensemble de qualités morales, mais aussi une qualité en soi. Une personne vertueuse serait donc à la fois juste et honnête¹⁴ et être honnête ne suffirait pas pour être vertueux. Il s'agit donc d'une relation de méronymie, que nous illustrons dans la Figure 4.23b.

Un autre exemple d'une relation méronymique entre entités abstraites est celui du couple *фонология / лингвистика* « phonologie / linguistique », que nous empruntons à Winston *et al.* (1987 : 422). L'interprétation partitive de ces noms semble privilégiée : le premier désigne une partie du référent du second. En effet, la phonologie est une branche de la linguistique (*фонология_т – это раздел лингвистики_н*), c'est une science qui étudie une partie du domaine de la linguistique. Il est difficile de considérer le nom *фонология* comme un hyponyme de *лингвистика* et l'énoncé **фонология – это лингвистика* « la phonologie est une linguistique » n'est pas sémantiquement acceptable. De ce point de vue, ces noms sont différents de ceux cités précédemment mis en avant en lien avec la notion de vertu.

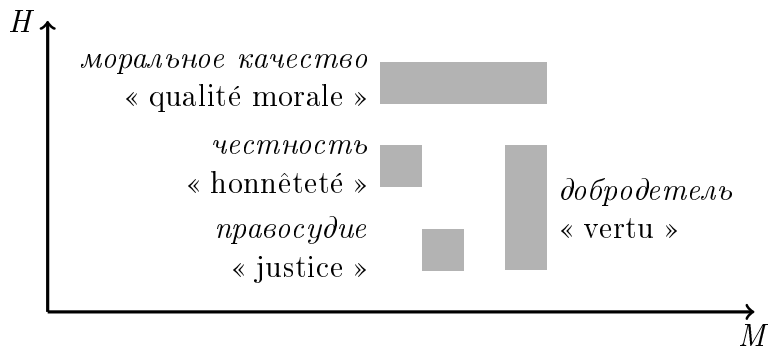
Il nous semble que les couples lexicaux *честность / добродетель* « honnêteté / vertu » et *фонология / лингвистика* « phonologie / linguistique » ne dénotent pas des entités ayant le même degré d'abstraction. Les référents du premier sont dénués de matière, ils ne présentent aucune extension spatiale et par conséquent ne sont pas inscrits dans le monde des entités concrètes. Il en va de même pour le second couple : les référents de *фонология* et *лингвистика* ne sont pas des objets matériels et ne possèdent pas de dimensions physiques.

Cependant, tous les noms impliqués dans cette comparaison n'ont

14. Nous omettons ici d'autres vertus ainsi que leurs typologies afin de simplifier notre propos.



(a) Lecture hyponymique



(b) Lecture méronymique

FIGURE 4.23 – Deux lectures des couples lexicaux abstraits.

pas le même rapport à la dimension temporelle. Le couple *честность / добродетель* « honnêteté / vertu » n'est pas ancré dans le temps : il n'est pas possible de localiser temporellement les entités dénommées (**честность в два часа* « l'honnêteté a lieu à deux heures »), de spécifier leur durée (**добродетель длится три дня* « la vertu dure trois jours ») ou de les utiliser en tant que repères temporels (**собрание состоялось после добродетели* « la réunion s'est déroulée après la vertu»). Or, ce n'est pas le cas du couple *фонология / лингвистика* « phonologie / linguistique ». Ces entités présentent, en effet, une extension temporelle à laquelle un locuteur peut faire référence et qui peut, plus généralement, servir de repère temporel.

En témoignent des exemples comme :

- (6) a. фонологии больше ста лет
« la phonologie a plus de cent ans »
b. прагматика возникла позже фонологии
« la pragmatique est apparue après la phonologie »

Et comme ces deux entités – la phonologie et la linguistique – sont dotées d’une extension temporelle, il est tout à fait possible de les localiser dans le temps l’une par rapport à l’autre. Ici, il y a recouvrement de leurs domaines temporels puisque celui de la phonologie est entièrement inclus dans celui de la linguistique. Bien que *фонология* « phonologie » ne désigne pas une période de la linguistique, il s’agit d’une de ses parties : le lien qui les unit est de nature fonctionnelle car, comme nous l’avons précisé, la phonologie étudie une partie du domaine d’investigation de la linguistique.

Il nous semble donc que la possibilité d’une relation partitive entre les entités abstraites dépend fortement de la possibilité de les inscrire dans le domaine temporel. Dès lors qu’elles possèdent une extension temporelle, une relation de partie à tout peut être envisagée. Mais si une entité abstraite est dénuée d’une telle dimension, rien ne nous permet de stipuler une relation méronymique entre leurs signifiants linguistiques. C’est la raison pour laquelle la seule interprétation du couple *честность / добродетель* « honnêteté / vertu » que nous retenons est celle de l’inclusion de classes ou hyperonymie.

4.3 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons essayé de mettre en évidence les similitudes et les oppositions entre les relations lexicales de méronymie et d’hyperonymie. Bien que cette dernière ait déjà été abordée dans des travaux précédents, nous la considérons comme une relation essentielle aussi bien pour la sémantique référentielle, que pour l’ontologie sur laquelle elle s’appuie. Après avoir présenté une méthode de représentation visuelle de cette dualité méronymie / hyperonymie, nous avons passé en revue les phénomènes qui y sont liés. Nous avons proposé une manière de désambiguïser certaines relations sémantiques du point de vue de la dualité en question. Il nous semble, en effet, que la prise en compte de la dimension temporelle des entités peut permettre de distinguer les relations partitives des relations d’inclusion

de classes. Dans cette perspective, seules les entités dotées d'une extension spatio-temporelle pourraient, en principe, être liées par des relations de partie à tout.

Chapitre 5

Discussion

Dans ce dernier chapitre, nous nous proposons d'analyser l'approche adoptée précédemment et d'en faire un bilan synthétique. Nous commencerons par résumer les principaux résultats et apports de ce travail. Dans la seconde section, nous en préciserons les limites et proposerons des axes de recherches futurs destinés à pallier ces faiblesses. Puis nous avancerons une méthode d'étude quantitative de la relation partie-tout qui permettrait d'approfondir les résultats du présent travail dans des études ultérieures.

5.1 Apports de l'étude

Ce travail de recherche avait une visée double. Tout d'abord, il s'agissait de mener une recherche sur les relations partitives dans la langue russe. Mais il nous semblait également important d'utiliser les données à notre disposition afin d'éprouver le cadre théorique choisi et de l'améliorer, lorsqu'il présentait des faiblesses ou des lacunes. Les apports de notre étude sont donc aussi bien empiriques que théoriques. Nous les récapitulerons ici selon ces deux grandes catégories.

5.1.1 Apports empiriques

Ce travail recense un grand nombre de structures morpho-syntaxiques impliquant la relation de partie à tout dans la langue russe. À l'inverse des travaux antérieurs, nous avons montré qu'il existe une grande variété de constructions et de catégories grammaticales pouvant marquer la méronymie.

Nous avons, tout d'abord, mis en évidence et passé en revue un ensemble de constructions nominales – avec ou sans prépositions – qui ont été rarement pour la plupart considérées jusqu'ici dans des études des relations partitives : la construction génitive $N_h N_m.GEN$, les prépositions ablatives (*от* « issu de », *из* « de l'intérieur de », *с* « de la surface de »), exceptives (*кроме* « sauf », *исключая* « excepté », *без* « sauf »), ainsi que la préposition *для* « pour ». Il est remarquable que le principe de contraste, qui permet l'emploi des prépositions locatives pour marquer la relation de partie à tout, gouverne aussi le recours à des prépositions ablatives.

Nous avons également montré qu'un certain nombre de processus de dérivation morphologique jouent un rôle dans l'expression des relations partitives. Outre la dérivation nominale permettant de former les noms des parties (*стол_h* « table » → *столешница_m* « plan de travail ») ou des touts (*дуб* « chêne » → *дубняк* « chênaie ») nous avons décrit les mécanismes d'adjectivation du méronyme et de l'holonyme. Les adjectifs ainsi formés sont très variés et peuvent marquer aussi bien une simple appartenance partitive (*дверная_h.ADJ ручка_m* « poignée de porte ») que la localisation de la partie dans le tout (*подкрыльное_h.ADJ оперение_m* « plumage au-dessous de l'aile »). L'étude de procédés dérivationnels de ce type nous a conduit à émettre l'hypothèse de l'existence de relations méronymiques exprimées par des séquences adjectif-nom.

Enfin, nous avons vu qu'un certain nombre de verbes et de syntagmes verbaux véhiculaient l'idée de parties. Après avoir passé en revue des verbes d'état comme *иметь* « avoir » ou *содержать* « contenir », nous avons souligné les aspects partitifs des verbes de séparation. Ces verbes génériques (*отломить* « casser », *вырвать* « arracher ») ou spécifiques (*потрошить* « étripper », *обезжирить* « dégraisser ») se rapportent aussi bien au processus de dissociation de deux entités qu'à la nature ou aux propriétés ontologiques de la partie.

La relation de méronymie nous semble donc pouvoir être exprimée à travers des constructions nominales, prépositionnelles / adpositionnelles, adjectivales et verbales. Bien que nous ne prétendions pas à l'exhaustivité des marqueurs partitifs relevés, cet essai de typologie met en évidence la nécessité d'élargir le spectre des structures syntaxiques à étudier dans des futurs travaux.

5.1.2 Apports théoriques

Comme nous l'avons stipulé au début de ce mémoire, la description des relations sémantiques de partie à tout nécessite la prise en considération et l'analyse des référents concernés. Il a, de ce point de vue, été constaté tout au long de ce travail que les oppositions sémantiques entre couples lexicaux méronyme / holonyme, ainsi que les différentes possibilités de combinatoire syntaxique qu'elles impliquaient sont systématiquement liées à des distinctions ontologiques entre les relations de partie à tout. Ce sont, avant tout, les configurations spatiales entre deux entités qui font que nous les interprétons (ou non) comme un tout et une partie correspondante et les désignons (ou non) en tant que tels. Il était donc essentiel de saisir les principales oppositions entre les relations extra-linguistiques de partie à tout. Pour cela nous avons eu recours, entre autres, au cadre théorique appelé méréo-topologie, et également considéré les notions de dépendances fonctionnelles et génésiques entre entités.

Nous avons présenté ce cadre théorique en abordant aussi bien les aspects formels des relations partitives (page 7) que les traits binaires utilisés pour décrire les couples partie / tout (page 14). Nous avons pris soin de le confronter à d'autres cadres théoriques développés dans des travaux sur la méronymie afin de mettre en lumière ses avantages et ses inconvénients. Suite à l'examen des constructions syntaxiques marquant la méronymie en russe, nous nous sommes rendus compte que l'analyse du versant temporel des entités étudiées était indispensable à la description des relations méronymiques. Nous avons donc exposé quelques configurations temporelles entre deux entités montrant que l'extension temporelle de la partie n'est pas toujours identique à celle de l'entité-tout. Ainsi, une vision dynamique des entités étudiées s'est imposée comme essentielle à l'étude des parties en sémantique.

Cette approche permet, avant tout, de mieux différencier les catégories méronymiques. Celles-ci sont généralement mises en opposition selon des critères spatiaux ou dépendanciers, sans que la variable temporelle soit étudiée de manière explicite. Nous avons montré que, dans des relations de partie à tout différentes, les entités n'étaient pas soumises aux mêmes critères temporels. Ainsi, dans le cas des relations COMPOSANT / ASSEMBLAGE ou ÉLÉMENT / COLLECTION, la partie peut apparaître avant le tout, tandis qu'une relation MORCEAU / TOUT nécessite l'extension temporelle identique et contemporaine des deux entités. De même, bien que les relations partitives entre événements puissent intervenir dans plusieurs sortes de re-

lations méronymiques, elles sont soumises à un critère temporel spécifique : l'extension temporelle d'un sous-événement est toujours incluse dans celle de l'événement-tout. Enfin, l'approche dynamique des entités nous a permis de considérer deux relations partitives particulières. Il s'agit des relations $\text{Ingrédient}(N_m, N_h)$ et $\text{Produit}(N_m, N_h)$.

Enfin, notre approche nous a conduit à porter un regard nouveau sur les liens entre la méronymie et l'hyponymie. Après avoir présenté une méthode de représentation graphique de ces relations, nous avons essayé de lever l'ambiguïté d'interprétation de certains couples lexicaux pouvant être considérés aussi bien sous l'angle de l'inclusion de classes que de celui de l'appartenance partitive. Nous avons abordé la distinction des couples hyponyme / hypéronyme et méronyme / holonyme du type ÉLÉMENT / COLLECTION en montrant que les premiers avaient une dépendance temporelle plus prononcée que les seconds. Nous avons également traité de l'ambiguïté des couples lexicaux abstraits en postulant une distinction entre les entités dénuées de toute dimension spatio-temporelle et celles n'ayant pas de matière mais uniquement une extension temporelle. Si les premières ne semblent pas pouvoir établir une relation partitive, les secondes en ont la possibilité.

En résumé, la mise à l'épreuve du cadre théorique de la méréo-topologie sur des données lexicales de la langue russe a révélé l'efficacité de ce dernier. Néanmoins, comme nous avons tenté de le montrer, la prise en considération explicite du versant temporel des entités permet une description plus fine des oppositions sémantiques entre les différentes relations partitives.

5.2 Limites de l'étude

Complétant les limites déjà énoncées au cours du mémoire concernant divers aspects théoriques de notre recherche, nous abordons ici deux points spécifiques relatifs à l'ensemble de la démarche suivie. Nous parlerons tout d'abord des jugements d'acceptabilité des exemples (section 5.2.1) avant d'aborder le caractère non-exhaustif des marqueurs morpho-syntaxiques de la relation partie-tout (section 5.2.2).

5.2.1 Acceptabilité des exemples

Tout au long de ce travail, nous avons jugé nous-mêmes de l'acceptabilité des exemples avancés. Il s'agit certainement là d'une faiblesse méthodologique qui pose certains problèmes.

Avant tout, le parler du chercheur n'est pas représentatif de la langue dans son intégralité. Le fait qu'un énoncé ou une construction morpho-syntaxique soient acceptables pour nous ne signifie donc pas que l'ensemble des locuteurs les jugera de la même manière. De nombreuses variables sociolinguistiques entrent en jeu au moment de l'annotation des données et des locuteurs d'âges différents, provenant de villes et de milieux socio-culturels différents, peuvent avoir des avis divergents quant à l'acceptabilité de nos exemples. Pour illustrer cette difficulté, nous aimerions citer le lexème *столешница* « plan de travail » : nous l'utilisons dans notre propre variété du russe qui est également celle de notre entourage. Toutefois, lors des discussions avec quelques autres russophones, nous nous sommes rendu compte que ce nom n'était pas aussi répandu qu'il nous avait semblé au premier abord. Il a tout de même été inclus dans l'analyse pour illustrer la dérivation nominale, car il est répertorié dans des dictionnaires de la langue que nous avons pu consulter. Enfin, nous avons veillé à l'emploi des régionalismes, aussi bien en russe qu'en français, et les avons signalé dans le texte.

La deuxième difficulté réside dans l'interprétation contextuelle de certains exemples. En effet, les constructions abordées peuvent véhiculer le sens d'appartenance partitive dans des contextes extra-linguistiques spécifiques. Bien que nous n'ayons pas systématiquement précisé ou suggéré de tels contextes, nous l'avons fait lorsqu'ils nous semblaient indispensables à la compréhension et à l'interprétation des exemples. Il se peut toutefois que, dans certains cas, nous ayons considéré à tort la situation d'énonciation comme peu pertinente ou bien comme ne présentant pas d'ambiguïté. De même, le contexte syntaxique étendu peut parfois être essentiel au jugement d'acceptabilité des énoncés. Excepté ces situations particulières, nous nous sommes permis de l'omettre dans la majorité des cas.

Conscient des limites de l'annotation des données (par le chercheur seul) ainsi mises en évidence, nous avons systématiquement eu recours à des dictionnaires du russe, au Corpus National de la Langue Russe mais aussi à des résultats de recherches sur Internet. Nous proposerons d'autres méthodes

d'annotation dans la section 5.3.1 de ce chapitre.

5.2.2 Marqueurs de méronymie

Nous avons déjà souligné le fait que l'ensemble des marqueurs du russe retenu pour cette étude ne prétendait pas à l'exhaustivité. En effet, le but principal de ce travail était de fournir une typologie des structures morpho-syntaxiques impliquées dans l'expression de la méronymie plutôt que d'aboutir à une liste complète. Un certain nombre de constructions reste donc encore à explorer. Il nous semble que des constructions verbales mériteraient une attention particulière, et notamment celles qui présentent ce que Apresjan *et al.* (2005 : 208) appellent « le fractionnement de valence ¹ » (*расщепление валентности*) : *гладитъ кошку_h по спине_m* « caresser le chat_h sur le dos_m », *ударитъ противнику_h по плечу_m* « frapper l'adversaire_h à l'épaule_m », etc². De même, on pourrait passer en revue un nombre plus important de constructions prépositionnelles, et en particulier celles dont la sémantique comprend une facette locative afin d'analyser leur capacité à traduire des relations partitives. Par exemple, des prépositions comme *из-за* « de derrière » ou *из-под* « de dessous » peuvent-elles lier un méronyme à un holonyme correspondant ? Et si ce n'est pas le cas, qu'est-ce qui distingue leur sémantique de celle des prépositions locatives et ablatives, abordées dans ce travail ? Nous laissons ces questions sans réponse pour l'instant et espérons pouvoir y revenir dans des travaux postérieurs.

En proposant une typologie des marqueurs de la méronymie, nous nous sommes focalisé sur la description du comportement global de leurs différentes catégories. Nous n'avons pas insisté sur les spécificités sémantiques de chaque marqueur. Il serait donc intéressant de mettre en opposition les constructions d'une même catégorie afin de mettre au jour les nuances internes de celles-ci quant à l'expression des relations partitives. On pourrait ainsi envisager de confronter plus en profondeur l'emploi des constructions prépositionnelles ablatives. Bien que nous ayons souligné un lien très fort entre ces prépositions et la localisation de la partie au sein de l'entité-tout intacte, d'autres facteurs pourraient motiver leur choix. De plus, nous n'avons

1. Il s'agit des constructions verbales, proches de l'emploi du double accusatif en grec ancien et en coréen, dans lesquelles deux rôles thématiques – le patient et le bénéficiaire – sont remplis par le méronyme et l'holonyme respectivement.

2. Pour le traitement de cette problématique en français, cf. notamment Van Peteghem (2006).

pas exploré la possibilité de recours à plusieurs prépositions ablatives pour un même couple méronyme / holonyme. Pour savoir si cela est acceptable en russe et déterminer les critères sémantiques et ontologiques qui y sont favorables, il est nécessaire de mener des études spécifiques sur un plus grand nombre d'exemples.

Il nous semble donc que l'exploration des marqueurs de méronymie est une des voies à privilégier dans le cadre d'études futures de cette relation dans la langue russe. La description approfondie des constructions morpho-syntaxiques relatives à l'expression de la relation partie-tout n'était pas l'objectif de ce travail de recherche, nous y reviendrons dans des travaux ultérieurs.

5.3 Perspective d'études quantitatives

Le cadre théorique que nous avons adopté se caractérise par une approche formelle et la possibilité étendue des calculs logiques. Il ouvre assez naturellement la voie à une étude quantitative de la relation de partie à tout et de son expression dans la langue, et notamment lorsqu'il est couplé à des méthodes d'analyse distributionnelle (Dubois et Dubois-Charlier, 1970). Nous présentons, dans cette section, les soubassements d'une telle approche quantitative ainsi que quelques exemples issus d'une étude pilote déjà menée.

5.3.1 Constitution d'une base de données lexicales

L'utilisation des corpus annotés peut s'avérer peu pratique pour le chercheur, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, bien que la référence à la relation de partie à tout soit assez courante dans la langue, elle n'y apparaît pas, sauf exception (domaine de spécialité, genre textuel, etc.), de manière suffisamment fréquente. Le recours à des textes intégraux n'est dès lors pas totalement justifié dans une recherche de ce type. L'utilisation d'une base de données comprenant des couples lexicaux partie-tout annotés se présente comme une meilleure solution.

Dans une base de données telle que nous la concevons, une entrée correspond à un couple lexical partie / tout, chacun étant décrit par deux séries d'annotations. La première série comprend des informations sémantiques re-

latives aux lexèmes concernés. Il s'agit, d'une part, de caractéristiques intrinsèques de ces unités lexicales. Peuvent être spécifiés, par exemple, leur caractère massif / comptable, matériel / immatériel³ ou encore animé / inanimé. D'autre part, les annotations sémantiques devraient contenir des informations portant sur la relation partitive elle-même : la nature de la relation selon la typologie de Vieu (1991), ainsi que l'ensemble de ses caractéristiques, présentées dans le chapitre 1.

Dans cette thèse, nous avons montré l'importance de la conception dynamique des entités pour la description d'une relation partitive. C'est la raison pour laquelle une description des rapports temporels entre les entités concernées doit être incluse, selon nous, dans la description sémantique d'un couple lexical. Rappelons que le chevauchement des domaines temporels de deux entités semble être un préalable à l'établissement d'une relation partitive entre celles-ci (cf. page 167). La condition $I_m \sigma I_h$ est donc toujours vraie pour un couple partie / tout. Cependant, quatre conditions temporelles peuvent permettre de distinguer les différentes relations de partie à tout. D'une part, la partie peut voir le jour avant le tout ($\exists x, x \sigma I_m \wedge x \propto I_h$) et vice versa ($\exists x, x \sigma I_h \wedge x \propto I_m$). D'autre part, devraient être précisées la possibilité pour une partie de persister après la disparition d'un tout correspondant ($\exists x, x \sigma I_m \wedge I_h \propto x$) et celle pour un tout de subsister après la destruction / disparition de la partie ($\exists x, x \sigma I_h \wedge I_m \propto x$). La possibilité de recourir à ces quatre descriptions dans l'annotation sémantique d'un couple lexical devrait aboutir à une représentation ontologique plus précise.

La deuxième série d'annotations traduit l'acceptabilité d'un couple lexical donné au sein des différentes structures morpho-syntaxiques que nous avons décrites dans le chapitre 2 (cf. page 65). Plusieurs méthodes peuvent être utilisées pour juger la validité d'une construction. Premièrement, le chercheur peut se fier à sa propre intuition linguistique. Bien que cette approche soit peu chronophage lors de l'annotation d'une grande base de données, elle présente des faiblesses, évoquées dans la section 5.2.1 de ce chapitre. Pour pallier ces problèmes, il est envisageable de recourir à des méthodes de traitement automatique du langage. L'acceptabilité des structures syntaxiques concernées pourrait en effet se baser sur des requêtes automatiques dans des grands corpus. Dans ce cas, l'acceptabilité pourrait être exprimée à l'aide d'un pa-

3. Nous préférons réserver le terme « abstrait » à des entités dénuées d'extension spatiale aussi bien que temporelle.

ramètre binaire (construction présente ou absente dans le corpus) ou continu (fréquence absolue ou relative de la construction dans le corpus). Mais si la consultation des corpus permet une vision plus objective de la langue, elle n'est pas dénuée de défauts. Une requête automatique peut omettre certains résultats ne correspondant pas exactement au patron syntaxique recherché, par exemple lorsqu'un nom est accompagné d'un pronom démonstratif, d'un pronom possessif ou d'un adjectif. L'absence de constructions syntaxiques correspondant à la requête ne signifie donc pas que celle-ci est inacceptable. Un bruit, c'est-à-dire des réponses non pertinentes, peut apparaître dans certains contextes syntaxiques (Habert *et al.*, 1997).

Un autre moyen d'éviter le jugement d'acceptabilité des énoncés par le chercheur est le recours à la méthode d'enquêtes. Un certain nombre de locuteurs natifs du russe pourraient alors être questionnés sur la validité de l'ensemble des constructions syntaxiques pour les différents couples partie / tout. Cette méthode a des avantages considérables par rapport aux deux autres. D'une part, elle permet une vision a priori plus objective ou représentative que celle obtenue lors de l'annotation par le chercheur lui-même. D'autre part, le recours aux enquêtes linguistiques permet d'obtenir un jugement d'acceptabilité pour chaque construction syntaxique, contrairement à la recherche en corpus (où ces constructions ne sont pas nécessairement représentées). Ces arguments font de la méthode d'enquête le meilleur moyen de saisir la validité des constructions cibles. Bien que nous ayons recouru à notre intuition linguistique lors de l'annotation de cette étude pilote, nous aimerions, à l'avenir, proposer une analyse quantitative basée sur des enquêtes de cette nature.

5.3.2 Analyses statistiques

La base de données ainsi constituée pourrait être explorée à l'aide de nombreux outils statistiques. Il serait, tout d'abord, intéressant de mettre en relation les annotations sémantiques de la relation méronymique avec les jugements d'acceptabilité des différentes constructions, comprenant les lexèmes étudiés. Ceci permettrait de mettre en évidence les aspects sémantiques des relations partitives, que véhicule tel ou tel patron syntaxique. Par ailleurs, la mise en relation de deux variables d'une même série peut relever leur impertinence. Par exemple, si deux descriptions ontologiques sont toujours identiques pour tous les couples lexicaux partie / tout, l'une d'entre elles peut être omise. Dans cette section nous proposerons des exemples d'analyse

statistique d'une base de données présentant les caractéristiques décrites précédemment. Nous fournirons également quelques résultats préliminaires illustrant la démarche proposée.

Une annotation sémantique peut être directement liée à l'acceptabilité d'une construction syntaxique. Pour relever les éventuelles dépendances entre deux variables on recourt à l'analyse dite bi-variée. Le choix de la méthode à utiliser repose sur la nature des données à explorer. Les annotations de la base de données seraient majoritairement binaires. En effet, les oppositions ontologiques décrites dans le premier chapitre de ce travail ont, en règle générale, deux valeurs possibles : les parties distribuées sont opposées à des parties non-distribuées, la fonction remplie par la partie au sein de son tout est opposée à l'absence d'une fonction, etc. De même, l'acceptabilité des énoncés peut être saisie par une opposition binaire. C'est pourquoi nous aurons recours au coefficient de corrélation de Pearson, noté r . Ce coefficient permet de saisir la dépendance entre des données binaires aussi bien que continues⁴. Pour calculer la coefficient de corrélation entre deux séries de données X et Y , on applique la formule suivante :

$$r = \frac{\text{cov}_{XY}}{\sigma_X \sigma_Y} \quad (5.1)$$

Ici, cov_{XY} est la covariance des deux séries de données, tandis que σ_X et σ_Y sont leurs écart-types respectifs⁵. La formule ci-dessus peut donc être développée de manière suivante :

$$r = \frac{\sum (X - \bar{X})(Y - \bar{Y})}{\sqrt{\sum (X - \bar{X})^2} \sqrt{\sum (Y - \bar{Y})^2}} \quad (5.2)$$

Quel que soit le type de données analysées, le coefficient de Pearson est toujours compris entre -1 et 1. Plus il est proche de ces valeurs extrêmes, plus la corrélation est forte et la variation de X est accompagnée de la variation de Y . Lorsque, au contraire, $r = 0$, il n'existe pas de corrélation entre les

4. Dans le cas de données binaires on peut également utiliser le test du χ^2 , ou une variante du coefficient de Pearson, appelée coefficient ϕ . Nous retenons ici le coefficient de corrélation de Pearson pour sa polyvalence.

5. Cette notation classique de l'écart-type ne doit pas être confondue avec l'opérateur de contemporanéité. Nous notons le premier en italique (σ), contrairement au second (σ).

variables binaires X et Y ⁶. On parle généralement de corrélation faible pour $-0.5 < r < 0.5$ et de corrélation forte pour $r < -0.5$ ou $r > 0.5$. Il existe aujourd'hui un grand nombre d'outils permettant le calcul du coefficient r à partir des données brutes : les suites bureautiques traditionnelles mais aussi des logiciels d'analyse statistique comme R ⁷ ou *SPSS*. Nous n'explicitons donc pas les calculs dans la suite de notre travail et nous contenterons d'interpréter les coefficients obtenus.

Illustrons l'utilisation du coefficient de corrélation r sur un exemple concret, à savoir l'échantillon de données présenté dans le Tableau 5.1 (page suivante). Ici vingt couples méronymiques sont annotés à l'aide de trois variables binaires. La première décrit la similarité des parties entre elles au sein de leur tout (voir page 23) : nous avons annoté « 1 » lorsque toutes les parties sont similaires entre elles et peuvent être dénommées par le méronyme en question, et « 0 » lorsqu'il existe différents types de parties au sein de leur tout. Les deux autres variables correspondent à l'acceptabilité de la construction génitive $N_m + N_h.GEN$ et de la construction génitive inverse $N_h + N_m.GEN$: « 1 » indique la validité de ces constructions pour le couple donné et « 0 » son invalidité.

Comparons ces trois séries de données deux à deux. Les deux premières – le trait de similarité et l'acceptabilité de la construction génitive – présentent le coefficient de corrélation $r_1 \approx 0.23$. Sa valeur étant bien inférieure à 0.5, nous pouvons donc dire que la corrélation entre ses deux variables est très faible, voire inexistante. Autrement dit, l'acceptabilité de la construction $N_m + N_h.GEN$ ne semble pas dépendre du trait de similarité des parties entre elles.

A contrario, la similarité des parties apparaît fortement liée à l'acceptabilité de la construction génitive inverse. Le coefficient de corrélation entre ces deux variables est $r_2 \approx 0.73$, ce qui suppose donc une corrélation très forte. En passant en revue les couples méronymiques de la Table 5.1, on peut en effet constater que les constructions génitives $N_h + N_m.GEN$ ne sont acceptables que pour des relations partitives présentant le trait de similarité. Par ailleurs, sept relations sur dix ayant cette caractéristique peuvent être exprimées à l'aide de la construction génitive inverse. Cela signifie donc

6. Dans le cas des variables continues et non binaires, $r = 0$ signifie l'absence de corrélation linéaire. En raison de la nature de nos données, nous n'approfondirons pas cette remarque.

7. Cf. Gries (2009) pour l'utilisation de ce logiciel avec des données linguistiques.

Méronymie	Holonymie	Similarité des parties	Construction génitivale	Construction génitivale inverse
<i>болик</i> « loup »	<i>стая</i> « meute »	1	1	1
<i>музыкант</i> « musicien »	<i>оркестр</i> « orchestre »	1	1	1
<i>корабль</i> « bateau »	<i>флот</i> « flotte »	1	1	1
<i>пчела</i> « abeille »	<i>рой</i> « essaim »	1	1	1
<i>цветок</i> « fleur »	<i>букет</i> « bouquet »	1	1	1
<i>преступник</i> « criminel »	<i>банда</i> « bande »	1	1	1
<i>карта</i> « carte »	<i>когда</i> « jeu de cartes »	1	1	1
<i>дерево</i> « arbre »	<i>лес</i> « forêt »	1	1	0
<i>зритель</i> « spectateur »	<i>публика</i> « public »	1	1	0
<i>остров</i> « île »	<i>архипелаг</i> « archipel »	1	1	0
<i>карбюратор</i> « carburateur »	<i>машина</i> « voiture »	0	1	0
<i>ножка</i> « pied »	<i>стол</i> « table »	0	1	0
<i>крыша</i> « toit »	<i>дом</i> « maison »	0	1	0
<i>ручка</i> « poignée »	<i>дверь</i> « porte »	0	1	0
<i>ветка</i> « branche »	<i>дерево</i> « arbre »	0	1	0
<i>курок</i> « gâchette »	<i>насталает</i> « pistolet »	0	1	0
<i>копыто</i> « sabot »	<i>лошадь</i> « cheval »	0	1	0
<i>устые</i> « embouchure »	<i>река</i> « rivière »	0	1	0
<i>хвост</i> « queue »	<i>животное</i> « animal »	0	1	0
<i>гравий</i> « gravier »	<i>бетон</i> « béton »	0	0	0

TABLE 5.1 – Échantillon de données annoté : similarité des parties, acceptabilité des constructions génitinales et génitinales inverses.

qu'il existe une forte probabilité que ce type de structure syntaxique véhicule le trait de similarité des parties. À l'inverse, lorsqu'une relation partitive ne peut pas être décrite de cette manière, il est possible que cette construction ne soit pas acceptable.

Enfin, nous pouvons aussi calculer le coefficient de corrélation de Pearson r_3 entre l'acceptabilité des deux constructions génitinales telle qu'annotée dans la Table 5.1. Il est voisin de 0.17 ce qui représente un taux quasiment négligeable. L'interprétation du coefficient r_3 nous indique que ces deux tests linguistiques sont pertinents (mutuellement indépendants) puisqu'il n'est pas possible de déduire l'un de l'autre.

Prenons un autre exemple de l'approche statistique que nous proposons de mettre en place. Soit un échantillon de données fourni dans la Table 5.2 (page suivante). Les couples lexicaux sont annotés avec deux variables. La première est la condition temporelle, selon laquelle la partie peut voir le jour avant le tout correspondant : nous la notons $\exists x, x\sigma I_m \wedge x \propto I_h$ (« il existe un instant x contemporain à la partie et précédent strictement le tout »). La seconde variable décrit l'acceptabilité de la construction syntaxique N_m *для* N_h « un N_m pour un N_h ». Nous avons donc, à la fois, une description ontologique et un test linguistique. Le calcul du coefficient de corrélation de Pearson ($r_4 \approx 0.90$) nous montre que ces deux séries de données sont fortement dépendantes l'une de l'autre : ces deux variables sont identiques pour la plupart des couples lexicaux de cet échantillon. Cela veut dire que, dans le cas de ces données, la variable ontologique temporelle peut être déduite de la construction avec *для* « pour ». Cet exemple montre l'intérêt de l'analyse statistique des données lexicales mais aussi celui de l'annotation des variables temporelles : ces propriétés (temporelles) peuvent probablement expliquer l'acceptabilité de certaines constructions.

Bien évidemment, les corrélations que nous avons établies ne constituent que des tendances au sein de l'ensemble des données analysées et il existe des couples ne se conformant pas à cette règle générale. Dans la Table 5.1, quatre couples font figure d'exception : *дерево / лес* « arbre / forêt », *зритель / публика* « spectateur / public », *остров / архипелаг* « île / archipel » et *гравий / бетон* « gravier / béton ». De même, dans la Table 5.2, le couple *стена / дом* « mur / maison » ne répond pas à la même logique que les autres exemples. Le comportement particulier de ces cas peut sans doute être expliqué par d'autres paramètres descriptifs pouvant entrer en jeu. Il

Méronymie	Holonymie	$\exists x, x \sigma I_m \wedge x \propto I_h$	Construction prépositionnelle avec <i>для</i> « pour »
<i>колесо</i> « roue »	<i>машина</i> « voiture »	1	1
<i>забрало</i> « visière »	<i>шлем</i> « casque »	1	1
<i>стулкa</i> « dossier »	<i>стул</i> « chaise »	1	1
<i>ящик</i> « tiroir »	<i>шкаф</i> « armoire »	1	1
<i>рама</i> « cadre »	<i>окно</i> « fenêtre »	1	1
<i>клавиша</i> « touche »	<i>пианино</i> « piano »	1	1
<i>подметка</i> « semelle »	<i>ботинок</i> « chaussure »	1	1
<i>рукав</i> « manche »	<i>куртка</i> « veste »	1	1
<i>мука</i> « farine »	<i>место</i> « pâte »	1	1
<i>стена</i> « mur »	<i>дом</i> « maison »	1	0
<i>ветка</i> « branche »	<i>деревцо</i> « arbre »	0	0
<i>рука</i> « bras »	<i>мужчина</i> « homme »	0	0
<i>горлышко</i> « goulot »	<i>бутылка</i> « bouteille »	0	0
<i>берушина</i> « sommet »	<i>гора</i> « montagne »	0	0
<i>кусок</i> « part »	<i>торт</i> « gâteau »	0	0
<i>устые</i> « embouchure »	<i>река</i> « rivière »	0	0
<i>шкатулка</i> « fourrure »	<i>животное</i> « animal »	0	0
<i>дно</i> « fond »	<i>сковорода</i> « poêle »	0	0
<i>обух</i> « dos de la lame »	<i>лезвие</i> « animal »	0	0
<i>ножка</i> « pied »	<i>бокал</i> « bétou »	0	0

TABLE 5.2 – Échantillon de données annoté : possibilité pour la partie d'apparaître avant le tout, acceptabilité de la construction prépositionnelle avec *для* « pour ».

appartiendra aux recherches futures de le déterminer.

Les résultats des analyses statistiques présentés dans cette section ne doivent pas être utilisés tels quels : ils ont été fournis uniquement dans le but d'illustrer l'approche quantitative que nous souhaitons mettre en place dans nos futurs travaux. Il se peut, en effet, que l'analyse d'un nombre plus important de couples lexicaux amène à nuancer ces résultats, voire à les réfuter. Toutefois, ils ont pour nous un double intérêt. Premièrement, ils montrent que la manière dont nous décrivons les couples méronymiques est pertinente. Le recours à des annotations binaires développées tout au long de ce travail de recherche est tout à fait adapté à des analyses quantitatives. Deuxièmement, le choix de deux séries de données – ontologiques et morpho-syntaxiques – pour chaque couple méronymique permet de mettre en évidence les rapprochements entre la sémantique des unités lexicales et leurs possibilités combinatoires dans la langue. L'application de cette méthode quantitative à un nombre d'exemples plus important représenterait donc, à notre avis, une avancée importante dans l'étude de la sémantique des relations partitives.

Bilan de parcours - conclusion

Ce travail avait pour visée l'exploration de la méronymie dans la langue russe, notamment de ses aspects temporels. Nous avons proposé une étude divisée en cinq chapitres, dont nous reprenons le déroulement ci-dessous.

Le chapitre 1 a été consacré à la description des relations de partie à tout sur le plan ontologique. Nous avons présenté plusieurs cadres logiques permettant leur saisie – théorie des ensembles, méréologie et pseudo-méréologie – de même que les définitions formelles de la notion de « partie » qui s'ensuivent. Souhaitant traiter d'une grande variété d'exemples de relations partitives, nous avons choisi de nous inscrire dans le courant de la pseudo-méréologie, en tant que cadre le plus polyvalent. Nous avons ensuite passé en revue les traits des relations méronymiques mis en évidence dans divers travaux. Rappelons que ces traits sont aussi bien de nature géométrique (ou topologique) que dépendancielle. La relation de partie à tout correspond en effet à des configurations spatiales particulières mais se traduit également par des liens fonctionnels ou existentiels unissant les entités concernées. Enfin, nous avons utilisé ces traits pour établir une classification des relations partitives.

Dans le chapitre 2, nous nous sommes plus particulièrement penché sur l'analyse des aspects linguistiques des relations partitives à travers l'examen des constructions morpho-syntaxiques qui leur sont généralement associées. En nous appuyant sur des travaux existants, nous avons tout d'abord proposé une réflexion théorique sur le lien entre la méronymie et les notions de possession ou encore de localisation. Il apparaît alors que, bien que similaires à celles-ci de certains points de vue, les relations de partie à tout présentent des caractéristiques qui leur sont propres. Elles ont donc un statut particulier dans le panorama des relations sémantiques. Dans un second temps, nous avons établi une classification des constructions morpho-syntaxiques russes traduisant la notion de « partie ». Cette démarche ne visait pas à en élaborer

une liste exhaustive mais plutôt à montrer la diversité des potentiels moyens d'expression de la méronymie. Il s'agit d'un apport majeur de ce travail de thèse puisqu'une analyse de cette ampleur n'a jamais été menée sur ce sujet en russe. Il montre, par ailleurs, que la sémantique des couples lexicaux liés par la méronymie reflète, en partie, une vision « dynamique » de leurs référents. Il était alors nécessaire de pouvoir étudier l'évolution des entités considérées dans le temps.

Le chapitre 3 propose une description des aspects temporels de la méronymie. Nous avons, tout d'abord, présenté deux cadres de logique temporelle – celui de Allen (1984) et de Vieu (1991) – pouvant être utilisés dans l'exploration de nos données. Nous avons montré que le premier présentait un nombre de primitives trop important et ne permettait pas une formalisation simple des relations temporelles entre deux entités. Le système de Vieu, au contraire, ne possède que deux primitives : simultanété et précédence. Nous nous sommes appuyé sur ce deuxième modèle pour décrire plusieurs relations méronymiques sous l'angle de l'extension temporelle des référents. Après avoir souligné la facette partitive des relations $\text{Ingrédient}(N_m, N_h)$ et $\text{Produit}(N_m, N_h)$, nous avons réussi à mettre en évidence un critère temporel commun à l'ensemble des données étudiées. Une relation de partie à tout nécessite ainsi le chevauchement des domaines temporels des deux entités dénotées.

Dans le chapitre 4, nous nous sommes appuyé sur ces résultats pour apporter une vision nouvelle de la potentielle dualité formée par les relations de méronymie et d'hyperonymie. Nous y avons exposé, en premier lieu, une méthode de représentation graphique des champs lexicaux formés par ces deux relations sémantiques : pour cela nous avons postulé deux axes M et H , formant un plan sémantique, ainsi qu'une surface sémantique attribuée à chaque unité lexicale représentée sur ce plan. Nous avons, en deuxième lieu, exploré quelques phénomènes relatifs aux rapports entre la méronymie et l'hyperonymie : la congruence ontologique, l'héritage de méronymes / holonymes, la nommabilité des entités. Une attention particulière a été accordée, à ce stade, à la confusion qui peut parfois exister entre ces deux relations sémantiques. L'analyse temporelle des référents nous a, de ce point de vue, permis d'avoir un regard nouveau sur ce qui les distingue. Nous avons notamment mis en évidence l'opposition qui se fait jour entre les entités dénuées de toute extension matérielle, mais possédant une dimension temporelle, et celles qui n'ont aucune extension spatio-temporelle. Si les premières peuvent former des hiérarchies partitives, les secondes ne le permettent généralement

pas.

Enfin, le chapitre 5 a donné lieu à une discussion de l'ensemble de notre démarche. Nous y avons fait un retour rétrospectif sur les principaux résultats obtenus, dont les plus notables sont la constitution d'une typologie des marqueurs de méronymie en russe, et l'examen des positions temporelles relatives d'une entité-tout et ses parties. L'analyse des limites de ce travail nous a permis, parallèlement, de mettre en avant un certain nombre de perspectives de recherche. Bien des sujets relatifs à la relation partie-tout restent encore à étudier. Nous avons, en ce qui nous concerne, mis l'accent sur l'importance que pourraient revêtir des études quantitatives menées dans ce domaine. Des méthodes statistiques appliquées à une base de données lexicales annotées pourrait, par exemple, mettre en lumière des corrélations supplémentaires entre les caractéristiques d'une relation ontologique de partie à tout et les moyens d'expression linguistique de celle-ci. Nous tenterons d'approfondir cette approche dans des travaux à venir.

Bibliographie

- ALEKSANDROVA, A. (2013). *Noms humains de phase : problèmes de classifications ontologiques et linguistiques*. Thèse de Doctorat, Université de Strasbourg, Strasbourg.
- ALIQUOT-SUENGAS, S. (1996). *Référence collective / sens collectif. La notion de collectif à travers les noms suffixés du lexique français*. Thèse de Doctorat, Université de Lille III, Lille.
- ALIQUOT-SUENGAS, S. (2003). Les dérivés français à référence collective. *Langages*, (152):33–50.
- ALLEN, J. (1984). Towards a general theory of action and time. *Artificial Intelligence*, (23):123–154.
- AMIOT, D. et STOSIC, D. (2011). *Sautiller, voleter, dansoter : évaluation, pluriactionnalité, aspect*. In *Temps, aspect et classes de mots : Études théoriques et didactiques*, pages 277–297, Timisoara. Artois Presses Université.
- APRESJAN, J., BOGUSLAVSKIJ, I., IOMDIN, B., IOMDIN, L., SANNIKOV, A., SANNIKOV, V., SIZOV, V. et CINMAN, L. (2005). Sintaksičeski i semantičeski anotirovannyj korpus ruskogo jazyka. In *Nacional'nyj korpus ruskogo jazyka : 2003 – 2005*, pages 193–214. Indrik, Moscou.
- ASLANIDES ROUSSELET, S. (1998). Exprimer linguistiquement une relation entre deux événements : les connecteurs de la simultanéité en français. In BORILLO, A., VETTERS, C. et VUILLAUME, M., éditeurs : *Variations sur la référence verbale*, pages 277–292. Rodopi, Amsterdam.
- AUDI, R., éditeur (1999). *The Cambridge Dictionary of Philosophy*. Cambridge University Press, Cambridge, 2^e édition.

Bibliographie

- AURNAGUE, M. (1996). Les Noms de Localisation Interne : tentative de caractérisation sémantique à partir de données du basque et du français. *Cahiers de lexicologie*, pages 159–192.
- AURNAGUE, M. (1998). Basque genitives and part-whole relations : typical configurations and dependences. *Carnets de Grammaire*, (1), rapport de l'Équipe de Recherche en Syntaxe et Sémantique (ERSS).
- AURNAGUE, M. (2002). Relations de partie à tout, configurations typiques et dépendances : analyse sémantique de quelques constructions génitives du basque. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, (11):69–85.
- AURNAGUE, M. (2004). *Les structures de l'espace linguistique. Regards croisés sur quelques constructions spatiales du basque et du français*. Bibliothèque de l'Information Grammaticale. Peeters, Paris.
- AURNAGUE, M., HICKMANN, M. et VIEU, L. (2007). *The Categorization of Spatial Entities in Language and Cognition*. John Benjamins, Amsterdam.
- AURNAGUE, M. et PLÉNAT, M. (2008). Sémantique de l'espace et morphologie : le cas de la préfixation en *é-*. *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, CIII(fasc. 1):201–236.
- BALLY, C. (1926). L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes. In FANKHAUSER, F. et JUD, J., éditeurs : *Festschrift Louis Gauchat*, pages 68–78. Sauerländer, Aarau.
- BARY, P. (1665). *La Rhétorique Françoise Ou Pour Principale Augmentation l'on Trouve Les Secrets de Nostre Langue*. Pierre le Petit, Paris.
- BELIAKOV, V. (2014). *Introduction à la lexicologie et à la sémantique lexicale russes*. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse.
- BERNITSKAIA, N. (2008). *L'ordre temporel en russe contemporain : vers une approche pragmatique du marquage des relations chronologiques*. Thèse de Doctorat, Paris IV - Sorbonne, Paris.
- BORILLO, A. (1988). Le lexique de l'espace : les noms et les adjectifs de localisation interne. *Cahiers de grammaire*, (13):3–22.
- BORILLO, A. (1996). La relation d'appartenance. *Faits de langues*, (7):111–120.

- BOTTINEAU, T. (2012). Les marqueurs d'itérativité en russe : Garants d'existence ou garants d'adéquation. *Linx*, (66-67):117–133.
- BOURBIER, A. (2012). Peut-on parler de « *suffixaufnahme* » en russe ? *Slavica Occitania*, (34):227–246.
- BUNT, H. (1985). *Mass Terms and Model-Theoretic Semantics*. Cambridge University Press, Cambridge.
- CABREDO HOFHERR, P. (2010). Verbal plurality and event plurality. In *Summer School Typology of the World's Languages*. University of Leipzig.
- CARLSON, G. N. (1998). Thematic roles and the individuation of events. In ROTHSTEIN, S., éditeur : *Events and Grammar*, pages 35–51. Kluwer, Dordrecht.
- CHAFFIN, R. et HERRMANN, D. (1988). The nature of semantic relations : a comparison of two approaches. In EVENS, M., éditeur : *Relational Models of the Lexicon*, pages 289–334. Cambridge University Press.
- CHAMPOLLION, L. (2010). *Parts of a Whole : Distributivity as a Bridge Between Aspect and Measurement*. PhD Dissertation, University of Pennsylvania, Philadelphie.
- CHAMPOLLION, L. et KRIFKA, M. (2016). Mereology. In DEKKER, P. et ALONI, M., éditeurs : *The Cambridge Handbook of Formal Semantics*, pages 513–541. Cambridge University Press, Cambridge.
- CHAROLLES, M. et FRANÇOIS, J. (1998). Les prédicats transformateurs et leurs patients : fondements d'une ontologie naturelle. *Cahiers de recherche linguistique*, (11):3–43.
- ČINLEJ, K. (1990). *Tipologija kategorii possessivnosti*. Stiinca, Kišinev.
- CLARKE, B. L. (1981). A calculus of individuals based on 'connection'. *Notre Dame Journal of formal logic*, 22(3):204–218.
- CLARKE, B. L. (1985). Individuals and points. *Notre Dame Journal of formal logic*, 26(1):61–75.
- CORBETT, G. (2000). *Number*. Cambridge University Press, Oxford.

Bibliographie

- CROFT, W. et CRUSE, D. A. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge textbooks in linguistics. Cambridge University Press, Cambridge.
- CRUSE, A. D. (1986). *Lexical Semantics*. Cambridge University Press, Cambridge.
- CRUSE, D. A. (1979). On the transitivity of the part-whole relation. *Journal of Linguistics*, 15(1):29–38.
- CRUSE, D. A. (2000). *Meaning in Language : an Introduction to Semantics and Pragmatics*. Oxford University Press, Oxford, 2^e édition.
- CRUSE, D. A. (2006). *A Glossary of Semantics and Pragmatics*. Edinburgh University Press, Edinburgh.
- CUSIC, D. D. (1981). *Verbal Plurality and Aspect*. PhD Dissertation, Stanford University, Stanford.
- DAHL, V. (2014). *Tolkovyj slovar' živogo velikorusskogo jazyka*. Direct-Media, Moscou.
- DANLOS, L. (2006). Partition d'une entité par le truchement d'opérateurs aspectuo-temporels. In *La relation partie-tout*, pages 751–770. Peeters, Paris.
- DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE (1973). Librairie Larousse.
- DRESSLER, W. (1968). Studien zur verbalen Pluralität. Rapport, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Vienne.
- DRYER, M. S. et HASPELMATH, M., éditeurs (2013). *The World Atlas of Language Structures Online*. Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, Leipzig.
- DUBOIS, J. et DUBOIS-CHARLIER, F. (1970). Principes et méthode de l'analyse distributionnelle. *Langages*, 5(20):3–13.
- EFREMOVA, T. F. (2000). *Novyj slovar' russkogo jazyka. Tolkovo-obrazovatel'nyj*. Russkij jazyk, Moscou.
- FAUCONNIER, G. (1984). *Espaces Mentaux. Aspects de La Construction Du Sens Dans Les Langues Naturelles*. Les éditions de minuit, Paris.

-
- FLAUX, N. (1999). À propos des noms collectifs. *Revue de linguistique romane*, (63):471–502.
- FLAUX, N. et STOSIC, D. (2014). Les noms d'idéalités et la nominalisation. In GOES, J., LACHET, C. et MASSET, A., éditeurs : *NominalisationS*, pages 19–38. Artois Presses Université.
- FLAUX, N. et Van de VELDE, D. (2000). *Les noms en français : esquisse de classement*. Ophrys, Paris.
- GARDE, P. (1980). *Grammaire russe I*. Institut d'études slaves, Paris.
- GORBUNOVA, L. (2010). *Kognitivnyj obraz situacii kak osnova semantičeskoj struktury jazykovoï edinicy (na materiale edinic atributivno-lokativnoï jazykovoï modeli)*. Presses Universitaires de Irkoutsk, Irkoutsk.
- GRIES, S. T. (2009). *Statistics for Linguistics with R*. Mouton Textbook. De Gruyter Mouton, Berlin.
- GROSS, G. (2008). Les classes d'objets. *Lalies*, (28):111–165.
- GUÉNEZ-VÉNÉRIN, C. (2006). Morceau, bout, fragment, tranche, etc : les noms de parties atypiques issues d'un processus de bris ou de découpe. Thèse de Doctorat, Lille 3.
- HABERT, B., NAZARENKO, A. et SALEM, A. (1997). *Les linguistiques du corpus*. A. Colin, Paris.
- HAYES, P. (1978). The naive physics manifesto. In MICHIE, D., éditeur : *Expert Systems in the Micro-Electronic Age*. Edinburgh University Press, Edinburgh.
- HAYES, P. (1985). The second naive physics manifesto. In HOBBS, J. et MOORE, R., éditeurs : *Formal Theories of the Commonsense World*, pages 1–36. Ablex, Norwood.
- HERRMANN, D., CHAFFIN, R. et WINSTON, M. E. (1986). "Robins are a part of birds" : the confusion of semantic relations. *Bulletin of the Psychonomic Society*, 24(6):413–415.

- HERSKOVITS, A. (1982). *Space and Prepositions in English : Regularities and Irregularities in a Complex Domain*. PhD Dissertation, Stanford University, Stanford.
- HUYGHE, R. (2012). Noms d'objets et noms d'événements : quelles frontières linguistiques ? *Scolia*, (26):81–103.
- IRIS, M. A., LITOWITZ, B. E. et EVENS, M. (1988). Problems of the part-whole relation. *In Relational Models of the Lexicon*, pages 261–288. Cambridge University Press, Cambridge.
- JACQUINOD, B. (1975). *Le double accusatif du tout et de la partie dans Homère*. Thèse de Doctorat de 3^e cycle, Université de Lyon II, Lyon.
- JACQUINOD, B. (1981). La notion de possession inaliénable et les langues classiques. *Information Grammaticale*, (10):12–16.
- JAKOVLEVA, E. (1994). *Fragments Russkoj Jazykovoj Kartiny Mira (Modeli Prostranstva, Vremeni i Vosprijatija)*. Jazyk. Semiotika. Kul'tura. Gnozis, Moscou.
- KAMP, H. (1979). Events, instants and temporal reference. *In BAUERLE, R., EGLI, U. et von STECHOW, A., éditeurs : Semantics From Different Points of View*, pages 376–417. Springer Verlag, Berlin.
- KAMP, H. (1981). A theory of truth and semantic representation. *In GROENENDIJK, J., JANSSEN, T. et STOKHOF, M., éditeurs : Formal Methods in the Study of Language*, pages 277–322. Mathematisch Centrum, Amsterdam.
- KLEIBER, G. (1994). *Nominales : essais de sémantique référentielle*. A. Colin, Paris.
- KLEIBER, G. (1997). Des anaphores associatives méronymiques aux anaphores associatives locatives. *Verbum*, XIX(1-2):25–66.
- KLEIBER, G. (1999). Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique. *Langue française*, 122(1):70–100.
- KLEIBER, G. (2005). Comment se règle linguistiquement l'exception : petite sémantique des constructions exceptives. *Faits de langues*, (25):39–52.

- KLEIBER, G. (2011). Types de noms : la question des occurrences. *Cahiers de lexicologie*, (99):49–69.
- KLEIBER, G., SCHNEDECKER, C. et THEISSEN, A. (2006). *La relation partie-tout*. Peeters, Paris.
- KOROTKOVA, A. V. (2008). Glagol *imet'* v sisteme sredstv vyraženiya posesivnosti. *Acta Linguistica*, 2(1):11–16.
- KPLI, J. F. (2014). Syntaxe des possessions inaliénable et aliénable : approche métaopérationnelle. *Multilinguales*, (3):171–184.
- KRIFKA, M. (1989). Nominal reference, temporal constitution and quantification in event semantics. In *Semantics and Contextual Expression*, pages 75–111. Foris, Dordrecht.
- KRYSIN, L. P. (2008). *Slovo v sovremennyx tekstax i slovarjax. Očerki o russkoj leksike i leksikografii*. Znak, Moscou.
- KUZNECOVA, A. I. et EFREMOVA, T. F. (1986). *Slovar' morfem russkogo jazyka*. Russkij jazyk, Moscou.
- LAMMERT, M. (2006). Marqueurs de partition : outils métalinguistiques dans l'analyse des noms collectifs. In Kleiber *et al.* (2006), pages 107–124.
- LAMMERT, M. (2010). *Sémantique et cognition : les noms collectifs*. Librairie Droz, Genève.
- LAMMERT, M. et LECOLLE, M. (2014). Les noms collectifs en français, une vue d'ensemble. *Cahiers de lexicologie*, 2(105):203–222.
- LE PESANT, D. (2006). Esquisse d'une classification syntaxique des prépositions simples du français. *Modèles linguistiques*, (53):51–74.
- LECOLLE, M. (1998). Noms collectifs et méronymie. *Cahiers de grammaire*, (23):41–65.
- LEFEUVRE, L. (2017). *Analyse des marqueurs de relations conceptuelles en corpus spécialisé : recensement, évaluation et caractérisation en fonction du domaine et du genre textuel*. Thèse de Doctorat, Université de Toulouse – Jean Jaurès, Toulouse.

Bibliographie

- LEONARD, H. et GOODMAN, N. (1940). The calculus of individuals and its uses. *The Journal of Symbolic Logic*, 5(2):45–55.
- LESNIEWSKI, S. (1989). *Sur les fondements de la mathématique*. Hermès, Paris.
- LINK, G. (1983). The logical analysis of plurals and mass terms : a lattice-theoretical approach. In BAUERLE, R., SCHWARZE, C. et von STECHOW, A., éditeurs : *Meaning, Use and Interpretation of Language*, pages 303–323. De Gruyter Mouton, Berlin.
- LINK, G. (1998). *Algebraic Semantics in Language and Philosophy*. CSLI Publications, Stanford.
- LINK, G. (2002). The logical analysis of plurals and mass terms : a lattice-theoretical approach. In *Formal Semantics : The Essential Readings*, pages 127–146. Blackwell.
- LUKAŠEVIČ, N. V. (2013). Otnošenija čast'-celoe : teorija i praktika. *Nejro-komp'jutery : razrabotka, primenenie*, (1):7–12.
- LÉVY-BRUHL, L. (1914). L'expression de la possession dans les langues mélanésiennes. *Mémoire de la Société de Linguistique de Paris*, 2(19):96–104.
- LYONS, J. (1977). *Semantics*. Cambridge University Press, Cambridge.
- LYONS, J. (1978). *Éléments de sémantique*. Larousse, Paris.
- MARKMAN, E. (1982). Two different principles of conceptual organization. In BROWN, A. L. et LAMB, M. E., éditeurs : *Advances in Developmental Psychology*, volume 2. Erlbaum, Hillsdale.
- MELČUK, I. (1995a). O čislitel'nom *pol*. In (Melčuk, 1995b), pages 363–371.
- MELČUK, I. (1995b). *Russkij jazyk v modeli « Smysl \iff Tekst »*. Jazyki ruskoj kul'tury, Moscou.
- MIKAEIAN, I. (2002). *La possession en russe moderne : éléments pour la construction d'une catégorie sémantico-syntaxique*. Atelier national de reproduction des thèses, Villeneuve-d'Ascq.

- MILLER, G. et FELLBAUM, C. (1991). Semantic networks of english. *Cognition*, (41):197–229.
- MIRTO, I. M. (1998). Meronymic union in Korean. *In The Syntax of the Meronymic Construction*, pages 35–60. ETS, Pise.
- MORLANE-HONDÈRE, F. et FABRE, C. (2012). Étude des manifestations de la relation de méronymie dans une ressource distributionnelle. *In Actes de la conférence conjointe JEP-TALN-RECITAL*, volume 2. Grenoble.
- MOSTROV, V. (2010). *Étude sémantique et syntaxique des compléments adnominaux en à et en de dénotant des parties*. Thèse de Doctorat, Université de Lille III, Lille.
- MOSTROV, V. (2013). Un cas particulier de la relation partie-tout : les compléments adnominaux en à avec et sans article défini anaphorique. *Studii de lingvistică*, (3):205–224.
- MOURELATOS, A. P. (1995). Homoeomerous. *In Audi (1999)*, pages 391–392.
- MURPHY, M. (2003). *Semantic Relations and the Lexicon*. Cambridge University Press, New York.
- NICOLAS, D. (2002). *La distinction entre noms massifs et noms comptables : aspects linguistiques et conceptuels*. Peeters, Leuven.
- NOUWEN, R., BRASOVEANU, A., VAN EIJCK, J. et VISSER, A. (2016). Dynamic semantics. *In ZALTA, E. N.*, éditeur : *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL : <https://plato.stanford.edu/archives/win2016/entries/dynamic-semantics/>.
- OTMAN, G. (1996). Le traitement automatique de la relation partie-tout en terminologie. *Faits de langues*, (7):43–52.
- OŽEGOV, S. (1988). *Slovar' russkogo jazyka : okolo 57 tysjač slov*. Russkij jazyk, Moscou.
- PADUČEVA, E. (1974). *O semantike sintaksisa*. Nauka, Moscou.
- PADUČEVA, E. (2004). *Dinamičeskie modeli v semantike leksiki*. Jazyki slavjanskoj kul'tury, Moscou.

Bibliographie

- PARTEE, B., ter MEULEN, A. et WALL, R. (1993). *Mathematical Methods in Linguistics*. Kluwer, Dordrecht.
- PEROVA, Y. (En préparation). *La métaphorisation des expressions marquant la réaction physique*. Thèse de Doctorat, Université de Lyon II, Lyon.
- PLÉNAT, M. (1999). *Poissonnaille, poiscaïl (et poiscaïlle)*. forme et sens des dérivés en *-aille*. In *L'emprise du sens. Structures linguistiques et interprétations.*, pages 249–269. Rodopi, Amsterdam.
- QUINE, W. (1960). *Word and Object*. MIT Press, Cambridge.
- RAXILINA, E. (2008). *Kognitivnyj analiz predmetnyx imën : semantika i sočetaemost'*. Russkie slovari, Moscou.
- RIEGEL, M. (1987). Définition directe et indirecte dans le langage ordinaire : les énoncés définitoires copulatifs. *Langue française*, (73):29–53.
- RIEGEL, M. (1988). L'adjectif attribut de « objet » du verbe *avoir* : amalgame et prédication complexe. *Travaux de linguistique*, (17):69–87.
- SALLES, M. (1995). *La relation lexicale partie-de : implications dans la phrase et le texte*. Thèse de Doctorat, Université de Caen Basse-Normandie, Caen.
- SCHALLEY, A. (2015). Types of part-whole relations in common-sense reasoning. In BURKHARDT, H., SEIBT, J. et IMAGUIRE, G., éditeurs : *Handbook of Mereology*. Philosophia, Munich.
- TAMBA, I. (1994). Un puzzle sémantique : le découpage des relations de tout à partie et de partie à tout. *Le gré des langues*, (7):64–85.
- TARSKI, A. (1972). Les fondements de la géométrie des corps. In *Logique, Sémantique, Métamathématique*, pages 27–34. A. Colin, Paris.
- TESNIERE, L. (1988). *Éléments de syntaxe structurale*. Klincksieck, Paris, 2^e édition.
- TIXONOV, A. (2002). *Morfemno-orfografičeskij slovar'*. Astrel', Moscou.
- TLFI : TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE INFORMATISÉ (1994). ATILF - CNRS & Université de Lorraine, URL : <http://www.atilf.fr/tlfi>.

- TUĞBA, Y., BANU, D. et SAVAŞ, Y. (2015). Acquisition of turkish meronym based on classification of patterns. *Formal Pattern Analysis & Applications*, 2(19):495–507.
- USPENSKIJ, B. (2004). *Čast' i celoe v russkoj grammatike*. Jazyk. Semiotika. Kul'tura. Series minor. Jazyki slavjanskoj kul'tury, Moscou.
- VAN PETEGHEM, M. (2006). Le datif en français : un cas structural. *Journal of French Language Studies*, (16):93–110.
- VAN PETEGHEM, M. et PAYKIN, K. (2013). The Russian genitive within the NP and the VP. In CARLIER, A. et VERSTRAETE, J.-C., éditeurs : *The Genitive*, Case and grammatical relations across languages, pages 55–104. John Benjamins, Amsterdam.
- VANDELOISE, C. (1986a). L'avant/l'arrière et le devant/le derrière. *Revue québécoise de linguistique*, 16(1):281–307.
- VANDELOISE, C. (1986b). *L'espace en français : sémantique des prépositions spatiales*. Éditions du Seuil, Paris.
- VARZI, A. (2016). Mereology. In ZALTA, E. N., éditeur : *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL : <https://plato.stanford.edu/archives/win2016/entries/mereology/>.
- VASMER, M. (1986). *Russisches etymologisches Wörterbuch. Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, volume 3. Progress, Moscou, 2^e édition.
- VIEU, L. (1991). *Sémantique des relations spatiales et inférences spatio-temporelles : une contribution à l'étude des structures formelles de l'espace en Langage Naturel*. Thèse de Doctorat, Université Paul Sabatier, Toulouse.
- VIEU, L. (2005). On the transitivity of functional parthood. *Applied Ontology*, (1):147–155.
- VIEU, L. (2009). *Representing Content Semantics, Ontology, and their Interplay*. Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paul Sabatier, Toulouse.
- VIEU, L. et AURNAGUE, M. (2007). Part-of relations, functionality and dependence. In Aurnague et al. (2007), pages 307 – 336.

Bibliographie

- VÉNÉRIN-GUÉNEZ, C. (2008). De la partition à la quantification : le cas des verbes de séparation *V X EN Y_{PL}*. *Travaux de linguistique*, 1(56):141–163.
- VOL'VAČEVA, I. et RUDENKO, E. (2007). Osobennosti glagol'noj giponimii. *Linguistica Brunensia*, (55):153–167.
- WHITEHEAD, A. (1929). *Process and Reality*. Cambridge University Press, Cambridge.
- WINSTON, M. E., CHAFFIN, R. et HERRMANN, D. (1987). A taxonomy of part-whole relations. *Cognitive Science*, (11):417–444.

Liste des tableaux

1.1	La typologie des relations partie-tout de Winston <i>et al.</i> (1987) en fonction des traits sémantiques.	36
1.2	La typologie des relations partie-tout de Vieu (1991) en fonction des traits sémantiques.	41
1.3	La comparaison des typologies des relations partitives de Winston <i>et al.</i> (1987) et Vieu (1991).	42
1.4	Annotations méréologiques dans CNLR.	48
3.1	Correspondance entre la typologie de Allen (1984) (hors relations inverses) et le système de Vieu (1991) à deux primitives.	124
5.1	Échantillon de données annoté : similarité des parties, acceptabilité des constructions génitatives et génitatives inverses.	214
5.2	Échantillon de données annoté : possibilité pour la partie d'apparaître avant le tout, acceptabilité de la construction prépositionnelle avec <i>для</i> « pour ».	216

Table des figures

1.1	Représentation d'une entité structurée en théorie des ensembles.	11
1.2	Enveloppe convexe et le critère de distribution.	21
1.3	La séparabilité (Winston <i>et al.</i> , 1987) définie en fonction de distribution (Aurnague, 2004) et du caractère obligatoire de la partie (Schalley, 2015).	21
1.4	Application des annotations méréologiques de CNLR au niveau de la phrase.	51
3.1	Les 13 relations temporelles de Allen (1984).	121
3.2	Configurations temporelles de la relation COMPOSANT / ASSEMBLAGE.	147
3.3	Configurations temporelles de la relation ÉLÉMENT / COLLECTION par acceptation sociale.	150
3.4	La transformation ingrédient / tout sur un axe du temps.	153
3.5	Relations Ingrédient(N_0, N_1) et Ingrédient(N_1, N_2) sur un axe du temps.	156
3.6	Le moment t_1 d'apparition d'un produit sur l'axe du temps.	160
3.7	Les relations temporelles possibles entre un événement N_h et son sous-événement N_m .	165
4.1	Axe M : la représentation graphique de la méronymie.	170
4.2	La transitivité de la méronymie sur l'axe M .	171
4.3	Axe H : la représentation graphique de l'hyperonymie.	171
4.4	Transitivité de l'hyperonymie sur l'axe H .	171
4.5	Plan sémantique méronymie-hyperonymie.	172
4.6	Surfaces sémantiques du champ lexical de <i>fleur</i> .	174
4.7	Indication des hiérarchies méronymiques et hyperonymiques multiples.	175

Table des figures

4.8	Représentation des hiérarchies non-transitives.	176
4.9	Représentation de la congruence ontologique de Kleiber (1999 : 89).	179
4.10	Méronyme et holonyme avec leurs hiérarchies hyperonymiques respectives.	184
4.11	Relation d'hyperonymie entre deux couples partie-tout.	185
4.12	La relation d'hyperonymie entre deux couples méronymiques du type COMPOSANT / ASSEMBLAGE.	186
4.13	Enrichissement de la Figure 4.12 avec le nom d'une entité-tout alternative.	186
4.14	Enrichissement de la Figure 4.13 avec une relation de coméronymie.	187
4.15	La relation d'hyperonymie entre les couples méronymiques du type ELEMENT / COLLECTION.	188
4.16	Méronyme commun au couple hyponyme / hyperonyme.	188
4.17	Méronyme hérité par hypéronyme.	189
4.18	Méronyme hérité (<i>колесо</i> « roue ») et spécifique (<i>броня</i> « blindage »).	189
4.19	Holonyme hérité par l'hyperonyme.	190
4.20	Entité potentiellement nommable.	191
4.21	Nommabilité des hyponymes de <i>ручка</i> « poignée ».	192
4.22	Nommabilité des hyponymes de <i>лес</i> « forêt ».	192
4.23	Deux lectures des couples lexicaux abstraits.	199

Table des matières

Introduction	1
1 Théories logico-sémantiques	7
1.1 Approches formelles	7
1.1.1 « Partie » en logique	7
1.1.1.1 Théorie des ensembles	7
1.1.1.2 Méréologie	8
1.1.2 Limites des approches logiques	10
1.1.2.1 Faiblesses de la théorie des ensembles et de la méréologie	10
1.1.2.2 Vers une unification?	13
1.2 Oppositions binaires des relations partitives	14
1.2.1 Dépendances existentielles	14
1.2.1.1 Canonicité et nécessité	14
1.2.1.2 Dépendance existentielle génésique	16
1.2.1.3 Dépendance existentielle référentielle	17
1.2.2 Séparabilité et distribution	19
1.2.2.1 Approche de Winston, Chaffin et Herrmann (1987)	19
1.2.2.2 Approche de Aurnague (2004)	20
1.2.2.3 Approche de Schalley (2015)	22
1.2.3 Similarité des parties	23
1.2.4 Homéomérité	25
1.2.5 Relation avec le « reste »	27
1.2.6 Caractère connexe des parties	28
1.2.7 Dépendance fonctionnelle	29
1.2.7.1 Premières approches	29
1.2.7.2 Types de dépendance fonctionnelle	31

Table des matières

1.3	Classifications des relations partie-tout	34
1.3.1	Winston, Chaffin et Herrmann (1987)	35
1.3.2	Iris, Litowitz et Evens (1988)	38
1.3.3	Vieu (1991)	40
1.3.4	Champollion (2010)	44
1.3.4.1	Méréologies	44
1.3.4.2	Fonctions partitives	45
1.3.5	Corpus National de la Langue Russe	48
1.4	Conclusion partielle	52
2	Moyens d'expression de la méronymie	53
2.1	Travaux antérieurs	54
2.1.1	Méronymie et relations possessives	54
2.1.1.1	Possession inaliénable	54
2.1.1.2	Critères de Cruse (1986)	58
2.1.1.3	Reformulation de Salles (1995)	59
2.1.2	Méronymie et localisation	61
2.1.2.1	Relations liées	61
2.1.2.2	Différences	63
2.2	Expression de la méronymie en russe	65
2.2.1	Constructions nominales sans prépositions	66
2.2.1.1	Constructions génitiales	66
2.2.1.2	Partitif	71
2.2.1.3	Quantification	73
2.2.2	Constructions nominales prépositionnelles	76
2.2.2.1	Préposition possessive <i>y</i> « chez »	77
2.2.2.2	Prépositions locatives	80
2.2.2.3	Prépositions ablatives	86
2.2.2.4	Prépositions exceptives	92
2.2.2.5	Préposition <i>для</i> « pour »	94
2.2.3	Dérivation morphologique	95
2.2.3.1	Dérivation nominale	95
2.2.3.2	Constructions adjectivales	100
2.2.4	Constructions verbales	105
2.2.4.1	Énoncés définitoires copulatifs	105
2.2.4.2	Constructions verbales de possession	110
2.2.4.3	Verbes de séparation	113
2.3	Conclusion	116

3	Méronymie et dimension temporelle	119
3.1	Logiques temporelles	119
3.1.1	Modèle de Allen (1984)	120
3.1.2	Modèle de Vieu (1991)	122
3.2	Temps en sémantique	127
3.2.1	Considérations générales	127
3.2.1.1	Espace <i>vs</i> temps	127
3.2.1.2	Nom <i>vs</i> verbe	129
3.2.2	Application à la méronymie	131
3.2.2.1	Parties spatiales <i>vs</i> parties temporelles	132
3.2.2.2	Méronymie nominale <i>vs</i> verbale	133
3.2.3	Limites de la comparaison	136
3.2.3.1	Accès aux dimensions sous-jacentes	136
3.2.3.2	Orientation des entités-touts	139
3.2.3.3	Localisation des parties	144
3.3	Étude de cas	146
3.3.1	Composants artificiels	146
3.3.2	Éléments	148
3.3.3	Ingrédients	152
3.3.4	Produits	157
3.3.5	Événements	161
3.4	Conclusion	167
4	Dualité méronymie / hyperonymie	169
4.1	Visualisation de méronymie / hyperonymie	169
4.1.1	Méthode de construction	170
4.1.1.1	Axe de méronymie M	170
4.1.1.2	Axe d'hyperonymie H	170
4.1.1.3	Plan sémantique méronymie / hyperonymie	172
4.1.1.4	Surface sémantique	173
4.1.2	Limites de la méthode	175
4.2	Phénomènes liés à la dualité	177
4.2.1	Congruence ontologique	177
4.2.1.1	Définition	177
4.2.1.2	Contre-exemples	180
4.2.2	Hyperonymie entre couples partie-tout	184
4.2.2.1	Cas général	184
4.2.2.2	Héritage	187

Table des matières

4.2.2.3	Nommabilité	190
4.2.3	Confusion des deux relations	193
4.2.3.1	Collection <i>vs</i> Classe	193
4.2.3.2	Entités abstraites	197
4.3	Conclusion	200
5	Discussion	203
5.1	Apports de l'étude	203
5.1.1	Apports empiriques	203
5.1.2	Apports théoriques	205
5.2	Limites de l'étude	206
5.2.1	Acceptabilité des exemples	207
5.2.2	Marqueurs de méronymie	208
5.3	Perspective d'études quantitatives	209
5.3.1	Constitution d'une base de données lexicales	209
5.3.2	Analyses statistiques	211
	Bilan de parcours - conclusion	219
	Bibliographie	223
	Liste des tableaux	235
	Table des figures	238

Résumé

Le présent travail porte sur la relation sémantique de partie à tout, ou méronymie, dans la langue russe. Nous y adoptons une vision « dynamique » (associant espace et temps) de l'espace référentiel afin d'améliorer la description et l'analyse de cette relation lexicale. Pour cela, nous utilisons les méthodes de la logique formelle et nous nous positionnons dans le cadre théorique de la méréo-topologie. Celui-ci a l'avantage de permettre la modélisation du versant spatial aussi bien que temporel des entités étudiées. Après l'examen des relations entre entités matérielles et le recensement des marqueurs du russe qui y font référence, nous nous intéressons à des phénomènes plus particulièrement liés au domaine temporel : la relation de partie à tout entre des périodes ou des événements, la méronymie entre des entités non-contemporaines (ingrédients, produits), la dépendance temporelle entre la partie et le tout correspondant, etc. Cette approche dynamique des référents nous permet, dans la foulée, d'aborder le rapport entre la méronymie et l'hyponymie, avant d'envisager un certain nombre de développements possibles du cadre d'analyse mis sur le pied.

Abstract

This work deals with the semantics of part-whole relation, also known as meronymy, in Russian. We adopt a “dynamic” vision (associating space and time) on the referential space in order to improve the description and analysis of this lexical relation. To that end, we use formal logic methods and adopt the framework of mereo-topology. This framework offers the possibility to modelize spatial as well as temporal aspects of considered entities. After analyzing the relations between material entities and proceeding to the inventory of the Russian markers that refer to them, we focus on several phenomena that are specifically related to the temporal dimension : part-whole relation between periods of time or events, meronymy between non-contemporaneous entities (ingredients, products), temporal dependency between a part and the corresponding whole, etc. This dynamic approach allows us to account the relationships between meronymy and hypernymy and then to suggest a number of possible improvements to be applied to the proposed framework.